

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

**Brigade
Mondaine [288]
– Les dessous de
la presse people**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

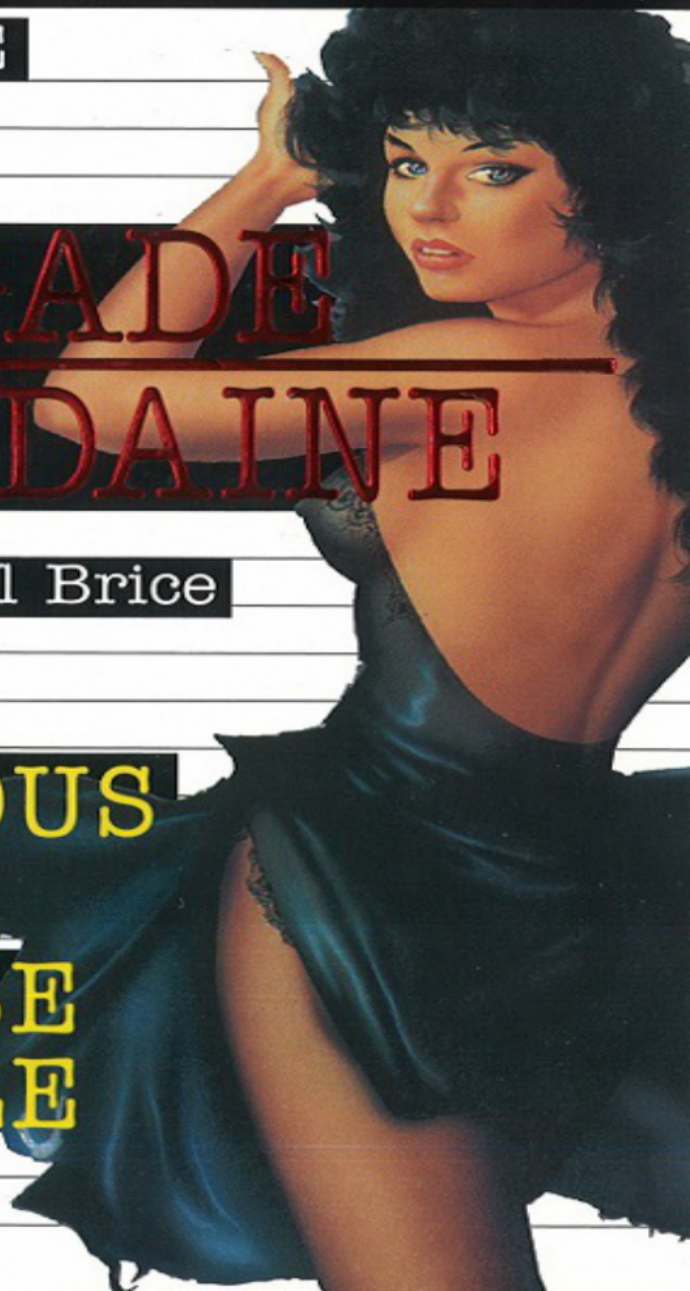
PRÉSENTE

BRIGADE
MONDAINE

Par Michel Brice

LES
DESSOUS
DE LA
PRESSE
PEOPLE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°288)

LES DESSOUS DE LA PRESSE PEOPLE

QUATRIEME

— Ça y est ? Votre semaine est finie ? demanda la jolie maquettiste. Traditionnellement, au magazine *Pipôle*, les rewriters travaillaient tous à temps partiel. Gaétan Ducharme, lui, «purgeait sa peine» (comme il disait), les lundis et mardis, jours les plus chargés en travail.

— Je ne vous revois plus que lundi, donc ? insista gentiment Sandrine, avec un petit sourire.

Au fond, elle aimait bien Gaétan Ducharme, en dépit de ses plans drague parfois un peu lourdingues. Et puis, elle connaissait son secret, il le lui avait révélé lui-même, un soir où l'alcool l'avait rendu sentimental. Et personne d'autre qu'elle ne savait, dans toute la rédaction, il le lui avait assuré en lui faisant promettre d'observer le silence le plus absolu. Elle avait juré.

— Allez savoir... on se reverra peut-être plus tôt que vous ne le pensez... répondit finalement Ducharme d'une voix changée, en la fixant dans les yeux, avec un regard un peu étrange.

CHAPITRE PREMIER



— André, qui est-ce qui va me faire les légendes de la page « Britney Spears avec la touffe à l'air » ? demanda Sandrine Kessler, en écartant son fauteuil à roulettes du bureau qu'on lui avait attribué provisoirement, juste à l'entrée de la grande salle de la maquette.

André Deurault, le « D.A. » (directeur artistique), profita du mouvement de sa jeune stagiaire blonde pour jeter un coup d'œil furtif sur ses cuisses menues et dorées, largement dévoilées par une jupe en jean, un peu trop courte pour la bienséance mais parfaite selon ses goûts personnels.

— Je crois que c'est Gaétan qui s'en occupe, à côté... répondit-il en détournant à regret ses regards de la silhouette mince qui quittait la pièce.

La maquette, c'est là que travaillait Sandrine Kessler, 22 ans, stagiaire à *Pipôle* depuis trois mois – magazine qui, comme son nom l'indiquait, s'intéressait uniquement aux éphémères vedettes du showbiz et de la télé. Voire de la politique lorsque, par hasard, il prenait fantaisie à un président de la République d'épouser un top model reconverti dans la chansonnette...

Sandrine Kessler se sentait sur un petit nuage. Le matin même, elle avait appris, de la bouche d'André Deurault, que son stage de trois mois était prolongé d'autant, et qu'il y avait de bonnes chances pour que, ensuite, il « mute » en un CDI, un contrat à durée indéterminée, autrement dit en le rêve absolu de tout stagiaire moderne.

Elle poussa la porte du bureau voisin de la maquette, beaucoup plus petit. C'était celui du *rewriting*, où la plupart des articles des reporters étaient en quelque sorte passés à la moulinette multifonctions : orthographique, grammaticale et syntactique...

C'est également les rewriters qui devaient se creuser le chou pour tenter de trouver des légendes supposément drôles, voire des « bulles », comme dans les bandes dessinées, destinées à faire parler les stars, ou prétendues telles, faisant l'objet des clichés en question.

Lorsque Sandrine Kessler entra au *rewriting*, il ne s'y trouvait que deux personnes. D'abord une jeune femme brune, juste en face de la porte, Dominique, occupée à chuchoter dans le combiné de son téléphone. Puis, à droite, tournant le dos à la salle de la maquette et plongée dans la lecture du *Figaro* du jour, une silhouette massive, ventrue et voûtée, immobile, surmontée d'une tête de commis boucher, à la peau « cratérisée » par une ancienne acné.

Gaétan Ducharme, 41 ans, le plus ancien rewriter du magazine Pipôle, pilier du service mais aussi de quelques bars situés immédiatement alentour.

En entendant le bruit de la porte s'ouvrant, il releva lentement la tête et posa ses yeux – dont le gauche était légèrement plus petit – sur Sandrine Kessler. Un petit sourire étira ses lèvres charnues et il referma son journal.

— Mademoiselle Kessler ! Que me vaut le plaisir de votre visite ? Une brusque envie de câlins virils ? Un irrépressible désir de pénis ?

Alors qu'il était de règle, dans la presse encore plus qu'ailleurs, de tutoyer tout le monde et de l'être en retour, Gaétan Ducharme mettait un point d'honneur à employer un vouvoiement (lui-même disait « voussoiement », avec une pointe d'affectation) presque général, et principalement avec les femmes plus jeunes que lui.

Ce qui ne l'avait pas empêché, dès qu'elle était arrivée à Pipôle, de faire une sorte de cour ostentatoire à Sandrine, qui n'avait pas cessé depuis. En principe, il le faisait avec humour, voire cocasserie, ce qui rendait ses petites provocations sexuelles tout à fait tolérables, aux yeux de Sandrine Kessler en tout cas.

Mais, une fois ou deux, alors qu'il avait manifestement trop bu durant le déjeuner, il s'était montré franchement lourd et la jeune femme avait eu le plus grand mal à l'empêcher de la coincer contre la photocopieuse de la maquette.

Ce n'est pas que l'idée de faire l'amour avec un homme ayant presque deux fois son âge la rebutait *a priori*. Mais, tant qu'à faire, elle aurait préféré qu'il soit plus beau et plus « bandant » que ne l'était Gaétan Ducharme, lequel portait assez mal son nom, d'après elle.

Et puis, l'idée de voir ses modestes 48 kilos ensevelis sous le quintal grasseux du rewriter lui paraissait tantôt cocasse, tantôt vaguement

inquiétante – mais jamais érotique.

— Gaétan, pour le pénis, j'ai ce qu'il me faut en dehors d'ici, répondit-elle d'un ton parfaitement naturel. Par contre j'aurais besoin de quelques légendes pour ma page...

— *Monsieur* Gaétan ! la reprit le rewriter, en essayant de prendre un air courroucé, ce qu'il rata complètement. Si vous voulez vos saloperies de légendes avant huit heures du soir, il faudrait peut-être vous montrer un peu plus respectueuse avec les hommes d'âge !

— Bien, Monsieur... répondit Sandrine, entrant dans le jeu avec un certain amusement. Vous pensez que ça va vous prendre combien de temps, Monsieur ?

— Pourquoi ? Vous êtes pressée d'aller décorer les murs de votre nouveau gourbi ? Bon, ça va, ne vous inquiétez pas : je vous torche cela en dix minutes. Allez en paix, mon enfant... et gardez les mains au-dessus de votre bureau !

Sandrine Kessler revint à la maquette avec un petit sourire rêveur flottant sur ses lèvres minces et pâles. En évoquant son nouveau « gourbi », Gaétan Ducharme lui avait brusquement rappelé qu'en effet, depuis trois jours maintenant, elle avait enfin un studio rien que pour elle, et qu'elle ne serait plus jamais obligée de...

Le sourire de Sandrine s'effaça et une brusque rougeur lui monta aux joues. Elle dut faire un réel effort pour chasser l'image qui venait de se présenter à son esprit. Pour s'y aider, plutôt que de se rasseoir à sa place, elle s'absorba dans la contemplation du mur.

Le « mur » dans le jargon interne, c'était la cloison à laquelle étaient accrochées, dans l'ordre, toutes les pages du prochain numéro de *Pipôle*, celles déjà « maquettées » et les autres, encore blanches. Comme on était mardi, jour du « bouclage », il n'y avait plus que trois double-pages vierges, lesquelles devaient d'ailleurs être probablement « en main », selon la terminologie consacrée, c'est-à-dire en voie d'élaboration sur les écrans des autres maquettistes.

Sandrine Kessler s'aperçut que, comme l'avait supposé Gaétan Ducharme, elle avait très hâte de rentrer chez elle, afin d'arranger au mieux les malheureux douze mètres carrés que son budget lui avait permis de louer. Du coup, elle se prit à redouter qu'il ne « tombe un gros mort ».

Un mort important, un soir de bouclage, ça signifiait « casser » un certain nombre de pages pour les refaire en tenant compte de l'info nouvelle. Ce qui pouvait durer jusqu'à une ou deux heures du matin...

Sandrine eut tout juste le temps de détailler les pages du mur une à une, avant que la silhouette lourde de Gaétan Ducharme ne fasse irruption hors du bureau du rewriting, la page Britney Spears dans une main, une feuille de papier dans l'autre.

Il tendit le tout à la jeune maquettiste avec un petit air dédaigneux :

— Tenez, jeune fille : et tâchez de ne pas détruire mon talent en faisant n'importe quoi avec !

Pleine de reconnaissance pour la célérité qu'il avait mise à écrire les légendes-photos qu'elle attendait, Sandrine Kessler demanda à Gaétan Ducharme, qui la dominait d'environ trente centimètres :

— Ça y est ? Votre semaine est finie ?

Traditionnellement, à Pipôle, les rewriters travaillaient tous à temps partiel, et plus ou moins selon les cas. Gaétan Ducharme, lui, « purgeait sa peine » (comme il disait), les lundis et mardis, jours les plus chargés en travail.

— Je ne vous revois plus que lundi, donc ? insista gentiment Sandrine, avec un petit sourire.

Au fond, elle aimait bien Gaétan Ducharme, en dépit de ses plans drague parfois un peu lourdingues. Et puis, elle connaissait son secret, il le lui avait révélé lui-même, un soir où l'alcool l'avait rendu sentimental.

Et personne d'autre qu'elle ne savait, dans toute la rédaction, il le lui avait assuré en lui faisant promettre d'observer le silence le plus absolu.

Elle avait juré.

— Allez savoir... on se reverra peut-être plus tôt que vous ne le pensez... répondit finalement Ducharme, en la fixant dans les yeux, avec un regard un peu étrange.

Ses yeux quittèrent le visage de Sandrine pour descendre vers sa poitrine, menue mais admirablement dessinée.

— Ah ! ces petits seins et leurs adorables pointes dressées ! murmura-t-il, en prenant le regard pâmé d'un acteur de film muet. Comme j'aimerais y poser mes lèvres, ne serait-ce qu'une fois, rien qu'une...

Là-dessus, il parut sortir d'une sorte de rêve éveillé, tourna brusquement les talons et quitta la salle de la maquette pour s'engouffrer dans son bureau.

De son côté, lorsqu'elle eut terminé sa page, Sandrine Kessler fut autorisée par André Deurault à rentrer chez elle. Ce qu'elle s'empressa de faire avant qu'il ne trouve un travail de dernière minute à lui faire faire.

Et d'autant plus contente qu'elle avait obtenu de prendre les deux jours suivants de congés, afin de pouvoir régler tous les petits détails irritants, administratifs ou autres, qu'un déménagement supposait.

La jeune blonde partit si précipitamment qu'elle ne vit pas le regard lourd et insistant dont la suivait Gaétan Ducharme, de l'autre côté de la cloison à demi vitrée.

Agenuillée au-dessus du corps de l'homme tatoué, la brune un peu grasse, au sexe entièrement rasé, saisit la lourde verge entre ses doigts, la dressa à la verticale, avant de s'empaler lentement dessus. En cambrant les reins au maximum afin que ce qu'elle faisait soit parfaitement visible.

Soudain, la scène s'accéléra, se mit à galoper de façon saccadée et grotesque. Simplement parce que la personne qui se tenait face à l'écran plat venait d'enfoncer la touche « avance rapide » de la télécommande du lecteur de DVD.

Le spectateur du film revint à la vitesse normale au moment où allait commencer la scène qu'il préférait et dont il avait du mal à se lasser.

La brune et potelée était toujours à quatre pattes sur le lit, mais, cette fois, son partenaire se tenait à genoux derrière elle. Le sexe de la fille béait plus ou moins, pour avoir subi durant de longues minutes – et sans doute bien davantage pendant le tournage lui-même -les assauts furieux du hardeur auquel on l'avait associée pour cette scène.

Et qui était doté d'un membre viril faisant à peu près deux fois la taille et le volume « standard ».

Le tatoué saisit son engin à pleine main et en dirigea l'énorme tête vers le petit anneau brun et plissé situé entre les fesses écartées de sa partenaire.

Le spectateur unique de la scène, face à sa télé, émit une sorte de gémissement rauque.

Pour lui, le point culminant du film, par ailleurs nul, sa seconde de plus grande jouissance, c'était maintenant, précisément maintenant.

Car, au moment où le dard imposant pénétrait ses reins, la caméra captait la grimace produite par la fille empalée. Une grimace que, en bonne professionnelle, elle tentait de faire passer pour une expression de satisfaction sexuelle, de ravissement des sens, mais où la douleur qu'elle ressentait se lisait comme à livre ouvert.

Et c'est cette douleur qui plongeait le spectateur du film dans l'extase. Parfois, la vision de ce visage féminin déformé par la souffrance suffisait à le faire jouir, sans même qu'il ait besoin d'effleurer son sexe gonflé.

Lorsque le visage de la brune s'apaisa de nouveau, l'homme cessa de s'intéresser à la suite. D'un geste sec et précis, il enfonça la touche « off » et l'écran redevint noir, ainsi que la pièce dans laquelle il se trouvait.

L'homme se leva lentement de son fauteuil, déplia sa haute silhouette et se dirigea vers une double porte en bois peint, à caissons rectangulaires.

De toute façon, film ou pas film, il n'avait plus le temps de s'attarder devant la télé.

L'heure était venue, à présent, de faire ce qu'il avait projeté d'accomplir.

De mettre son plan à exécution.

Sandrine Kessler dénoua la ceinture du peignoir blanc qu'elle avait enfilé pour sortir de la minuscule salle de bain, juste après sa douche. Le studio qu'elle occupait depuis trois jours avait beau être à peine plus grand qu'un placard à balais d'entreprise, il était difficile à chauffer correctement. Sans doute en raison des « jours » de l'unique fenêtre, donnant sur la cour aux poubelles.

Lors de sa première visite du studio, Sandrine avait fait observer à la femme de l'agence immobilière que la vue n'était pas très « glamour ».

— Peut-être, mais c'est beaucoup plus calme que si vous donniez sur l'avenue, avait répondu cette dernière d'une voix imperturbable. C'est que c'est bruyant, Ledru-Rollin, même la nuit, vous savez...

Évidemment, vu comme ça... De toute façon, à ce moment-là, Sandrine Kessler était déjà décidée à dire oui, pour le studio, même si le loyer allait lui dévorer un gros tiers de sa maigre « pigne » à Pipôle.

Parce que la situation dans laquelle elle s'était fourrée ne pouvait vraiment plus durer.

Et qu'elle en avait assez de mentir à tout le monde. À commencer par ses propres parents.

Sandrine Kessler était en train de poser le peignoir sur le dossier de son unique chaise, lorsque deux coups discrets furent frappés à sa porte.

« Décidément, c'est la soirée... », songea-t-elle, les sourcils froncés, en remettant rapidement son peignoir.

Sa vieille voisine d'en face était déjà venue deux fois chez elle, depuis son emménagement, sous des prétextes futiles, et elle se dit que ce devait être elle à nouveau. En ouvrant la porte, elle se promit de mettre quelques courtoises barrières entre la vieille dame et elle, histoire de n'être pas envahie, ce dont elle avait horreur.

Les yeux de Sandrine Kessler s'arrondirent de surprise en découvrant la haute silhouette qui se tenait immobile sur son paillason.

— Monsieur, mais... qu'est-ce que vous faites ici ? Je vous avais pourtant dit que...

Sans prononcer la moindre parole, le visiteur entra d'autorité dans le petit studio, dont il referma la porte derrière lui.

— Écoutez, ça suffit, maintenant ! protesta Sandrine, d'une voix ferme. Soit vous sortez, soit je...

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus et ne vit rien venir, tant l'agression fut foudroyante.

Le poing de l'homme se détendit en un éclair et vint la frapper à la pointe du menton. Avec une telle puissance qu'elle partit en arrière, les deux bras battant l'air.

Dans sa chute, sa nuque heurta violemment le coin de la petite table métallique, fixée au mur et escamotable. Sandrine Kessler ressentit d'abord une douleur aiguë et irradiante. Puis, dans la fraction de seconde, plus rien.

Simplement parce que, sous la brutalité du choc, elle venait de sombrer dans l'inconscience.

— Et maintenant, à nous deux... murmura l'inconnu, en contemplant le corps inanimé et recroquevillé de sa victime, partiellement dévoilé par le peignoir qui s'était ouvert au cours de sa chute.

Lorsque Sandrine Kessler revint à elle, la première sensation qu'elle éprouva fut la douleur. Elle eut l'impression qu'on lui enfonçait une aiguille à l'intérieur même du cerveau. Elle voulut ouvrir la bouche pour se plaindre.

Elle s'aperçut qu'elle en était incapable, à cause de quelque chose qui empêchait ses lèvres de remuer.

Elle voulut porter sa main droite à sa bouche, afin de se débarrasser de ce qui la rendait muette, mais de cela aussi elle fut incapable.

C'est alors que Sandrine Kessler réalisa qu'elle était allongée entièrement nue sur son matelas posé à même le sol, la bouche bâillonnée et les quatre membres immobilisés.

Ah ! non, pas les quatre : bizarrement, elle constata que sa jambe droite restait libre de ses mouvements. Quant à la gauche, elle était relevée et écartée vers l'extérieur de son corps, maintenue dans cette position inconfortable et grotesque par le fil de nylon qui liait sa cheville au gros bouton thermostatique du radiateur.

Au moment où une vague de panique montait en elle, elle entendit la porte de la petite salle de bain. Baissant les yeux, elle vit en sortir son agresseur.

Elle fut tellement stupéfaite par ce qu'elle voyait que la panique s'évanouit d'un coup.

L'homme qui l'avait assommée puis immobilisée sur son matelas était à présent entièrement nu et était occupé à enfiler précautionneusement des gants de chirurgien.

Et il la contemplait avec un mauvais petit sourire qu'elle ne lui avait encore jamais vu, depuis trois mois qu'elle le connaissait et le fréquentait.

Sandrine Kessler se mit à gigoter dans tous les sens, mais les cordelettes de nylon qui enserraient ses deux poignets ensemble et sa cheville gauche étaient solidement nouées, et tout ce qu'elle réussit à faire fut de meurtrir la chair fragile de ses attaches fines, aux veines délicatement apparentes sous la peau translucide.

— Calme-toi, ma belle, ça ne sert vraiment à rien de s'énerver comme ça... murmura l'homme à voix très basse – sans doute parce qu'il ne tenait pas à être éventuellement entendu par l'un ou l'autre des voisins.

Il termina d'enfiler ses gants de chirurgie, avant de s'agenouiller sur le

bord du matelas.

Sandrine nota machinalement que son sexe était flasque et recroquevillé sur lui-même.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, reprit son agresseur, je suis juste venu prendre ce que je t'ai réclamé et que tu as refusé de m'accorder. Je déteste qu'on me refuse ce à quoi j'estime avoir droit. Au fait, j'espère que cela ne te dérange pas que je me mette à te tutoyer ? Sinon, n'hésite pas à t'exprimer... Ah ! c'est vrai, j'oubliais : tu es dans l'incapacité de t'exprimer ! Je t'aurais bien laissé l'usage de ta jolie bouche, ce qui m'aurait permis d'en profiter, accessoirement, mais je n'ai pas assez confiance en toi et je suis certain que tu te mettrais à hurler dans l'espoir de rameuter tout l'immeuble...

De la tête, Sandrine Kessler fit énergiquement signe que non, ce qui provoqua aussitôt un petit sourire condescendant chez son agresseur.

— Voyons, voyons, ne me prends pas pour un imbécile, en plus ! Bien sûr que tu te mettrais à crier ! Du reste, vu ta situation, je le comprendrais fort bien. Car, au fond, ce qui t'attend est tout sauf agréable, je le crains...

Tout en parlant, d'une voix chuchotante et presque douce, l'homme avait posé sa main sur le ventre nu de sa prisonnière et laissait négligemment courir ses doigts de sa poitrine menue jusqu'au triangle blond de son intimité, avant de remonter vers les seins aux fines aréoles rose tendre.

— C'est curieux que tes mamelons soient presque toujours érigés, murmura-t-il, en les pinçant avec une certaine délicatesse, entre le pouce et l'index. C'est une chose qui m'a fasciné dès le début...

Tandis qu'il triturait les pointes roses de ses seins, Sandrine vit que son sexe était en train de prendre de la consistance et du volume. Bizarrement, elle en fut presque rassurée.

Si son agresseur se mettait à bander, il entraînait dans une case parfaitement identifiable, et donc moins effrayante que l'angoisse de l'incertitude.

En l'occurrence, la case des violeurs.

Ce n'avait rien de drôle, comme perspective immédiate, mais Sandrine se disait que c'était une chose qu'elle devait pouvoir supporter. Elle se sentait assez forte pour, au moins, prendre son mal en patience. Malgré la trouille qui lui tordait le ventre et rendait sa respiration saccadée.

Son agresseur se pencha vers elle et posa délicatement ses lèvres sur la pointe de l'un de ses seins. Laquelle s'obstinait à saillir, malgré la peur.

C'était une particularité que Sandrine avait eue, dès la puberté : ses mamelons étaient presque continûment érigés. Lorsqu'elle avait quinze ou seize ans, ça la désolait, à cause des regards salaces que les garçons du lycée – et d'ailleurs – ne cessaient de poser sur sa poitrine.

Par coïncidence, l'une de ses plus proches copines de l'époque, Leïla, se désolait, elle, parce que ses mamelons restaient toujours obstinément

invisibles, même lorsqu'elle se trouvait avec un « amoureux ».

— À chaque fois, ils croient que c'est parce que je suis pas excitée par ce qu'ils me font ! se plaignait régulièrement Leïla. J'suis vénère, p'tain...

L'image de Leïla fut balayée d'un coup de l'esprit de Sandrine lorsque son bourreau enfonça brutalement deux doigts en elle, sans la moindre précaution.

Tournant la tête vers lui, elle vit qu'il ne souriait plus. Au contraire, la leur qui brillait dans ses petits yeux fit monter sa peur de deux ou trois crans d'un coup.

— Quel dommage que je ne puisse pas profiter de tes mains et de ta bouche... murmura l'homme, d'une voix plus sourde, cependant qu'il promenait son sexe en pleine érection sur le ventre et les hanches de sa victime. Enfin, il me reste encore d'autres possibilités, heureusement...

Lorsqu'il vint se placer à genoux entre ses cuisses, Sandrine comprit pourquoi il avait pris la précaution de lui laisser une jambe libre de lien.

C'était pour se faciliter l'accès à son sexe.

En effet, son agresseur la saisit au creux du genou et écarta brutalement sa jambe vers l'extérieur avec une force qu'elle ne lui aurait jamais supposée.

Puis, prenant son membre à pleine main, il en dirigea l'extrémité vers le fin triangle d'or sans défense et se laissa tomber sur le corps ligoté de sa victime.

Sa verge pénétra d'une seule poussée dans ce ventre qui n'était pas prêt à le recevoir, et Sandrine en ressentit un élancement de douleur. Mais, la seconde suivante, alors que son violeur commençait d'aller et venir en elle, elle réalisa que cette souffrance était très supportable et que, en plus, elle ne durerait probablement pas très longtemps.

Serrer les dents, se vider la tête, attendre...

Sandrine comprit très vite qu'elle avait péché par optimisme, si le mot pouvait s'appliquer à sa situation.

Lorsque son bourreau se retira de son intimité et qu'il lui tordit la jambe pour la rabattre jusque sur sa poitrine, la malheureuse comprit ce qu'il avait en tête et en éprouva un frisson de dégoût.

Dans le mouvement qu'il la contraignait à faire, son bassin s'était soulevé du matelas.

Dégageant l'accès à ses fesses menues.

Sandrine hurla lorsque la verge dure et noueuse viola brutalement ses reins, une voie que nulle virilité n'avait encore parcourue, simplement parce que Sandrine ne l'avait jamais autorisée à quiconque.

En raison du large ruban adhésif qui obturait ses lèvres, son cri se changea en un imperceptible murmure.

Dans un sursaut, elle tenta de rabattre sa jambe, mais la poigne de son violeur était trop puissante pour qu'elle puisse s'en débarrasser.

Elle ressentait une insupportable brûlure, dans le bas de son corps, encore accentuée par chaque coup de rein que donnait l'homme qui la sodomisait de plus en plus sauvagement.

À quelques centimètres de son visage, elle pouvait contempler le sien, rouge, emperlé de sueur, et déformé par un rictus étrange, qu'elle ne parvenait pas à analyser.

Et, soudain, la vérité lui déchira l'esprit, avec encore plus de brutalité que le membre viril déchirait sa chair.

Cet homme qui la violait, elle le connaissait. Elle le connaissait très bien, même.

Par conséquent, pourquoi serait-il assez fou, assez inconscient pour lui laisser ensuite, son crime accompli, tout le loisir d'aller le dénoncer ?

C'est à l'instant précis où l'image des gants de chirurgien se formait dans l'esprit de Sandrine Kessler que les mains de son violeur se refermèrent autour de son cou, cependant que les coups de reins qui la déchiraient s'accéléraient.

Sandrine sentit une terreur abjecte l'envahir, étroitement mêlée à un puissant sentiment de révolte. Elle ne voulait pas mourir ! Elle avait 22 ans ! Il y avait rupture de contrat, ça ne pouvait pas être !

Puis, alors que sa gorge lui faisait un mal atroce et que son cerveau commençait à s'embrumer du manque d'oxygène, il se fit une sorte de paix en elle, faite de résignation, d'acceptation de l'inéluctable.

La dernière pensée consciente de Sandrine Kessler fut de se dire qu'elle était en train d'acquiescer à une certaine sagesse, et de s'en féliciter.

Alors que ce qu'elle prenait pour de la sagesse n'était rien d'autre que la mort s'en venant.

L'homme sentit sous ses doigts puissants l'ultime soubresaut d'agonie de sa victime. Au même moment, comme s'il n'attendait que cela, il explosa de plaisir et inonda ses reins à longs jets saccadés et brûlants.

Fauché par une jouissance telle qu'il n'en avait jamais connue de sa vie, ni même imaginée, il s'abattit sur le corps de sa partenaire.

Qu'il serait plus exact d'appeler le cadavre de sa victime.

Il resta longtemps ainsi, affalé sur le corps privé de vie, la respiration haletante et sifflante, le cœur cognant beaucoup trop vite dans sa poitrine.

Comme s'il avait voulu, par ce galop, compenser l'arrêt irrémédiable des battements de l'autre cœur, celui contre lequel il reposait.

Enfin, il parvint à retrouver son calme. Il se redressa du matelas avec quelque difficulté, faisant craquer les jointures de ses genoux.

Son visage n'exprimait rien qu'une profonde indifférence, peut-être teintée d'un vague dégoût, lorsque ses yeux se posèrent sur le corps de sa victime.

« Elle n'a eu que ce qu'elle méritait, cette petite pute allumeuse ! », songea-t-il en se dirigeant vers la salle de bain, où il avait laissé ses vêtements.

Il n'avait plus qu'à disparaître comme il était venu, en faisant bien attention de ne croiser personne : c'était la phase la plus délicate du programme qu'il s'était fixé.

Mais auparavant il lui restait une dernière petite chose à accomplir, pour que l'« œuvre » soit parfaite...

CHAPITRE II



Le commandant Boris Corentin et le capitaine Aimé Brichot levèrent en même temps la tête, lorsque s'ouvrit la porte des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine dont ils formaient la plus solide équipe.

— Salut, les hommes...

À la voix maussade du lieutenant Géraldine Hébert et à son teint de papier mâché – mâché longuement... –, les deux inspecteurs comprirent que la soirée de leur jeune coéquipière avait dû être difficile. Même son regard semblait

avoir perdu la lumière d'émeraude qui le faisait pétiller d'ordinaire.

— Ça n'a pas l'air d'aller fort, ce matin, Petit bonhomme... dit gentiment Corentin.

Géraldine se contenta de hausser les épaules, sans répondre, sans même accorder un regard à son « Grand chef », ainsi qu'elle surnommait Corentin. Elle lança son blouson de cuir en direction de la patère, la manqua et alla s'écrouler derrière son bureau en laissant le vêtement par terre.

Non, décidément, ça n'avait pas l'air d'aller...

— Vous vous décidez à nous raconter, ou on se consume d'angoisse jusqu'à ce soir ? hasarda Aimé Brichot.

Lorsque Géraldine Hébert avait débarqué aux Affaires recommandées, il y avait d'abord eu quelques petites tensions entre Brichot et elle, le premier supportant assez mal de voir transformer en trio le vieux duo qu'il formait depuis des années avec Boris Corentin. Finalement, tout était rentré dans l'ordre mais, entre Aimé et Géraldine, le voussoiement avait subsisté, par la seule force de l'habitude prise.

— C'est à cause de Justine... finit par soupirer Géraldine, en étouffant un bâillement. On avait prévu de dîner ensemble, mais, avant, elle m'a traînée à une réunion de blogueurs, dans un troquet du Kremlin-Bicêtre...

— Ah ? vous étiez au KB ? fit Aimé Brichot, qui vivait depuis quinze ans, avec femme et enfants, dans cette riante cité de la banlieue sud. Où ça exactement ?

— Dans un bistro qui s'appelle *La Comète*, répondit Géraldine. Vous voyez où c'est ?

— Très bien, oui : juste à côté du Leclerc, c'est ça ? À l'époque où j'habitais encore rue Brigitte-Bichoux, je m'y arrêtais parfois pour prendre mon café du matin. Patrons assez sympas, si je me souviens bien...

Géraldine Hébert eut un rictus quelque peu douloureux :

— Eh bien, moi, je ne me souviens pas très bien, justement ! Parce que, Justine et moi, on est tombé sur une bande de socialos soiffards, dont les pratiques m'ont légèrement endommagé le disque dur, figurez-vous ! On a carburé à la bière pendant des plombes en disant du mal de Sarkozy. Enfin, surtout eux, parce que moi, hein...

— Depuis quand tu fréquentes des gauchistes ? voulut savoir Boris Corentin, avec un petit sourire en coin. Ta copine Justine, je ne dis pas : elle est journaliste, ça fait quasiment partie de son job, mais toi...

— C'était pas des gauchistes ! protesta mollement Géraldine. J'ai dit : des socialos. Eux, ils se disent « vigilants », si j'ai bien compris. Ou « influents », je me mélange un peu. Enfin, bon, des petits jeunes gens de gauche qui ont fait don de leur corps à la lutte contre le fascisme larvé, ce genre-là, tu vois... Mais très très sympas, néanmoins.

— Je suis sûr qu'ils apprécieraient le « néanmoins »... glissa Corentin avec une teinte d'ironie.

— Surtout un, d'ailleurs... enchaîna Géraldine en feignant d'ignorer l'incise. Un frisé joufflu, avec une cravate à chier... De toute façon, je ne me souviens plus bien des autres, alors... Ah ! si, il y avait aussi le Guyanais, là... celui qui a essayé de faire le coup de la panne de pirogue à Justine, mais finalement il a dû se la mettre sur l'oreille, le pauvre...

— Pourquoi ? Elle est raciste, Justine ? demanda poliment Aimé Brichot.

— Non : elle avait juste pas envie de se faire sauter...

Sans remarquer le petit sursaut choqué de son coéquipier, qui avait toujours un peu de mal à se faire à la verdeur de son langage, Géraldine Hébert se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et poussa un long soupir :

— Enfin, bref, on s'est mises assez minables et, ce matin, j'ai une superbe casquette en plomb, garantie sans alliage. J'espère qu'on n'aura pas de taf, parce que sinon je...

Elle fut interrompue par la sonnerie du téléphone, sur le bureau de Boris Corentin.

Celui-ci décrocha à la deuxième sonnerie. Il identifia sans peine la voix, éraillée par plusieurs décennies de tabagisme hautement actif, du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la Brigade mondaine, rebaptisée BRP, Brigade de répression du proxénétisme.

— Corentin ? Brichot est avec vous ?

— Oui, Monsieur le divisionnaire. Ainsi que le lieutenant Hébert qui...

— Ah ! très bien, qu'elle vienne aussi ! le coupa Badolini. Elle pourra peut-être nous être utile, vous comprendrez pourquoi. Je vous attends tous les trois dans mon bureau. Et pas dans deux heures, hein !

Boris Corentin raccrocha un peu trop brusquement. Il commençait à ne plus trop supporter cette manie du patron de faire *comme si* Brichot et lui avaient l'habitude de traîner pour se rendre à ses convocations. Une manie qui ne faisait que se renforcer avec l'âge...

— On a école, annonça-t-il sobrement, en repoussant son fauteuil de son bureau.

— Moi aussi ? demanda Géraldine, avec un certain accablement dans la voix.

D'ordinaire, elle se sentait toujours un peu frustrée, lorsque Charlie Badolini convoquait les deux hommes et pas elle. Mais, là, pour une fois, elle serait volontiers restée écroulée dans son fauteuil à remâcher sa gueule de bois...

— Oui, toi aussi, Petit bonhomme ! Baba a même précisé que tu pourrais nous être utile...

Du coup, Géraldine Hébert se sentit quelque peu ragailardie et c'est d'un pas presque alerte qu'elle suivit ses deux coéquipiers dans le couloir.

Lorsqu'ils poussèrent la double porte capitonnée qui marquait la frontière des territoires badoliniens, les trois policiers furent comme d'habitude frappés par l'épais nuage de fumée hautement goudronnée qui stagnait dans le vaste bureau, aux fenêtres donnant sur la Seine.

Au premier janvier 2007, Charlie Badolini avait décidé d'ignorer avec dédain l'interdiction totale de fumer dans les bureaux et les lieux publics, pour continuer à allumer cigarette brune sans filtre sur cigarette brune sans filtre.

Depuis, personne encore n'avait osé lui faire la moindre remarque au sujet de ce manquement flagrant à la Loi, qu'il était pourtant payé pour faire respecter.

— Ah ! tout de même ! grommela le commissaire divisionnaire, alors qu'il ne s'était pas écoulé deux minutes depuis son coup de téléphone.

Galamment, Aimé Brichot laissa l'un des deux fauteuils de style Empire à Géraldine et alla se chercher une simple chaise de bois verni, le long du mur de droite, tandis que Corentin prenait place dans le siège restant.

— Je suppose que le nom de Sandrine Kessler ne vous dit rien, ni aux uns ni aux autres ? attaqua Charlie Badolini, en ouvrant le mince dossier posé devant lui, sur son sous-main en véritable cuir de Cordoue.

Aimé Brichot fut le premier à répondre :

— Non. Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Qu'est-ce qu'elle *faisait*, rectifia sèchement le commissaire divisionnaire, en lui tendant deux photos.

Aimé Brichot y jeta un coup d'œil, devint légèrement plus pâle, et tendit les clichés à Boris Corentin. Lequel réussit, lui, à demeurer impassible en découvrant le corps d'une jeune femme ligotée sur un matelas, les jambes écartées, la bouche fermée par du gros ruban adhésif, et, surtout, la poitrine ensanglantée.

Cela, c'était la première photo. Tout à fait supportable, pour des policiers aguerris.

La deuxième était nettement plus *hard*. Elle représentait la même jeune femme blonde et mince, mais cadrée de plus près, depuis la base des seins jusqu'à ses fins sourcils.

Cadrage qui permettait de distinguer avec une terrible netteté que son assassin avait sectionné à leur base les pointes de ses seins menus.

Avant de les lui enfoncer dans les narines.

— Je peux voir ? s'enquit Géraldine Hébert.

— Je ne suis pas certain que ce soit absolument nécessaire... murmura gentiment Corentin, toujours soucieux des réactions de sa « protégée ».

— C'est bon, Grand chef : je suis pas en sucre...

Elle n'était peut-être pas en sucre, mais sa lèvre supérieure se mit tout de même à trembler lorsqu'elle découvrit les clichés de la fille horriblement mutilée. Clichés qu'elle rendit très vite à Corentin, en soupirant :

— Effectivement, c'est du brutal...

— Sandrine Kessler était journaliste pigiste au magazine *Pipôle*, vous connaissez ? reprit Charlie Badolini, en allumant une nouvelle cigarette au mégot de la précédente.

— C'est un canard qui raconte des conneries sur les soi-disant vedettes du showbiz et de la téléloche, répondit Géraldine Hébert sans réfléchir.

Au regard noir que lui lança le commissaire divisionnaire, elle comprit, trop tard, qu'elle aurait peut-être dû éviter les mots « conneries » et « téléloche »...

— Moi aussi, je connais, intervint très vite Aimé Brichot, pour faire diversion. Il arrive que Rose et Colette me rapportent « ça » à la maison, hélas...

Rose et Colette étaient les jumelles du couple formé par Jeannette et Aimé Brichot. Quatorze ans : l'âge bête. Ou, plutôt, *le début* de l'âge bête...

Charlie Badolini reprit les photos que lui tendait Boris Corentin et les rangea dans le dossier ouvert devant lui, avant de poursuivre :

— Sandrine Kessler a été découverte ce matin, dans le studio qu'elle occupait en tant que locataire depuis trois jours seulement, avenue Ledru-Rollin.

— Découverte par qui ? demanda Corentin.

— C'est sa voisine d'en face qui a appelé le commissariat : ça l'inquiétait de ne pas voir la victime sortir de chez elle pour partir travailler à son heure normale...

— Son heure normale ? Au bout de seulement trois jours ? s'étonna Géraldine.

— Il y a des voisines très observatrices nota sentencieusement Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes sur son nez busqué. Je parierais que c'est une vieille dame.

— Amélie Tonnegrande, 78 ans, confirma Charlie Badolini, après un coup d'œil à son dossier. Au début, vos collègues du XII^{ème} ne l'ont pas prise trop au sérieux, au point qu'ils ont refusé de se déplacer. Mais, un peu plus tard, par acquit de conscience, ils ont tout de même appelé à la rédaction de *Pipôle*.

— Où on leur a confirmé que Sandrine Kessler aurait dû être là et qu'elle n'y était pas... compléta Boris Corentin.

— Exact. Ils n'ont même pas eu besoin de faire venir un serrurier : la porte n'était pas fermée à clé. Et ils ont découvert ce que vous venez de voir sur les photos prises ensuite par les gars de l'IJ... Vu le caractère du meurtre,

mon homologue du Ciat a jugé bon de me prévenir et j'ai récupéré le dossier.

— Pourquoi ? demanda Géraldine Hébert, un peu étourdimement.

Boris Corentin eut un petit sourire indulgent :

— Je suppose que le fait que la victime travaillait dans la presse n'est pas totalement étranger à la décision de M. le divisionnaire... Même s'il ne s'agit que de la presse dite « people »...

Charlie Badolini approuva d'un simple hochement de tête, avant de se tourner vers Géraldine :

— Et c'est là que vos relations vont peut-être se révéler utiles, Mademoiselle Hébert. Car Pipôle appartient au groupe Giga-Presse : vous me comprenez ?

Géraldine eut une seconde ou deux de panique, car elle ne comprenait rien du tout, avant de se reprendre.

— C'est le même groupe qui édite le magazine où bosse Justine ! s'exclama-t-elle.

— Voilà ! fit Badolini, avec une petite grimace de satisfaction. Votre amie, M^{lle} Sandillon, peut représenter pour nous une « oreille » dans la maison, ce qui peut être utile pour l'enquête dont je vous charge tous les trois. Surtout, n'oubliez pas qu'il s'agit de la presse, des journalistes. Ce qui veut dire que vous aller devoir...

— ... marcher sur des œufs ! murmurèrent ensemble Corentin et Brichot, qui connaissaient par cœur les expressions favorites du commissaire divisionnaire.

Lequel commissaire eut la bonne grâce de s'extirper un demi-sourire, vite évanoui, avant de tendre le mince dossier cartonné à Boris Corentin.

Ce qui, en langage badolinien, signifiait que l'entretien était terminé et qu'il s'agissait maintenant de se mettre au boulot. Avec obligation de résultats.

— La victime est déjà à l'IML[1], leur signala-t-il, juste avant qu'ils ne quittent son bureau.

La Peugeot 307 SW de service, gris métallisé, pilotée par Boris Corentin, pénétra dans la cour arrière de l'IML, l'institut médico-légal, autrement dit la morgue, dont les murs de petites briques rouges paraissaient encore plus sinistres que d'habitude, probablement à cause de la petite pluie fine et persistance qui les maculait de haut en bas et semblait ne plus jamais devoir cesser, depuis plus de trois jours qu'elle tombait.

Boris Corentin et Aimé Brichot s'engouffrèrent à l'intérieur du bâtiment, situé au bord de la Seine d'un côté, et de la ligne de métro Bobigny – Place d'Italie de l'autre.

Charitablement, vu son état, Boris Corentin avait décrété qu'Aimé Brichot et lui pouvaient très bien se passer de Géraldine Hébert, et celle-ci était restée au bureau, sans s'en plaindre pour une fois...

Les deux hommes remontèrent la longue galerie agrémentée de bustes en marbre un peu austères, voire rébarbatifs, passèrent devant le bureau du directeur de l'Institut, puis devant la salle dite « des reconnaissances » : c'est là que l'on demandait aux familles, ou aux proches, de venir mettre un nom sur les cadavres à l'identité encore incertaine. Une épreuve qui laissait peu de gens indemnes...

Enfin, les deux policiers obliquèrent à gauche et pénétrèrent dans la salle des autopsies, entièrement carrelée de blanc, où l'odeur d'éther se mêlait à une autre, plus fade, plus insidieuse, mais aussi beaucoup plus difficile à supporter.

L'odeur de la mort elle-même.

Comme ils s'y attendaient plus ou moins, ils furent accueillis par le quasi inamovible docteur Flutiaux, médecin légiste de son état, petit homme tout en rondeurs joviales, qui ne se départait jamais de son sourire, pas plus que de son éternel nœud papillon à gros pois.

Pour une fois, le médecin légiste vint vers eux avec la mine grave, au lieu de les recevoir par l'une de ses plaisanteries vaseuses habituelles.

— Je suis bien aise de vous voir, leur dit Flutiaux, en tendant à Boris Corentin une main grassouillette.

— Ça change ! fit celui-ci, avec un petit sourire ironique, qui ne suffit pas, à dérider le légiste.

— Vous avez commencé l'autopsie ? s'enquit Aimé Brichot, qui détestait venir à l'IML.

— Non, pas encore, j'allais m'y mettre, répondit Flutiaux. En fait je vous attendais...

— Pour l'autopsie ? s'étonna Corentin.

— Non, pour que vous embarquiez les deux personnes qui se trouvent en ce moment même dans mon bureau : le père et la mère de la fille dont je suis censé m'occuper. Ils arrivent tout droit de Mantes-la-Jolie et ils ont reconnu le corps il y a moins de dix minutes. Un moment assez rock'n'roll : j'ai bien cru que la mère allait nous faire une vraie crise d'hystérie...

— Il y a de quoi, non ? grommela Aimé Brichot, que le cynisme du médecin choquait toujours plus ou moins, même s'il savait qu'il ne s'agissait que d'une façade.

— Est-ce que vous avez eu le temps d'examiner superficiellement la victime avant l'arrivée des parents ? demanda Boris Corentin.

— Oui, quand on m'a livré la commande, répondit le docteur Flutiaux, avec un bref regard en coin en direction d'Aimé Brichot, qui demeura

impassible face à cette trop évidente provocation.

— Vos premières conclusions ?

— Elle a eu des rapports sexuels avant de mourir, répondit le légiste. Vaginaux et anaux. Puis, elle a été étranglée, probablement à mains nues.

— Et les mutilations ?

— Elles ont été pratiquées après le décès, selon toute vraisemblance. Les mamelons ont été incisés à l'aide d'un instrument très tranchant, rasoir ou scalpel, je ne peux pas vous dire encore...

Boris Corentin se passa la main dans les cheveux et fit une petite grimace :

— Bon, je suppose qu'il va être temps d'aller rencontrer les parents de cette pauvre fille... soupira-t-il. J'aurai votre rapport quand, toubib ?

— En fin d'après-midi, s'il n'y a pas de problème, assura le médecin légiste. Vous connaissez le chemin de mon antre : inutile que je vous accompagne ?

— Inutile, en effet, répondit Corentin. À plus tard, toubib, j'attends le rapport...

Lorsque les deux policiers pénétrèrent dans le petit bureau tout en longueur et un peu sombre du docteur Flutiaux, ils eurent exactement la même impression, ainsi qu'ils se le confirmèrent un peu plus tard.

Celle de se trouver soudain face à deux morts vivants. Un homme et une femme qui, la veille encore, devaient avoir une cinquantaine d'années, mais qui n'avaient plus d'âge et n'en auraient probablement plus jamais.

Jérôme et Magali Kessler étaient assis chacun sur une chaise de bois verni, serrés l'un contre l'autre, mais comme ayant totalement oublié jusqu'à l'existence de l'autre. La femme, petite, un peu boulotte, se tenait très droite, tandis que son mari, avait les coudes appuyés sur ses genoux saillants.

Mais ils avaient exactement le même visage en friche, dévasté, enfoui dans la cendre comme une terre volcanique après l'éruption, et un identique regard hébété qui, au-delà de la douleur ne parvenant pas encore à s'exprimer, à se donner un nom, une couleur, une consistance, une forme, semblait chercher quelque point d'appui où se fixer, s'animer, sans parvenir à en trouver le moindre.

L'espace d'une seconde, Aimé Brichtot se vit assis à leur place, avec Jeannette, si par malheur, un jour, l'une des jumelles ou le petit Charles...

Il dut faire un violent effort pour chasser cette image. Il y fut aidé par Boris Corentin qui, comprenant sans doute ce qui se passait dans l'esprit de son vieil ami, venait de le saisir par le bras pour l'entraîner à l'intérieur du bureau.

Le couple ne bougea pas d'un millimètre, à l'approche des deux hommes. Peut-être étaient-ils descendus trop profondément en eux-mêmes – ou dans les vastes territoires de la souffrance – pour les avoir entendus.

Jérôme tressaillit seulement, et encore de façon imperceptible, lorsque Boris Corentin lui posa la main sur l'épaule, avec autant de douceur que possible, en prononçant son nom. Aimé Brichot fit la même chose avec sa femme, mais celle-ci n'eut aucune réaction.

— Monsieur Kessler, répéta Corentin, d'une voix un peu plus sonore, je sais à quel point ce que vous êtes en train de vivre est insupportable. Et croyez bien que je compatis à votre douleur. Mais il est nécessaire que nous parlions... Si vous voulez que nous retrouvions l'assassin de votre fille... le monstre qui a fait ça à Sandrine.

Le prénom de leur fille parut agir sur les époux Kessler comme une sorte d'électrochoc. À la même seconde, ils parurent revenir dans le monde réel, et posèrent sur les deux policiers des yeux effarés, emplis d'une sorte d'hébétude.

Brusquement Magali Kessler éclata en sanglots. Son mari, par une sorte de réflexe entoura ses épaules de son bras, ce qui eut pour effet de la calmer. Elle continua de pleurer, mais de manière silencieuse.

Au bout de quelques minutes, ses pleurs se tarirent. La pauvre femme releva la tête, regarda tour à tour les deux policiers, ses yeux passant très lentement de l'un à l'autre. Puis, elle parut faire un très violent effort sur elle-même, afin d'être capable de prononcer quelques mots d'une voix qui essayait vainement de ne pas trembler :

— Je suis prête, maintenant. Qu'est-ce que vous voulez savoir exactement ?

Les deux policiers échangèrent un bref coup d'œil, et ce fut Boris Corentin qui se lança :

— Pour commencer, il serait bon que vous nous disiez rapidement comment vivait votre fille, quel genre de personne elle était, quelles étaient ses fréquentations. Des choses assez générales, vous voyez... Que nous puissions nous faire une idée d'elle... Savoir dans quelle direction chercher...

Jérôme Kessler tapota gentiment l'épaule de sa femme, comme pour lui dire : « Vas-y, toi ! ». Du reste, il donnait l'impression de se tenir naturellement en retrait de son épouse, ce qui devait être le cas.

— Sandrine est... était... commença Magali Kessler – et ce simple « cafouillage » entre le présent et le passé suffit à lui faire revenir les larmes aux yeux.

— Depuis quand vivait-elle à Paris ? demanda très vite Aimé Brichot, pour faire diversion au chagrin.

— Un peu plus de trois mois, répondit la petite femme, en refoulant ses sanglots. Depuis qu'elle avait trouvé ce contrat à Pipôle. Elle était si heureuse, si...

De nouveau, la voix qui se bloque. On circulait en permanence au bord de

la falaise...

— Je crois savoir qu'elle n'avait emménagé dans le studio de l'avenue Ledru-Rollin que depuis trois jours, enchaîna Boris Corentin. Pouvez-vous nous dire où elle habitait, avant cela ? Une autre location ?

— Non, non, elle trouvait que ça ne valait pas la peine, tant qu'elle n'était sûre de rien au niveau de son travail, répondit Magali Kessler. Elle était hébergée par sa meilleure amie de Mantes, Sarah, qui vit à Paris depuis plus d'un an, elle...

— Sarah ? releva Aimé Brichot en sortant son petit carnet de la poche de sa veste.

— Oui, Sarah Boutbil, précisa M^{me} Kessler. Elles se connaissent depuis la sixième. Sarah était la meilleure amie de Sandrine. À vrai dire c'était même la seule...

— Je suppose que vous savez où habite Sarah Boutbil ? demanda Brichot, le stylo en suspens.

— Oui, bien sûr ! Elle loue un appartement dans le 13^e arrondissement... rue de Patay. Le numéro, par contre... Tu t'en souviens, toi, Jérôme, du numéro ?

— Non, non, grommela son mari, en évitant de regarder les deux policiers.

Depuis le début de leur entretien, Boris Corentin jetait régulièrement de petits coups d'œil discrets en direction de Jérôme Kessler. Il trouvait quelque chose d'un peu bizarre dans son attitude générale, quelque chose qu'il ne parvenait pas vraiment à définir.

Il y avait le chagrin, la souffrance, l'abattement, bien entendu. Mais venait se mêler à ces réactions compréhensibles, quelque chose de plus trouble. Comme une sorte de gêne – presque un remords...

— Écoutez, si vous voulez, je regarderai l'adresse exacte quand on sera rentré à la maison, finit par dire Magali Kessler, et je vous la communiquerai...

— Oui, volontiers, approuva Aimé Brichot. Je suppose que vous avez également en votre possession le numéro de téléphone de Sarah Boutbil ?

— Oui, bien sûr...

Se détournant comme à regret de Jérôme Kessler, Boris Corentin reprit le fil de l'interrogatoire :

— Donc, votre fille vivait chez Sarah Boutbil jusqu'à il y a trois jours...

— Oh ! seulement la semaine ! répondit vivement Magali Kessler. Dès le vendredi soir, elle revenait chez nous, à Mantes, jusqu'au lundi matin...

— Il lui arrivait de sortir, le week-end ? demanda Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes sur son nez légèrement busqué.

— Jamais ! répondit M^{me} Kessler avec une pointe de fierté dans la voix.

Puis, elle ajouta, sur un ton un peu plus mélancolique, la tête légèrement inclinée :

— Vous savez, Sandrine est quelqu'un d'assez renfermé, une fille un peu secrète... Elle ne se lie pas très facilement. Et puis, elle n'a jamais beaucoup aimé sortir. Sauf de temps en temps avec Sarah...

Boris Corentin nota que, prise par le fil de son discours, Magali Kessler s'était remise à parler de sa fille au présent, sans paraître s'en rendre compte. Il se dit qu'il lui faudrait sans doute beaucoup de temps avant de parvenir à le faire au passé – peut-être sans y réussir jamais.

De nouveau, il jeta un bref coup d'œil en direction de Jérôme Kessler, qui demeurerait obstinément muet.

Il avait toujours cet air bizarre, indéfinissable, flottant entre la gêne et le remords.

Un moment, Boris Corentin fut tenté de l'attaquer frontalement, mais il préféra y renoncer, au moins pour l'instant : ce n'était ni le lieu ni le moment, pour tenter de savoir ce que cachait, éventuellement, le père de Sandrine.

— Bien, je crois que ce sera tout pour le moment, dit-il doucement, en regardant Magali Kessler dans les yeux. Nous allons vous faire raccompagner chez vous, si vous le souhaitez, et vous...

— Oh ! non, non, ne vous dérangez surtout pas, nous pouvons très bien reprendre le métro et le train ! s'empressa Magali Kessler, avec une humilité souriante qui serra le cœur d'Aimé Brichot, durant un instant.

De toute façon, Boris Corentin avait déjà son portable en main, afin de régler la question.

Dix minutes plus tard, les deux inspecteurs de la Brigade mondaine se retrouvaient dans la cour intérieure de l'institut médico-légal. La pluie avait cessé de tomber, mais le ciel restait lourdement plombé, comme prêt pour la « deuxième couche », ainsi qu'aurait dit Géraldine Hébert.

— Je n'aimerais pas être à leur place... murmura Aimé Brichot, le visage fermé, tandis qu'ils se dirigeaient vers la voiture. Leur fille unique, en plus...

Boris Corentin ne fit aucun commentaire à la remarque de son coéquipier. Qu'aurait-il pu dire, de toute façon ?

Et puis, sans trop savoir pourquoi – au point que ça commençait à l'agacer –, il continuait de s'interroger sur ce que pouvait avoir eu d'étrange l'attitude de Jérôme Kessler, tout au long de leur entretien...

CHAPITRE III



Giovanna Oriacci était encore à plus de trente mètres du café, lorsqu'elle repéra l'homme avec lequel elle avait rendez-vous, « à dix heures précises », comme il le lui avait assez sèchement précisé par téléphone, la veille au soir.

Bien qu'elle ne l'ait encore jamais vu, la jeune femme n'avait aucun mérite à l'avoir identifié aussi facilement. D'abord parce que, à cette heure-ci, il n'y avait que trois personnes sous l'auvent de la terrasse chauffée de cet établissement des Champs-Élysées, situé un peu en aval du Fouquet's, la désormais fameuse « cantine présidentielle » qui faisait l'angle de l'avenue George-V.

Ensuite, parce que, des trois, Antoine Belmayer – c'était le nom qu'il lui avait donné – était le seul à être vêtu d'un costume anthracite de coupe stricte, et à s'appuyer sur la poignée d'un parapluie anglais roulé.

C'était surtout le seul à porter un chapeau melon, qui lui seyait à peu près autant qu'une cloche à fromage, tant il mettait de raideur et d'affectation dans le port de ce couvre-chef emphatiquement britannique.

Un court instant, Giovanna Oriacci regretta de ne pas avoir enfilé ses bottes de cuir, juste histoire d'être « raccord ».

Le sourire qui avait légèrement étiré ses lèvres pleines et naturellement rouges disparut cependant très vite. Le rendez-vous qu'elle avait accepté d'Antoine Belmayer était d'un genre très nouveau pour elle.

À la fois excitant et vaguement inquiétant.

Tout était parti du fait que Giovanna avait été contrainte de libérer le deux-pièces qu'elle louait dans le 14^e arrondissement, son propriétaire entendant le récupérer pour y loger son fils aîné, ce qui était légalement dans

son droit.

Consultante informatique dans une grande entreprise, très correctement payée, la jeune femme d'origine italienne aurait parfaitement pu louer autre chose d'équivalent – c'est d'ailleurs ce qu'elle avait eu l'intention de faire dans un premier temps, comme tout un chacun dans ces cas-là.

C'est alors que, sur Internet, elle était tombée sur un site immobilier d'un genre un peu spécial. Toutes les annonces de colocation émanaient d'hommes, plus ou moins âgés, qui ne demandaient que des loyers ridiculement bas par rapport à ce qu'ils proposaient, voire parfois carrément inexistantes, mais avec « échanges de services » entre les deux parties. Évidemment, toutes ces annonces, ou en tout cas la grande majorité d'entre elles, s'adressaient à des jeunes femmes, étudiantes ou non...

Giovanna Oriacci n'était pas tombée de la dernière pluie, en matière de sexe. Elle avait tout de suite compris pourquoi les loyers étaient si bas, et aussi en quoi devaient consister les « échanges de services ».

Tout cela ressemblait à une forme nouvelle, inédite, de prostitution déguisée.

Le prix des loyers était devenu tel, dans la plupart des grandes villes européennes, que des petits malins avaient eu cette idée d'héberger des jeunes femmes à faibles revenus moyennant quelques petits « services », comme il était écrit pudiquement dans leurs annonces.

Du coup, Giovanna Oriacci avait compris pourquoi le site internet en question était domicilié en Suisse : en France, il aurait pu tomber sous le coup des lois destinées à réprimer le proxénétisme...

En parcourant ces annonces, la jeune femme brune, au corps charnu mais superbement proportionné, avait senti une étrange excitation l'envahir. Et, immédiatement, avant même que son cerveau n'en prenne consciemment la décision, elle avait su qu'elle allait tenter l'expérience.

Car Giovanna était ce qu'on peut appeler une folle de sexe. Elle, pour sa part, préférait dire « curieuse d'expériences nouvelles », mais, au fond, cela revenait au même et seuls les mots changeaient.

Des « expériences nouvelles », elle en avait fait pas mal, du haut de ses 26 ans. Amours saphiques, triolisme, échangisme, SM léger, exhibitionnisme : elle avait tout tenté, à mesure que les occasions se présentaient. Elle en avait retiré plus ou moins de plaisir, selon les cas, mais rien ne l'avait rebutée, et encore moins « traumatisée », selon le terme à la mode et mis désormais à toutes les sauces.

Seul le voyeurisme l'avait laissée assez froide, un jour qu'elle avait eu l'occasion d'observer, derrière une glace sans tain, un trio – deux femmes et un homme – en train de s'envoyer en l'air. Elle avait d'ailleurs compris pourquoi très vite, dès la première fois où son petit ami du moment l'avait initiée aux clubs échangistes.

Ce soir-là, Giovanna avait éprouvé beaucoup de plaisir à faire l'amour avec des hommes et des femmes qu'elle ne connaissait pas. Mais bien plus encore à s'exhiber devant eux. Rien que de penser à toutes ces paires d'yeux braquées sur son sexe ou ses fesses, tandis qu'elle se faisait pénétrer, avait suffi à lui procurer de violents orgasmes.

Dans ces conditions, pourquoi ne pas tenter l'expérience nouvelle qui s'offrait à elle ? Et qui, en plus, joignant l'utile à l'agréable, allait lui permettre de faire sur son salaire des économies substantielles ?

Parmi la vingtaine d'annonces, Giovanna avait fait un tri sévère. N'étant pas gérontophiles, certains hommes étaient vraiment trop âgés pour son goût. D'autre, à l'inverse, trop jeunes : elle se méfiait des « complications sentimentales », comme elle disait.

D'autres encore habitaient dans des quartiers qui ne la branchaient pas du tout, où vivaient dans des logements trop exigus pour deux, à son avis.

Finalement, après plusieurs séances d'« écrémage » successives, il n'était plus resté à Giovanna Oriacci qu'une seule annonce en lice.

Celle d'Antoine Belmayer, l'homme au chapeau melon, qui l'attendait en ce moment même, à quelques mètres devant elle, sous l'auvent de ce bar des Champs-Élysées.

Il disait avoir 52 ans, ce qui, d'après les critères retenus par Giovanna, était parfait.

Dans son annonce, il décrivait sommairement un appartement de 220 m², boulevard Malesherbes et proposait une grande chambre avec salle de bain séparée, plus la libre jouissance des pièces communes.

Là, ça faisait sérieux. Et pratique, en plus, puisque Giovanna Oriacci travaillait au bout de l'avenue des Ternes, à deux pas du boulevard Malesherbes.

Après avoir répondu par mail à Antoine Belmayer, ils avaient ensuite correspondu deux ou trois fois par téléphone. Au début, Giovanna avait été un peu refroidie par la voix de Belmayer, désagréablement métallique.

Mais comme il s'était montré extrêmement courtois, bien élevé, presque « vieille France », elle avait rapidement oublié ce premier sentiment négatif.

Antoine Belmayer lui avait expliqué qu'il avait hérité cet appartement de ses parents, morts, cinq ans plus tôt dans un accident d'avion, quelque part au large de l'Alaska, et qu'il éprouvait de plus en plus le besoin de lui insuffler un peu de « vie nouvelle » -c'est l'expression qu'il avait employée au téléphone.

Lors de ses conversations, il était resté très évasif quant aux « services » qu'il attendait de sa future locataire, bien que Giovanna lui ait franchement posé la question, dès leur premier entretien.

— Ce sera peu de choses, rassurez-vous, s'était-il contenté de murmurer.

Rien de très extraordinaire... Et puis, vous savez, mon travail m'oblige à de fréquents déplacements en province, voire à l'étranger, ce qui fait que, près de la moitié du temps, vous aurez l'appartement pour vous seule...

C'est ce dernier argument qui avait emporté la décision de Giovanna Oriacci. Et voilà pourquoi elle se retrouvait, à dix heures du matin, sur les Champs-Élysées, à observer un homme immobile, raide, coiffé d'un improbable chapeau melon, et qui ne semblait marquer aucun signe d'intérêt pour tout ce qui pouvait se passer autour de lui.

En s'approchant, Giovanna se fit la réflexion qu'il avait l'air effroyablement maigre, impression encore accentuée par son visage en lame de couteau, tranché, séparé par un formidable nez en bec d'aigle qui semblait n'être qu'un os. Ou un éperon rocheux jaillissant de ce visage à la peau jaunâtre.

« ... Bon, évidemment, c'est pas Brad Pitt... se dit-elle en marchant droit vers lui. Mais je ne suis pas là pour décrocher un rôle à Hollywood non plus... Allez, quoi, un peu de courage, ma grande ! *Move* ! »

Elle se planta devant la petite table rectangulaire qu'occupait Antoine Belmayer. Pour la circonstance, elle avait choisi de porter une jupe noire s'arrêtant à mi-cuisse, un chemisier blanc à col ouvert et une veste à pans croisés d'un vert soutenu. Plus des bas à peine fumés et des chaussures à talons.

« Sexy mais pas radasse », avait-elle résumé, un peu plus tôt, en s'examinant dans son miroir.

— Monsieur Belmayer ? murmura-t-elle, de sa voix un peu grave, naturelle veloutée.

Elle eut l'impression que l'homme au melon ne parvenait pas à se décider à lever les yeux vers elle. Enfin, il les leva, de petits yeux sombres, un peu trop rapprochés de part et d'autre du promontoire qui lui faisait office de nez. Giovanna nota aussi qu'il avait les lèvres minces et légèrement « rentrantes », ce qu'elle n'aimait pas beaucoup chez les hommes. Mais, enfin, songea-t-elle, elle n'avait pas répondu à une annonce matrimoniale, non plus...

Dès qu'il découvrit cette jeune femme à la lourde chevelure noire et brillante, Antoine Belmayer se leva de sa chaise, tout en ôtant son chapeau melon. Il sourit, ce qui eut pour effet de faire presque disparaître ses lèvres trop minces, mais découvrit deux rangées de dents d'une blancheur et d'une régularité parfaites. Au point que Giovanna Oriacci se demanda un instant si ce n'était pas des fausses.

« Un dentier ! Il ne manquerait plus que ça... », songea-t-elle, en se retenant de rire.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, dit Belmayer, j'étais perdu dans mes pensées et je ne vous ai pas vu arriver. Je suis on ne peut plus confus, vraiment...

La voix métallique était aussi peu agréable que par téléphone, mais elle était compensée par le ton extrêmement courtois, ce qui impressionna favorablement Giovanna.

— Je vous en prie... dit Belmayer, en s'empressant pour lui dégager la chaise faisant face à la sienne, sur laquelle la jeune femme prit place.

Il se rassit à son tour et posa son chapeau melon sur le siège à sa droite. Giovanna nota qu'il avait le cheveu plutôt clairsemé, sans couleur bien définie, plaqué en arrière et comme huilé. Ce qui ne la transporta pas d'enthousiasme...

— Que vous ferait-il plaisir de boire, Mademoiselle ?

— Un thé, sans lait ni citron, répondit-elle, avec son plus beau sourire. Et vous pouvez m'appeler Giovanna, vous savez ! Je ne suis pas si col...

— Il ne saurait en être question ! l'interrompit Belmayer, doucement mais fermement. Même si nous parvenons à un accord, je continuerai à vous appeler Mademoiselle. De votre côté, je souhaiterais que vous en restiez à Monsieur. Je tiens beaucoup à ces codes qui, de nos jours, je le sais bien, suffisent à vous faire passer pour un irrémédiable vieux con...

Il s'exprimait d'une manière si harmonieuse, si naturelle, que même le dernier mot parvint à ne pas sonner comme une incongruité dans sa bouche.

— Très bien, Monsieur, ce sera comme vous l'entendrez... murmura Giovanna, en baissant légèrement les yeux, décidée à jouer à fond un jeu qui avait son côté excitant.

Antoine Belmayer attendit que le serveur en veste blanche ait apporté le thé réclamé par lui pour Giovanna, avant de commencer la discussion.

— Voyons, Mademoiselle... Et si vous commenciez par me dire ce qui vous a poussée à répondre à mon annonce ? À moins que cela vous ennue, bien sûr...

En quelques phrases, Giovanna Oriacci expliqua la manière dont elle était expulsée de son appartement actuel, décrivit en quelques mots le métier qui était le sien..

— Vous avez de la famille ? s'enquit ensuite Antoine Belmayer en lui resserrant une tasse de thé.

— En France, non, répondit-elle, en le remerciant d'un petit signe de tête. Mes parents sont retournés vivre à Turin, où se trouve toute ma famille...

— Vous êtes donc seule au monde ? conclut Antoine Belmayer, en plongeant son regard acéré et fureteur dans ses grands yeux noirs.

Giovanna eut un petit rire :

— Au monde serait exagéré ! Je dois avoir au moins trente cousins et cousines, à Turin et dans les environs ! Mais ici, oui, on peut dire ça...

Ensuite, sur une question de la jeune femme, ce fut au tour de Belmayer de parler brièvement de lui. Il lui expliqua qu'il travaillait dans une des plus

grandes banques françaises, où il était responsable de la gestion des agences de l'ensemble du réseau. C'est à ce titre, compris Giovanna, qu'il devait être amené à faire de nombreux déplacements hors de Paris, et même à l'étranger. Ce qui l'arrangeait plutôt.

Antoine Belmayer mentionna, mais sans appuyer le moins du monde, qu'il gagnait « très confortablement » sa vie, ce dont la jeune femme se moquait un peu, mais qu'elle nota tout de même dans un coin de sa mémoire...

Malgré l'espèce de réserve qu'impliquait l'attitude un peu raide, quoiqu'infiniment courtoise, de cet homme, Giovanna risqua tout de même une question plus personnelle :

— Pardonnez mon indiscretion, Monsieur, mais... vous avez déjà été marié ?

Elle vit une ombre passer dans les petits yeux rapprochés de son interlocuteur et ses lèvres s'amincir encore. Mais il reprit tout de suite son air aimable et répondit d'une voix tout à fait naturelle :

— Jamais, Mademoiselle. Non que je sois hostile au mariage en tant qu'institution, loin de là ! Disons que l'occasion ne s'est pas présentée... Ou alors, toujours au mauvais moment.

Il eut un petit rire bref :

— Et puis, vous savez, l'âge venant, on finit par trouver infiniment précieuses les habitudes que l'on a prises sans même s'en aviser !

Giovanna, qui se sentait de plus en plus en confiance avec lui, eut un petit sourire un peu coquin et murmura :

— Vous avez tout de même éprouvé finalement le besoin de prendre une... une *colocataire*...

Elle avait bien détaché le dernier mot, afin de créer une sorte de connivence entre eux. Car, à ce stade, Giovanna Oriacci commençait à avoir hâte d'entrer dans le vif du sujet. Ce qu'Antoine Belmayer parut saisir.

— C'est exact, Mademoiselle. La solitude est parfois un peu lourde : pourquoi ne pas tenter de l'égayer si l'occasion vous en est offerte ?

Il sortit une liasse de billets de sa poche et en posa un de vingt euros dans la soucoupe contenant la note, sans prendre la peine de vérifier celle-ci.

— Du reste, si vous en avez le temps, et toujours le désir, nous pourrions peut-être aller visiter l'appartement que je vous propose de partager avec moi ?

Tout en se levant, Giovanna Oriacci eut un petit sourire non dénué de coquetterie :

— Dois-je comprendre, Monsieur, que vous m'agréiez comme colocataire ?

— Il me semble que nous devrions parvenir à nous entendre, oui...

répondit Belmayer, occupé à rajuster son melon sur sa tête. Quoiqu'il nous reste à parler des menus services que j'attends de vous en échange de cet hébergement. Mais, une fois ce point de détail réglé, je pense que vous serez exactement la jeune femme qui convient.

— Vous m'en voyez heureuse et flattée, répondit Giovanna, en lui emboîtant le pas.

Une demi-heure plus tard, Giovanna Oriacci et Antoine Belmayer étaient installés dans l'immense salon – parquet ancien et plafond à moulures – qui formait le centre de l'appartement du boulevard Malesherbes.

Ils se tenaient face à face, de part et d'autre d'une table basse en bois précieux, de style oriental, elle dans un profond canapé, lui dans un fauteuil de style Louis XV ou Louis XVI – Giovanna n'était pas très versée dans ces questions.

Dans la grande pièce s'élevaient les accords tragiques du quatuor de Schubert intitulé *La Jeune Fille et la Mort*, mais presque en sourdine.

Auparavant, il lui avait bien entendu fait faire le tour du propriétaire. Plusieurs choses avaient frappé Giovanna. D'abord l'extrême dépouillement de toutes les pièces, à l'exception d'une seule.

Par exemple, la chambre du maître des lieux ne comportait qu'un lit à une place, une minuscule table de chevet et une chaise. Plus une rangée de placards aux portes tapissées, derrière lesquelles la jeune femme avait supposé que Belmayer rangeait ses vêtements et autres affaires personnelles.

La bibliothèque contenait des milliers de livres, quasiment du sol au plafond, sur trois côtés, mais absolument rien d'autre : ni table, ni fauteuil, pas la plus petite chaise, rien.

Ce que Belmayer lui avait indiqué comme étant son bureau contenait en effet un bureau de palissandre, de taille assez modeste, sur lequel trônait un Mac Book dernier modèle... et c'était tout.

Quant au salon – dont Giovanna avait estimé qu'il devait avoisiner les 80 m², en dehors du canapé, du fauteuil et de la table basse, il ne contenait qu'un système « home cinéma » et une chaîne acoustique Bang & Olufsen. Les disques et les DVD devaient être rangés ailleurs, car la jeune femme n'en aperçut aucun.

Pas un bibelot nulle part, pas le moindre guéridon, aucune gravure ni tableau sur les murs : l'appartement, pour luxueux qu'il soit en lui-même, semblait presque relever d'une sorte d'ascèse monastique.

La seule pièce qui avait paru à Giovanna à peu près « normale », c'était justement la chambre qui lui était dévolue, tout au bout d'un assez long couloir un peu sombre, où débouchait également, à mi-chemin, celle de Belmayer lui-même.

D'abord, c'était la seule pièce dont la très haute fenêtre, donnant sur une

sorte de petit jardin intérieur, était garnie de voilages et de rideaux vert anglais. Le grand lit semblait moelleux et était parsemé de quelques coussins brodés. Des reproductions de paysages du XVIII^e siècle étaient accrochées aux murs. Une coiffeuse nantie d'un immense miroir occupait l'espace à droite de la fenêtre, de petits meubles de rangements, visiblement anciens, étaient disposés un peu partout.

De même, la salle de bain attenante possédait tout ce qu'une femme peut espérer y trouver. Et, contrairement au reste de l'appartement, tout semblait y avoir été refait à neuf très récemment.

Assise sagement dans le canapé, écoutant distraitemment les accords douloureux de *La Jeune Fille et la Mort*, Giovanna Oriacci attendait calmement qu'Antoine Belmayer se décide enfin à parler.

Ce qu'il semblait hésiter à faire, comme si un dernier barrage de pudeur l'en empêchait.

Ou comme s'il craignait de tout gâcher en révélant la nature des « services » qu'il attendait de sa future locataire.

Crainte tout à fait vaine, mais il ne pouvait évidemment pas le savoir. Car Giovanna, séduite par le charme étrange de cet appartement – que des doubles vitrages rendaient aussi silencieux qu'une cellule monastique, était déjà déterminée à accepter l'offre.

À condition, bien entendu, que les exigences érotiques du propriétaire restent dans les limites du raisonnable. Mais, en matière de sexe, Giovanna se sentait de taille à pousser le « raisonnable » assez loin...

Insensiblement, elle écarta ses genoux, afin d'offrir à son vis-à-vis, la vision de ses cuisses pleines, d'une blancheur veloutée qui faisait penser à du lait.

La réaction d'Antoine Belmayer fut immédiate.

— Voilà, c'est exactement comme cela que j'aimerais vous voir le plus souvent, lorsque nous serons ensemble dans cet appartement... murmura-t-il, en s'efforçant de la regarder dans les yeux.

— Comment ça... comment ? demanda Giovanna avec une innocence feinte.

— J'aimerais vous voir déambuler à travers les pièces le moins vêtue possible, reprit-il. Mais jamais intégralement nue : toujours avec un petit quelque chose, ne serait-ce qu'une paire d'escarpins...

Giovanna ne répondit rien à ce premier souhait, se contentant d'un très léger signe de tête.

Jusque-là, les exigences de son futur propriétaire restaient bien innocentes. Et, en plus, elles allaient dans le sens de son exhibitionnisme naturel...

— De même, reprit Belmayer, d'une voix un peu plus étranglée,

j'aimerais que vous pensiez à garder toujours vos cuisses bien écartées, lorsque vous êtes assise. Comme en ce moment, par exemple...

Sans le quitter des yeux, un très léger sourire flottant sur ses lèvres rouges, Giovanna écarta davantage ses cuisses et, ôtant l'un de ses escarpins, alla même jusqu'à poser un talon sur le bord du canapé, offrant ainsi à son interlocuteur une vue parfaite sur sa petite culotte de dentelle blanche, sous laquelle se devinait le triangle sombre de son intimité.

— Si vous devez venir habiter ici, j'aimerais autant que vous proscriviez ce type de vêtement inutile... murmura Belmayer, en désignant le slip d'un mouvement sec du menton.

— Ce sera comme vous le souhaitez, Monsieur... répondit Giovanna d'une petite voix soumise.

Elle devait bien s'avouer que la situation commençait à devenir assez excitante pour elle. Elle se demanda si elle ne devait pas se lever pour ôter sa culotte dès maintenant, mais elle eut peur de « casser l'ambiance »...

— Hum ! Il y a autre chose, reprit Antoine Belmayer, d'une voix qui parut un peu moins à l'aise à Giovanna. Il ne vous a pas échappé que votre salle de bains disposait de toilettes privées, n'est-ce pas ? Cependant...

Il se tut brusquement.

— Cependant ? le relança Giovanna, qui commençait à deviner à quoi il voulait en venir.

— Cependant, dans le cadre de nos... « accords », il me serait très agréable que vous utilisiez autant que faire se peut les toilettes communes, celles qui donnent dans le vestibule d'entrée. Et que vous en laissiez la porte ouverte... Comme par mégarde, vous comprenez...

« Tu parles si je comprends, espèce de vieux vicieux ! songea Giovanna en s'efforçant de ne pas sourire. Tu as envie de me reluquer pendant que je pisse, voilà tout ! »

— Je suis d'un naturel très étourdi et j'oublie assez souvent de fermer les portes derrière moi... se contenta-t-elle de répondre, sur un ton parfaitement naturel.

— C'est parfait ! soupira Belmayer avec une satisfaction visible. Pour le reste, je pense que je ne serai pas très exigeant dans ce domaine. Enfin, nous verrons comment nos rapports évolueront, n'est-ce pas ?

Giovanna se surprit à lever le doigt, comme si elle se trouvait encore à l'école :

— Monsieur, il y a tout de même une chose dont j'aimerais obtenir l'assurance de vous...

Une ombre soupçonneuse passa rapidement dans les petits yeux gris d'Antoine Belmayer :

— Oui ? Et laquelle, Mademoiselle, je vous prie ?

— Je voudrais que vous me garantissiez l’inviolabilité de ma chambre, si je puis dire. Que nos... « rapports » n’aient lieu que dans les parties communes de l’appartement.

Antoine Belmayer se détendit d’un coup et il eut même un mince sourire :

— Mais cela va de soi, voyons ! Je n’ai jamais compris les choses autrement !

Giovanna Oriacci eut encore une ultime hésitation, puis elle se jeta à l’eau et dit très vite :

— Dans ce cas, j’accepte de devenir votre colocataire, Monsieur. À compter de demain, même, si la chose est possible pour vous...

— C’est parfait ! répondit Belmayer en se levant brusquement. Je vais vous donner tout de suite la clé de l’appartement, au cas où vous auriez des affaires à apporter aujourd’hui, car je dois m’absenter pour la journée.

Lorsqu’il passa devant elle, Giovanna ne put faire autrement que de remarquer la bosse qui déformait le pantalon sombre de son désormais propriétaire. Son premier réflexe fut de tendre la main pour, du bout des doigts, effleurer cette mâle protubérance de chair, qui avait toujours eu le don de l’émouvoir et de l’exciter à la fois.

Elle retint son geste à temps : pour le moment, ce n’était sûrement pas à elle de prendre ce genre d’initiatives. On verrait ensuite, suivant la manière dont les choses se « goupilleraient » entre eux...

Antoine Belmayer disparut quelques secondes dans sa chambre et en revint en brandissant une clé de porte blindée, qu’il déposa dans la paume de Giovanna.

— Voilà, maintenant, considérez que vous êtes ici chez vous ! dit-il en effleurant sa hanche du bout des doigts. J’espère que nous nous reverrons très vite...

Giovanna comprit que c’était une manière polie de lui signifier qu’il était temps pour elle de s’en aller. Ce qu’elle fit, après avoir remercié une nouvelle fois son hôte.

Du pas de la porte, Antoine Belmayer la regarda disparaître dans le large escalier silencieux. Ce n’est que quand il entendit le claquement métallique de la porte du hall, deux étages plus bas, qu’il referma la sienne.

— Elle a l’air très bien, cette fille, murmura-t-il pour lui-même, comme il en avait pris l’habitude depuis la mort de ses parents. Espérons qu’elle me causera moins de soucis que la précédente...

CHAPITRE IV



Deux policiers en uniforme montaient la garde devant l'immeuble de l'avenue Ledru-Rollin, situé presque à l'angle du boulevard Diderot. Et voyant deux hommes en civils s'avancer vers eux, ils s'interposèrent fermement, dans l'intention manifeste de les empêcher d'y pénétrer.

L'un des deux, surtout, le plus âgé, moustachu et sanguin, avait l'air rien moins qu'aimable.

Il fallut que Boris Corentin et Aimé Brichot leur brandissent sous le nez leurs plaques de policiers pour qu'ils reviennent à de meilleurs sentiments.

— Faites excuse, commandant, on pouvait pas savoir... crut bon de s'excuser le plus jeune.

— C'est au quatrième gauche, au fond du couloir, ajouta son aîné, qui ne voulait pas être en reste.

Le studio où avait été découvert le corps mutilé de Sandrine Kessler n'étant qu'à quelques centaines de mètres de l'institut médico-légal, Corentin et Brichot avaient laissé leur voiture dans la cour de l'IML pour faire le trajet à pied. D'autant plus que la pluie avait enfin cessé.

Vu l'étroitesse de l'ascenseur – on aurait presque dit un cercueil vertical –, Aimé Brichot se résigna à suivre sa flèche dans l'escalier.

Sur le palier du quatrième étage, l'accès au couloir de gauche était barré par des bandes de plastique fluorescentes rouges et gardé par un autre policier en uniforme. Qui défit la fragile barrière et s'effaça sans un mot pour les laisser passer, dès qu'il eut aperçu la plaque de Boris Corentin.

Sur le court trajet qui leur restait à parcourir, les deux inspecteurs virent au moins deux portes s'entrouvrir sur leur passage et ils perçurent des chuchotements de femmes derrière une troisième.

Ce crime, c'était évidemment l'attraction du jour dans tout l'immeuble – et probablement dans la portion d'avenue située immédiatement alentour. Une attraction effrayante, bien sûr, mais tellement excitante aussi...

Au fond, la porte de gauche était ouverte et des bruits divers parvenaient de l'intérieur du studio qui avait été – brièvement, très brièvement – celui de Sandrine Kessler.

Les policiers de la Brigade mondaine découvrirent deux hommes à l'intérieur, l'un d'une bonne quarantaine d'années, l'autre nettement plus jeune, occupés à ranger dans deux valises à compartiments diverses sortes d'instruments.

Les gars de la PS, la police scientifique.

Boris Corentin et Aimé Brichot se présentèrent et ils firent de même en retour :

— Capitaine Quicoulol ! annonça l'aîné d'une voix de basse étonnamment profonde.

— Lieutenant Lefranssoit, dit l'autre, comme en écho, deux ou trois tons plus haut.

— J'ai appris que c'était vous qui repreniez l'enquête, à la Mondaine ? reprit Quicoulol.

La Brigade avait beau ne plus s'appeler ainsi, officiellement, depuis des années, les vieilles habitudes avaient la peau dure, et même de jeunes policiers qui ne l'avaient jamais connue sous cette appellation continuaient de dire « la Mondaine », pour parler de la BRP...

— Vous tombez juste bien : on vient de finir... conclut le capitaine à la voix de basse.

— La pêche a été bonne ? s'enquit Aimé Brichot, en triturant machinalement la pointe de sa moustache.

— La routine, répondit le lieutenant Lefranssoit. On a trouvé quatre séries d'empreintes plus deux, ce qui va circonscrire les recherches, c'est déjà ça...

Boris Corentin avisa sur le rebord de la fenêtre un petit vase avec, dedans un bouquet de fleurs bon marché. Le capitaine Quicoulol suivit son regard.

— On a relevé les empreintes sur le vase : une seule série. Mais trois sur le papier de cellophane qui enveloppait les tiges : on l'a embarqué pour le rapporter au labo.

— Je suppose qu'il doit s'agir de celles de la fleuriste, de Sandrine Kessler... et de celles de la personne qui les lui a offertes, fit Boris Corentin.

— L'une des séries correspond en effet à la plus répandue dans le studio, confirma Quicoulol, quant aux deux autres on n'en trouve trace nulle par

ailleurs ici.

— C'est pour ça que j'ai parlé de quatre séries plus deux... précisa le jeune Lefranssoit.

Boris Corentin fronça les sourcils :

— Ce qui voudrait dire que la personne qui a apporté ces fleurs n'aurait touché à rien d'autre dans l'appartement ?

— Même pas le bouton de la sonnette, j'ai vérifié, approuva le capitaine Quicoulol. Mais, après tout, rien ne prouve que ces empreintes soient celle de... Enfin, ça, c'est votre boulot, les gars. On vous tient au courant, OK ? Allez bye !

Dès que les deux policiers de la PS eurent disparu dans le couloir, Boris Corentin se tourna vers Aimé Brichot :

— C'est bizarre, cette histoire d'empreintes, non ? Je sens qu'on tient peut-être un truc, là...

Toujours moins prompt à s'enflammer que son collègue, Aimé Brichot haussa les épaules :

— T'emballe pas, Boris : il se peut très bien que plusieurs personnes aient tripoté ce bouquet là où il a été acheté. Et puis, après tout, Sandrine Kessler se l'est peut-être offert à elle-même : il y a des tas de femmes qui font ça, principalement quand elles vivent seules. Ce qui expliquerait alors que les empreintes du papier de cellophane ne se retrouvent pas dans le studio.

— Oui, tu as raison, Mémé, je m'emballe un peu, là, convint Boris Corentin de bonne grâce. N'empêche que...

— Pardon de vous déranger, Messieurs ! l'interrompit alors une petite voix féminine, douce et légèrement chevrotante, juste derrière eux.

Corentin et Brichot se retrouvèrent face à une femme d'environ soixante-quinze ans, minuscule, toute menue, à laquelle son impeccable chignon, son gilet mauve et sa jupe grise donnaient un charme désuet, augmenté par le discret parfum de violette qui émanait d'elle.

— Oui, que peut-on faire pour vous, Madame... fit Boris Corentin avec un sourire bienveillant.

— Tonnegrande, dit très vite la vieille dame, avec un adorable sourire. Amélie Tonnegrande : j'habite l'appartement juste en face...

Aussitôt, les deux policiers se mirent à considérer la vieille dame avec beaucoup d'attention et de sérieux.

— Vous étiez chez vous, hier soir, Madame Tonne-grande ? demanda Aimé Brichot.

— Bien entendu, jeune homme ! Où diable voudriez-vous que je fusse ?

Vieille France jusqu'au bout de l'imparfait du subjonctif, manié avec un naturel parfait, ainsi que le nota Boris Corentin avec une admiration un peu

attendrie.

— Dans ce cas, Madame Tonnegrande, vous avez peut-être entendu quelque chose venant de chez M^{lle} Kessler ? demanda-t-il, plein d'espoir.

— Non, je n'ai rien entendu du tout ! (Puis, avec un petit sourire d'excuse :) il faut dire que je deviens un peu sourde, avec l'âge. Même les films français qu'ils passent à la télé, je suis obligée de mettre les sous-titres, c'est vous dire...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un rapide regard déçu. En se disant que, décidément, dans une vie de policiers, les voies que l'on fréquentait le plus étaient sans conteste les impasses...

— En revanche, *j'ai vu...* ajouta Amélie Tonne-grande, avec un petit sourire plein de malice.

— Vous avez vu quoi ? demandèrent les deux hommes exactement en même temps et sur le même ton un peu trop pressant.

— Eh bien, mais... le jeune homme qui est venu apporter des fleurs à cette pauvre M^{lle} Kessler, bien sûr ! Je passais justement près de la porte et j'avoue que je n'ai pas pu résister au plaisir de regarder par l'œilleton. On devient curieuse en vieillissant, vous savez !

Boris Corentin sentit un frisson d'excitation lui parcourir l'échine. Et il savait très bien qu'Aimé Brichot était en train de ressentir exactement le même.

— Madame Tonnegrande, reprit-il, pouvez-vous nous dire à quelle heure à peu près cet homme s'est pré...

— Il était huit heures moins cinq ! le coupa-t-elle avec beaucoup d'assurance.

— Huit heures moins cinq ? répéta Aimé Brichot, un peu éberlué. Pardonnez-moi, Madame, mais comment pouvez-vous être si précise ?

— C'était les réclames qui précèdent le journal de Patrick Poivre d'Arvor, répondit-elle calmement. Donc il était huit heures moins cinq.

— Et vous l'avez vu, cet homme ? la pressa Boris Corentin, un peu plus qu'il ne l'aurait voulu.

— Je l'ai vu de dos, forcément, répondit Amélie Tonnegrande. Il était très grand, assez massif, pour ne pas dire plus. Les cheveux très courts. À un moment, il a tourné la tête en direction de l'escalier et j'ai vu qu'il avait la peau grêlée.

— Grêlée ? répéta un peu stupidement Aimé Brichot.

— Eh bien, oui, voyons : comme quelqu'un qui a souffert d'acné dans sa jeunesse ! Ou d'une autre maladie de peau du même genre, je ne sais pas moi.

— Madame Tonnegrande, qu'est-ce que vous pouvez nous dire d'autre à son sujet.

— Oh ! pas grand-chose ! Si, il m’a semblé qu’il était un peu voûté. Sinon, rien. Il se tenait là, sur le paillason, son bouquet dans la main gauche et...

— Dans la main gauche, vous êtes certaine ? l’interrompit Corentin.

La vieille dame hésita une seconde :

— Je n’en mettrais pas ma tête sur le billot, mais je suis presque certaine, oui.

— Que s’est-t-il passé ensuite ? la relança avec douceur Aimé Brichot.

— Mon Dieu, mais... ce qui se passe généralement avec une porte lorsqu’on lui tape dessus : elle s’est ouverte ! répondit Amélie Tonnegrande avec humour. Cette pauvre M^{lle} Kessler a eu l’air légèrement surprise, m’a-t-il semblé, mais elle a laissé entrer son visiteur sans hésitation. Puis, elle a refermé sa porte et... et voilà tout.

— Savez-vous vers quelle heure son... visiteur a quitté le studio de Sandrine Kessler ? demanda Boris Corentin, plein d’espoir.

— Ah ! pour cela, non ! répondit nettement Amélie Tonnegrande. Après, je me suis installée devant la télévision afin de regarder le journal de la première chaîne, puis l’épisode de *Louis la Brocante*...

Elle rosit légèrement, avant d’ajouter, sur le ton de la confidence :

— Ce n’est pas que ce soit très relevé, ce feuilleton, mais Victor Lanoux est si bel homme !

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent encore quelques phrases avec Amélie Tonnegrande, mais il leur devint rapidement clair qu’ils étaient arrivés au bout de ce qu’elle pouvait leur apprendre. – et qui était déjà énorme.

À présent, ils avaient un signalement du probable meurtrier de Sandrine Kessler.

Et, dans la mesure où elle l’avait laissé entrer chez elle sans difficulté, on pouvait également supposer qu’il s’agissait de quelqu’un de son entourage. Ou, en tout cas, de quelqu’un qu’elle connaissait.

Géraldine Hébert émergea du métro Porte d’Ivry et entreprit de descendre le boulevard Masséna, en direction de la Porte de Vitry. Là commençait la rue de Patay, où vivait Sarah Boutbil, l’amie mantoise de Sandrine Kessler, qui l’hébergeait chez elle du lundi au vendredi.

Magali Kessler, la mère de la victime, avait tenu parole et, dès le retour du couple à Mantes-la-Jolie, elle avait téléphoné à Boris Corentin afin de lui communiquer l’adresse exacte et le numéro de téléphone de Sarah Boutbil.

Corentin l’avait appelée presque aussitôt et il était tombé sur une jeune femme en larmes : par Magali Kessler, elle venait tout juste d’apprendre la mort atroce de sa meilleure amie.

Boris Corentin avait tout de même réussi à lui faire promettre de ne pas bouger de chez elle. Puis, il avait appelé Géraldine Hébert au quai des Orfèvres et lui avait demandé de s'en occuper.

Ce qui expliquait la présence de cette dernière dans ce quartier assez sinistre de Paris, à deux pas du *Chinatown* de Tolbiac d'un côté, et du Périphérique de l'autre.

Géraldine s'engagea dans la rectiligne rue de Patay, qui remontait vers la rue de Tolbiac puis, plus loin, vers l'église Jeanne-d'Arc. Elle n'eut pas à marcher longtemps : le 21 se trouvait à moins de cinquante mètres du boulevard Masséna. Découvrant le clavier métallique près de la petite porte de bois, elle réalisa que personne n'avait songé à demander à Sarah Boutbil le code d'accès.

Heureusement, alors qu'elle n'était plus qu'à deux mètres de la porte, elle vit une vieille dame, tirant derrière elle un chariot à provisions, pianoter sur le clavier, de ses doigts crochus de rhumatismes. Géraldine se précipita :

— Attendez, Madame, je vais vous tenir la porte...

La vieille dame s'engouffra dans l'étroit couloir et, avant d'attaquer l'escalier assez raide, la gratifia d'un sourire partiellement édenté :

— Vous êtes bien aimable, Mademoiselle. Si tous les jeunes étaient comme vous...

Délaissant l'escalier, Géraldine continua le couloir jusqu'au bout, puisque Sarah Boutbil avait indiqué qu'elle habitait au « quatrième – fond de cour – porte face ».

Lorsque, parvenue à l'étage indiqué, Géraldine enfonça le bouton de sonnette de plastique blanc, elle eut la surprise d'entendre retentir, derrière la porte, les premiers accords de la Lettre à Élise de Beethoven, avec une sonorité grêle qui rappelait – de très loin celle d'un clavecin.

Lorsque la porte s'ouvrit, en raclant le linoleum du sol, Géraldine put constater que Sarah Boutbil ressemblait exactement à l'image qu'elle s'en était faite mentalement, d'après son nom.

C'était une fille à la peau claire, presque blanche, aux longs cheveux bruns hâtivement noués sur la nuque, aux larges yeux sombres et à la bouche un peu épaisse. Plutôt petite, elle avait sans doute quelques kilos de trop, mais elle les supportait très bien ; d'autant mieux qu'ils étaient placés aux bons endroits. Bien qu'elle ne soit pas spécialement jolie, elle devait, en temps ordinaire, dégager quelque chose de sensuel, de lascif, d'alangui, propre à séduire.

D'ordinaire car, pour l'heure, son visage était strié par les traînées écarlates de ses larmes, lesquelles avaient également rougi et fait gonfler ses yeux.

Elle ne portait pour tout vêtement qu'un tee-shirt noir, très ample, qui lui descendait à mi-cuisses.

— Mademoiselle Boutbil ? Je suis le lieutenant Géraldine Hébert. L'un de mes collègues vous a appelée, il y a un peu plus d'une heure, vous vous souvenez ?

Sarah Boutbil fit oui de la tête, et ouvrit la porte en grand, sans dire un mot, laissant même à sa visiteuse le soin de la refermer elle-même.

L'appartement se composait de deux pièces de petite taille, disposées de part et d'autre de la petite entrée rectangulaire, l'une donnant sur la cour intérieure de l'immeuble, l'autre sur la petite rue du Dessous-des-Berges. Il y avait encore une porte fermée qui devait, supposa Géraldine, être celle des toilettes, et, juste en face de la porte d'entrée, une cuisine en forme de couloir, à peine assez large au bout pour y avoir installé un évier, une cuisinière et un petit frigo.

La pièce donnant sur la rue semblait servir à la fois de salle à manger et de salon, l'autre était la chambre. À la grande surprise de Géraldine, Sarah Boutbil délaissa le salon au profit de la chambre.

Comme si elle avait déjà oublié qu'elle avait de la visite, elle se laissa tomber sur son lit défait et se recroquevilla en chien de fusil, dévoilant à Géraldine des cuisses blanches, un peu grasses « mais non dénuées d'intérêt », ainsi qu'en jugea cette « féminophile » impénitente.

Ne sachant trop quelle attitude adopter, Géraldine prit finalement le parti de s'asseoir sur le bord du lit, tout près de Sarah, qui avait fermé les yeux.

Il se passa de longues secondes durant lesquelles les deux jeunes femmes restèrent aussi silencieuses et immobiles l'une que l'autre.

— Je n'arrive pas à croire que Sandrine soit morte, finit par murmurer Sarah, d'une voix absente, presque totalement détimbrée. J'ai beau me le répéter sans arrêt, ça ne rentre pas, je n'y arrive pas...

Mue par une impulsion soudaine, parce que le profond désespoir de cette fille la remuait, Géraldine prit sa main gauche et la serra doucement entre les siennes.

— C'est normal, Sarah... murmura-t-elle d'une voix tendre, presque maternelle. Il faut beaucoup de temps pour accepter de genre de chose. Beaucoup...

Sarah Boutbil frissonna et ouvrit les yeux. Par un mouvement de reptation du bassin, elle se rapprocha de Géraldine et, tout naturellement, posa sa tête sur ses cuisses serrées.

Géraldine Hébert en fut à peine surprise. À la seconde où elle s'était trouvée face à la jeune femme, ce qu'elle appelait son « radar féminophile personnel » avait commencé d'émettre des signaux positifs.

Et, dès avant le premier mot échangé, elle aurait été tout à fait prête à

parier une assez belle somme sur l'homosexualité de Sarah Boutbil.

Après une ultime hésitation, Géraldine se mit à caresser doucement les épais cheveux noirs de Sarah, qui se serra encore plus étroitement contre elle, serrant presque convulsivement sa main dans la sienne.

Au bout de quelques secondes, la jeune femme porta la main de Géraldine à ses lèvres, afin d'y déposer de petits baisers, d'abord à peine effleurés, puis de plus en plus appuyés. En même temps, elle s'était cambrée un peu plus, de façon à ce que sa lourde poitrine un peu tombante vienne s'écraser contre la hanche de Géraldine.

Dans le mouvement, son tee-shirt avait remonté et laissait à présent à nu la moitié de ses fesses rebondies et fermes.

Bref, se souvenant qu'elle était tout de même en service – et accessoirement censée être fidèle à sa « fiancée », Liselotte... – Géraldine Hébert se dit que la situation était en train de prendre un tour pour le moins délicat. Il fallait opérer une diversion rapide, « se replier sur ses minima », comme aurait dit le regretté Maurice Barrés.

— Donc, si j'ai bien compris, dit-elle d'une voix calme, apaisante, depuis trois mois, vous hébergiez Sandrine Kessler durant la semaine...

Sarah Boutbil cessa brusquement d'embrasser la main de Géraldine et redressa la tête vers elle. Ses yeux étaient empreints d'une sorte de méfiance :

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Pour une raison simple, Sarah, répondit patiemment Géraldine, en plongeant son regard émeraude dans les grands yeux noirs de la jeune fille. Si nous voulons mettre la main sur le sadique qui lui a fait ça, nous devons tout connaître d'elle. De son emploi du temps, de ses habitudes, de qui elle voyait, etc. Or, comme vous avez partagé cet appartement durant tout un trimestre, et qu'en plus vous êtes amies de longue date, c'est vous, Sarah, qui êtes la mieux à même de nous renseigner sur tous ces points...

Géraldine désigna le petit deux-pièces d'un geste vague du bras droit.

— C'est plutôt petit, ici, et...

Elle s'interrompit et regarda de nouveau Sarah Boutbil dans les yeux avec beaucoup de douceur :

— Je peux vous poser une question personnelle, Sarah ?

— Oui, répondit-elle sans hésiter. Et même me tutoyer : je préférerais...

— Il n'y a qu'un lit dans cet appart, à première vue, reprit Géraldine : est-ce que Sandrine et toi couchiez ensemble ? Par « coucher », je n'entends pas seulement dormir, tu m'as compris, je pense...

Durant une seconde ou deux, elle sentit Sarah se raidir et elle crut qu'elle allait se braquer.

— Ne croie pas que je te juge, se crut-elle obligée d'ajouter très vite. Moi-même, je ne suis pas tellement attirée par les hommes, tu sais...

Presque aussitôt, elle sentit Sarah se détendre. Celle-ci poussa un profond soupir se redressa et s'assit en tailleur sur le lit, face à Géraldine Hébert.

— Je crois qu'il vaut mieux que je te dise la vérité, laissa-t-elle tomber, en évitant son regard.

— C'est toujours préférable... surtout en cas de meurtre, appuya Géraldine. Donc...

— Sandrine n'est... n'était pas lesbienne. Contrairement à moi, comme tu l'as apparemment deviné.

— Donc, vous dormiez juste ensemble...

— Non !

— Comment ça, non ? s'étonna Géraldine. Mais elle dormait où, alors ?

Sarah Boutbil secoua la tête :

— Je ne sais pas, en fait. Quand elle est arrivée à Paris, elle a passé une semaine ici, effectivement. Puis, un soir, elle m'a annoncé qu'elle avait trouvé quelque chose, une colocation plus commode pour elle et qui, surtout, lui permettrait de ne plus « m'envahir », c'est l'expression qu'elle a employée. Et c'est vrai qu'à deux dans ce truc, on se marchait un peu sur les pieds, Sandrine et moi, même si on continuait à bien s'entendre. Ça posait quand même des problèmes, ne serait-ce que si l'une de nous deux avait voulu ramener quelqu'un pour la nuit. C'était un peu délicat...

— Donc, Sandrine est partie en colocation, la recentra doucement Géraldine. Où ça ?

— Je ne sais pas...

Géraldine Hébert eut un petit sursaut étonné :

— Comment ça, tu ne sais pas ? Elle ne t'a pas donné d'adresse ? De nom ?

— Rien. Deux ou trois fois, je lui ai demandé, mais Sandrine est toujours restée dans le flou. Elle disait que c'était sans intérêt et qu'on pouvait toujours se joindre grâce aux portables... Au début, ça m'a paru quand même un peu bizarre, et puis je n'y ai plus pensé. N'empêche que, quand elle m'a annoncé, il y a une dizaine de jours, qu'elle avait trouvé ce studio, elle avait l'air drôlement soulagée.

Il y eut un court moment de silence entre les deux filles. Géraldine réfléchissait à toute vitesse. Quelque chose ne collait pas, dans cette histoire. Pourquoi Sandrine Kessler, intime avec Sarah Boutbil au point de partager son appartement – et son lit – durant toute une semaine, lui avait-elle brusquement caché l'endroit où elle allait vivre désormais ? Il allait falloir creuser de ce côté-là...

Géraldine décida de varier l'angle d'attaque.

— Quel genre de fille était Sandrine ? demanda-t-elle, en posant sa main sur l'avant-bras de Sarah, qui ne fit rien pour se soustraire à ce contact.

— Le contraire de moi ! répondit-elle avec un pâle sourire, le premier depuis le début de l'entretien. Autant je suis extravertie, « rentre-dedans », comme dirait mon père, autant Sandrine était d'un naturel effacé, timide, renfermé. Elle avait même un côté un peu « souffre-douleur », surtout quand elle était gamine. Je crois bien que c'est ce qui nous a rapprochées, au début : j'ai dû vouloir la prendre sous ma protection, ou quelque chose comme ça, je ne sais pas...

— Tu crois qu'elle s'était fait des amis, ou disons des relations, depuis qu'elle était à Paris ?

— M'étonnerait ! répondit Sarah avec un léger haussement d'épaules, qui suffit à faire osciller sa lourde poitrine, ce que Géraldine nota malgré elle.

— Tout de même, insista cette dernière, on ne passe pas trois mois dans une rédaction sans...

— Oui, bon, à son boulot, elle devait bien discuter avec les uns et les autres, évidemment, l'interrompit Sarah, avec une sorte de brusquerie impatiente. Mais en dehors de ça...

Elle se radoucit et sourit à Géraldine :

— Si, il y avait quand même un type, à son journal, dont elle m'a parlé brièvement une fois ou deux. Un type qui la draguait outrageusement, à ce qu'elle m'a dit.

— Tu crois qu'ils ont eu une aventure ensemble ?

— Certaine que non ! D'après Sandrine, il était intelligent, drôle, gentil, même, mais vraiment trop moche pour qu'elle s'en fasse un amant ! Et je dois bien reconnaître que, même pour une hétéro pur sucre comme Sandrine, il n'était pas vraiment appétissant, son pote.

— Ah, parce que tu l'as rencontré ? sursauta Géraldine, très intéressée.

— C'est beaucoup dire ! Une fois, je suis allée chercher Sandrine au troquet le plus proche de son boulot, sur une place piétonne à la con, avec des jets d'eau au milieu et, tout le tour, des immeubles miteux et très chers pour cadres imbéciles. Elle était attablée avec lui et, donc, je l'ai vu.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Géraldine. Est-ce que tu connais au moins son prénom ? Sandrine a bien dû vous présenter l'un à l'autre.

— Ouais, bien sûr. Sauf que je m'en souviens plus. Un prénom bizarre...

— Comment ça : bizarre ? releva Géraldine. Tu veux dire : un prénom étranger ?

— Non, non, un prénom français, mais qu'on n'entend pas souvent, tu vois. Ça me reviendra peut-être...

— Et tu pourrais me le décrire, cet homme au prénom bizarre ? sourit Géraldine Hébert.

— Un type pas très bandant, en effet, je suis d'accord avec Sandrine...

Sarah s'interrompit et eut un petit sourire complice à l'adresse de Géraldine :

— Enfin, bon, de toute façon, je ne dois pas être un très bon exemple : sauf exceptions rarissimes, je ne trouve *jamais* les mecs très bandants !

Elle redevint sérieuse :

— Un type grand, assez gros, un peu voûté, les cheveux très courts, presque rasés, la peau du visage très marquée. Un peu une face de brute, mais l'air intelligent. Le genre commis-boucher, mais qui aurait lu des livres, si tu vois un peu ce que je veux dire...

L'image fit sourire Géraldine Hébert. Tandis que Sarah Boutbil parlait, elle avait tiré un petit carnet bleu foncé de sa poche de blouson et notait en abrégé le portrait que la jeune femme lui traçait.

— Et ce type au prénom pas courant, tu l'as revu ensuite ? demanda-t-elle.

— Non, jamais.

— Sandrine t'en a reparlé ?

— Non plus, non. De toute façon, elle ne me racontait pas grand-chose de son boulot, tu sais. Et puis...

Sarah se tut. Ses sourcils épais s'étaient froncés, comme si quelque chose la tracassait.

— Et puis ? la relança Géraldine.

— Non, rien. C'est juste que je viens de réaliser que, les derniers temps, avant qu'elle trouve ce studio, Sandrine avait changé d'humeur...

— Dans quel sens ?

— Dans le mauvais sens. Quand on se voyait, elle parlait moins qu'avant. Et j'avais toujours un peu l'impression que ce que je lui disais ne parvenait pas jusqu'à son cerveau. Elle était avec moi tout en étant un peu ailleurs, tu sais ? Quand je pense que je ne la reverrai plus jamais...

Soudain, sans aucun signe avant-coureur, Sarah se jeta contre Géraldine et, l'entourant de ses bras, plaqua ses lèvres épaisses contre les siennes.

Prise de court, Géraldine sentit la lourde poitrine s'écraser contre la sienne et, sans l'avoir vraiment voulu, presque par réflexe, elle rendit son baiser à Sarah.

Croyant sans doute que « c'était gagné », celle-ci en profita pour laisser l'une de ses mains descendre jusqu'aux fesses rebondies de sa partenaire, tandis que l'autre se faufilait entre leurs deux corps, en direction de ses seins.

Géraldine Hébert dut faire un gros effort sur elle-même, et convoquer l'image de Liselotte Faarup, son « amante de cœur », pour trouver le courage de saisir Sarah par les épaules afin de l'éloigner d'elle. Elle le fit aussi tendrement qu'elle le put, ce qui n'empêcha pas le visage de la jeune brune de se couvrir d'un voile de tristesse désappointée.

— Je ne te plais pas ? demanda-t-elle d'une toute petite voix, en évitant de regarder Géraldine dans les yeux.

— Tu sais bien que si, mais la question n'est pas vraiment là... répondit cette dernière, avec la conscience de proférer un demi-mensonge.

En réalité, Sarah Boutbil ne faisait pas partie, physiquement, du genre de filles qui l'attirait *a priori*. Il n'empêche qu'elle dégagait une telle sensualité naturelle que Géraldine aurait volontiers fait une entorse à ses principes esthétiques, qui n'étaient d'ailleurs pas très contraignants.

Elle l'aurait fait volontiers, *si elle avait été célibataire*, libre de son corps et de son cœur.

Or, elle ne l'était pas. Elle estimait ne pas l'être. Et elle n'avait pas envie de trahir Liselotte, même avec la certitude que la Danoise n'aurait rien su – en principe... – de son « coup de canif » à leur contrat amoureux. C'était une affaire de principes – d'honneur, pour ainsi dire. Et Géraldine Hébert ne transigeait pas avec son honneur.

— Tu es avec quelqu'un ? demanda Sarah, en relevant lentement la tête.

Géraldine opina silencieusement.

— Et tu l'aimes ?

Elle opina de nouveau.

— Tu as de la chance...

Géraldine Hébert se releva du lit où elle était assise et sourit gentiment à Sarah :

— Il faut que j'y aille, maintenant. Surtout, si le moindre détail te revient, n'hésite pas à m'appeler...

Ce disant, elle déposa sa carte sur la petite table de chevet, à côté du réveil.

Géraldine quitta la chambre et se dirigea vers la porte de l'appartement.

Sarah Boutbil ne fit pas un mouvement pour la raccompagner, se contentant de la regarder partir avec une certaine mélancolie au fond de ses yeux noirs.

CHAPITRE V



— Bamako ! On est à Bamako ! grommelait Gaétan Ducharme entre ses dents jaunâtres, en remontant la rue Doudeauville, depuis le métro Château-Rouge. Tous ces crétins aveugles et sourds peuvent bien continuer à appeler ça Paris, c'est devenu Bamako... Bamako-sur-Seine... »

Une journée passée à la rédaction de *Pipôle* le mettait presque toujours de mauvaise humeur. Une mauvaise humeur qui ne fit que s'accroître, lorsque, traversant la rue en diagonale, il fut frôlé par une jeune fille éclatante de santé et de sensualité, juchée sur un Vélib.

— Une réserve de bobos et de nègres, voilà où nous en sommes ! grognait-il, en reprenant pied sur le trottoir, sans même s'apercevoir du regard peu amène que lui lançait une grosse Africaine boudinée dans un boubou bariolé, son enfant accroché dans le dos.

— Hermogène a gagné... Cratyle peut aller se rhabiller ! continua-t-il de soliloquer, le nez baissé vers le trottoir jonché de détritrus divers.

Deux gamins, un blanc et un noir, qui se poursuivaient en riant aux éclats vinrent buter contre ses jambes, avant de le contourner sans façon.

— Vous pourriez au moins vous excuser ! explosa Ducharme d'une voix résignée d'avance.

— Ta gueule vieux con ! lui lança le petit Blanc, sur un ton joyeux, avant de reprendre sa course.

Gaétan Ducharme ne releva même pas. De son pas naturellement lourd et traînant, il s'engouffra dans le petit immeuble miteux où il vivait depuis six ans.

Il dut littéralement enjamber deux jeunes qui, affalés derrière la porte, écoutaient sur leur téléphone portable dernier cri, bien entendu sans écouteurs, une chose que Gaétan Ducharme se refusait énergiquement à appeler du beau nom de « musique » et dont on lui avait affirmé qu'il s'agissait de « rap ».

Parvenu au premier étage, il glissa sa clé dans la serrure de la porte de gauche, celle qui donnait accès à son bureau. Celle de droite ouvrait sur son « appartement », terme assez pompeux pour désigner les deux pièces en enfilade, nanties d'un minuscule coin cuisine et d'une salle de bain qui parvenait tout juste à contenir le bac à douche et la cuvette des toilettes, ainsi qu'un lavabo pour Lilliputien.

Trois ans plus tôt, grâce à une rentrée d'argent inespérée, Ducharme avait fait ouvrir une porte de communication entre l'appartement et le bureau, sans bien entendu demander le moindre accord au propriétaire. Il avait également fait abattre la cloison qui séparait l'appartement mitoyen en deux petites pièces, pour en faire un bureau de dimension acceptable, séparé de la porte par une petite entrée carrée.

Même la porte refermée, il percevait encore les martèlements primaires du rap qui se donnait à entendre au pied de l'escalier. Ducharme décida de combattre le mal par le mal. Ou plutôt par le Mahler, puisqu'il choisit de glisser dans la mini-chaîne de son bureau la deuxième symphonie du compositeur autrichien, dans la sublime version donnée par Claudio Abbado avec l'orchestre du festival de Lucerne.

Le bureau de Gaétan Ducharme donnait sur la rue Doudeauville, dont, même les fenêtres fermées, on percevait assez nettement les vacarmes divers. Sauf quand Gustav Mahler donnait sa pleine mesure...

La pièce comprenait le bureau de Ducharme lui-même, en fait une simple table de bois assez grande, envahie de dossiers et de papiers divers. Au milieu de ce fatras, un téléphone, un ordinateur presque neuf (récupéré auprès des services informatiques de *Pipôle*), un gros cendrier qu'il ne vidait qu'en dernière extrémité, des carnets, des feutres, un plan de Paris, ainsi qu'une brosse à dent dont lui-même aurait été incapable de dire comment et pourquoi elle avait atterri là.

Lorsqu'il était assis à son bureau, dans un fauteuil en simili cuir noir, à roulettes et à haut dossier, Gaétan Ducharme tournait le dos à la fenêtre, ce qui lui permettait d'oublier l'existence de « Bamako ».

À sa droite, mais plus près de la porte d'entrée, se trouvait une deuxième table, plus petite, sur laquelle était également installé un ordinateur, mais de modèle plus ancien. Ce second bureau, à l'inverse du sien, était impeccablement rangé.

À gauche, et à portée de sa main, se trouvait un meuble de rangement métallique, comme on en trouvait dans toutes les administrations il y a encore une trentaine d'années.

Gaétan Ducharme laissa lourdement tomber ses cent cinq kilos dans son fauteuil et passa une main lasse sur ses joues ravinées. Il respira profondément trois ou quatre fois de suite, mais cela ne suffit pas à dissoudre le poids qui pesait sur sa poitrine depuis le début de la matinée.

Pour y parvenir, il avait besoin d'un traitement plus radical, quoique déconseillé par la faculté.

Déplaçant quelque peu son fauteuil à roulettes vers la gauche, il étendit le bras et ouvrit le tiroir qui se trouvait juste à hauteur de sa main. Il en tira un verre, genre « verre à whisky » et une bouteille de Ricard à demi pleine – soit ce qui restait de sa soirée de la veille. Il emplit le verre au tiers, puis se leva lourdement et se dirigea vers la porte qui communiquait avec l'appartement.

Appartement où quasiment personne, à part lui-même, ne mettait jamais les pieds et où régnait un foutoir décourageant la description.

Ducharme se dirigea vers le coin cuisine, fit couler assez longuement l'eau du robinet afin de lui donner un peu de fraîcheur, avant de placer son verre sous le filet transparent. Puis, il sortit trois gros glaçons de la partie congélateur du frigo, les fit glisser délicatement dans le breuvage opaque et retourna s'asseoir à son bureau.

À peine avait-il eu le temps de savourer la première gorgée que la porte du bureau s'ouvrit toute grande, pour laisser paraître le sourire radieux d'Aissatou Thiam.

— Mais, enfin, très chère, qu'est-ce que vous faites là ? s'étonna Ducharme, en voyant la jeune Africaine au corps élancé et au visage d'une exquise rondeur. Vous ne travaillez donc pas, ce soir ?

Avec un bruyant soupir, la jeune femme leva les yeux au plafond, avant de poser sur la masse avachie de Ducharme un regard plein de commisération attendrie.

— Gaétan, combien de fois faudra que je te dise que je bosse au bar les jeudis, vendredis et samedis soir ? Je voudrais pas t'inquiéter, mais je crois que l'alcool est vraiment en train de te griller les neurones, tu sais !

— Excusez-moi, chère, mais j'ai un peu la tête ailleurs, en ce moment. De toute façon, je me moque totalement de savoir si vous travaillez ou non.

— Ah, je vois que les amabilités commencent très fort ! dit Aissatou, les poings sur les hanches. On peut savoir ce qui t'arrive *encore* ?

— Chère Astou, faites-moi le plaisir de vous occuper de vos oignons, ou de vos racines de manioc, ou de ce que vous voudrez, et foutez-moi la paix ! Je ne suis pas d'humeur à palabrer avec une négresse !

— Tu sais ce qu'elle lui dit, la négresse, au vieil ivrogne raciste ? D'abord, je te rappelle que mon prénom est Aissatou : Ai-ssa-tou ! Et que j'ai horreur des diminutifs : même ma mère m'a jamais appelée Astou, c'est pour dire !

Tout en parlant, la jeune Noire s'était mise à faire un semblant de ménage sur le bureau de Gaétan Ducharme. Celui-ci suivait d'un œil distrait le balancement de la croupe ronde et dure, sanglée dans une petite jupe de cuir vert, sans parvenir à se dérider. Ni à penser à autre chose qu'aux idées

sombres qui tournoyaient dans sa tête depuis le matin.

Les rapports que Ducharme entretenaient depuis trois ans avec Aissatou Thiam étaient pour le moins « hors normes ». Presque contre-nature.

Un soir, très tard, déjà solidement éméché, Gaétan Ducharme, en quête d'un ultime abreuvoir, avait poussé pour la première fois la porte du *Papageno*, un bar de nuit franco-antillais, qui, contrairement à ce que son nom aurait pu laisser supposer, diffusait des musiques n'ayant qu'un très lointain rapport avec Mozart.

Bien que le *Papageno* soit situé à seulement deux rues de chez lui, Ducharme n'y avait jamais mis les pieds, écœuré d'avance par les néons criards, la musique beuglante, ainsi que par la foule multiraciale et pluriculturelle qui se pressait à l'intérieur de l'établissement.

Pour couronner le tout, passant devant à plusieurs reprises, il s'était avisé que la moyenne d'âge de la clientèle devait être d'à peine trente ans et cela l'avait fait se sentir désagréablement vieux et décrépit.

Mais, ce soir-là, vu l'heure tardive, il ne restait plus d'ouvert que le *Papageno*, et Gaétan Ducharme était entré. Par chance, la faune était plutôt moins dense que d'ordinaire. Il avait réussi à se frayer un chemin jusqu'au grand comptoir ovale et même à trouver un tabouret libre.

Lorsque ses yeux déjà noyés d'alcool avaient croisé ceux de la jeune femme qui officiait derrière le bar, il s'était dit qu'il n'avait encore jamais vu un tel regard doré, d'une telle intensité lumineuse et bienveillante.

Aissatou Thiam avait alors 22 ans, elle était dans toute la plénitude de sa beauté. Mais il ne s'agissait pas d'une beauté froide ni hautaine, de ces beautés qui tiennent à l'écart, tel un champ de forces magnétiques. Au contraire, il émanait de sa personne quelque chose de doux, d'accueillant, de presque maternel.

Gaétan Ducharme ne se souvenait plus comment la conversation s'était engagée, dès ce premier contact. Toujours est-il qu'il était revenu au *Papageno*, presque tous les soirs durant trois mois, ce qui n'avait arrangé ni ses finances ni l'état de son foie.

Aissatou et lui étaient devenus des amis, bien que le ternie soit sans doute inapproprié pour désigner un homme et une femme passant la moitié de leur temps à s'engueuler sur tous les sujets « qui fâchent ».

Gaétan Ducharme était résolument contre l'immigration, n'en faisait pas mystère. De même, il refusait obstinément de considérer les Noirs et les Arabes comme français, quand bien même ils avaient des cartes d'identité prouvant qu'ils l'étaient. Il les appelait, avec dédain mais sans mépris, des « Français de papiers », par opposition aux « Français de souche », au nombre desquels il se rangeait.

Toutes opinions qui, on s'en doute, auraient dû révolter Aissatou, arrivée de son Sénégal natal à l'âge de trois ans, et dont la mère, encore aujourd'hui,

ne parvenait à s'exprimer couramment qu'en wolof, sachant juste assez de français pour s'adresser aux commerçants ou aller toucher ses remboursements à la Sécurité sociale.

Bien sûr, elle prenait un malin plaisir à réfuter les thèses abruptes de Ducharme, et même à le provoquer, car elle adorait le voir en colère. Son grand cheval de bataille était que, dans trente ou quarante ans maximum, les Noirs et les Arabes seraient majoritaires en France et que ce serait alors au tour des « Gaulois » d'être parqués dans les cités du 9-3 ou d'autres banlieues tout aussi riantes. Prédiction énoncée avec calme et douceur, ce qui avait le don de mettre Ducharme hors de lui – et de lui faire reprendre un énième punch.

Pourtant, malgré ses idées « réactionnaires », la jeune femme ne parvenait pas à détester son client régulier. Même, elle se sentait une tendresse de plus en plus grande envers ce gros homme assez laid, aux gestes maladroits et emportés, qui avait presque le double de son âge. Elle le sentait si désespéré face à la vie de tous les jours que, paradoxalement, elle avait souvent l'impression que, des deux, c'était elle l'aînée.

Au bout d'une semaine environ, Aissatou s'était mise spontanément à tutoyer Gaétan, comme le voulait sa pente naturelle. Celui-ci l'avait parfaitement accepté, mais avait obstinément refusé de faire la même chose, sous le prétexte assez surprenant qu'ils n'avaient pas gardé les « vaches sacrées » ensemble.

— Je suis Sénégalaise, pas Indienne ! s'était contentée de rigoler Aissatou.

À l'issue de ce trimestre de retrouvailles quotidiennes, un soir, Aissatou Thiam avait confié ses soucis à Gaétan Ducharme : son boulot de barmaid à mi-temps ne lui permettait plus de vivre, elle allait être obligée de retourner vivre chez ses parents, à Drancy, et ça la rendait « vénère ».

Après son bac, Aissatou Thiam avait suivi quatre ans d'études. Le problème, c'est qu'elle avait fait quatre premières années, dans des domaines aussi divers que la comptabilité, l'anglais, l'histoire et la « psycho ». Ce qui n'était pas idéal pour trouver du travail, on en conviendra.

Gaétan Ducharme, exceptionnellement presque à jeun, avait trouvé immédiatement la solution :

— J'ai besoin d'une assistante à mi-temps, à mon bureau : si vous voulez, le poste est à vous...

— Et ça consisterait en quoi, ce boulot, à ton idée ? avait voulu savoir la jeune femme.

Avec un grand geste du bras, Gaétan Ducharme avait eu une réponse pleine de superbe :

— Investissez le personnage, on écrira le rôle ensuite : la fonction créée l'organe !

C'est comme cela qu'Aissatou Thiam était devenue l'assistante de Gaétan Ducharme. Lequel n'en avait en réalité nul besoin, et se trouvait contraint d'accepter toutes les « piges » possibles à *Pipôle*, à seule fin de pouvoir la payer à la fin de chaque mois.

Rapidement, Aissatou, avait « écrit » son rôle elle-même, pour reprendre l'expression de Ducharme, en devenant une sorte de gouvernante, de nounou, à la fois tendre et grondeuse, sarcastique ou consolatrice, selon les cas.

En tout état de cause, depuis trois ans que cet étrange attelage durait, ils n'avaient jamais cessé de s'engueuler à propos de leurs thèmes favoris.

Et, ce soir, tout en s'affairant à mettre un peu d'ordre sur le bureau de son « patron », Aissatou se disait que quelque chose tracassait Ducharme et qu'elle n'aimait pas ça. D'autant moins que, d'ordinaire, il lui confiait assez volontiers ses soucis, alors que, là, il semblait déterminer à la maintenir en dehors du cercle de ses sombres pensées.

Elle s'en sentait presque jalouse.

N'y tenant plus, la jeune Noire se redressa et lui fit face. Ses petits seins aigus pointaient insolemment sous sa blouse cintrée aux couleurs vives et bariolées.

— Ducharme, maintenant, tu vas me dire ce qui ne va pas, sinon, je te fais une scène ! Tu as des problèmes à ton journal de merde ?

Elle n'avait jamais pu se résoudre à l'appeler Gaétan, prénom qu'elle trouvait ridicule et qui avait tendance à la faire éclater de rire, ce qui plaisait moyennement à Ducharme.

— Non, non, tout est normal de ce côté-là... marmonna-t-il, en se resserrant une solide dose de Ricard.

Serviable, la jeune Africaine saisit le verre et ouvrit la porte de communication, afin d'aller y verser l'eau et les glaçons. Elle était la seule personne dont Gaétan Ducharme supportait l'idée qu'elle puisse pénétrer dans son appartement.

— C'est quoi alors ? insista Aissatou, en revenant avec le verre plein à ras bord du liquide jaunâtre et épais. Tu as décroché un contrat qui te pose problème ?

— Qui te pose UN problème ! rectifia machinalement Ducharme, sans quitter son air sombre.

— Ne détourne pas la conversation, s'il te plaît !

— Il n'y a pas de conversation. De toute façon, je ne parle pas aux nègres...

Ça, cette provocation gratuite, c'était ce qu'il était censé dire, la première réplique de la petite pièce qu'ils adoraient se jouer l'un à l'autre.

Pensant pouvoir le distraire des sombres pensées qui semblaient l'obséder, Aissatou sauta à pieds joints sur cette diversion qui s'offrait et entra

instantanément dans la peau de son personnage :

— Les nègres, comme tu dis, ils sont largement aussi intelligents que vous et je te signale qu'en plus ils ont très souvent une plus grosse bite !

— Les gorilles aussi... répliqua Ducharme, sans la moindre conviction, tout en portant son verre de pastis à ses lèvres un peu humides.

— Non, justement : les singes sont connus pour avoir de tout petit zizi !

— En tout cas, si les Noirs sont génitalement favorisés par rapport à nous, ça prouve bien que nous ne sommes pas égaux, contrairement à ce que les belles âmes tentent de nous faire avaler... récita Ducharme.

— Pas du tout ! le contra la jeune femme, avec le plus grand sérieux. Les Noirs sont les égaux des Blancs... mais avec de plus grosses bites, c'est tout !

— C'est tout, c'est tout... Il n'empêche que vos ancêtres, chère Astou, vivaient encore dans les arbres cependant que les miens bâtissaient Notre-Dame de Chartres !

Les répliques fusaient comme à l'ordinaire, mais Aissatou sentait bien que le cœur n'y était pas. Décidément, non, elle n'aimait pas le voir dans cet état, « son » Ducharme.

Il devait vraiment se passer quelque chose de grave.

Par conséquent, si la « saynète interracial », comme Ducharme appelait parfois leur petit numéro, ne suffisait pas, Aissatou se dit qu'elle allait devoir employer des médecines un peu plus fortes.

Elle contourna le bureau, prit doucement le verre de la main de Gaétan, avachi dans son fauteuil, et le posa sur le bureau. Puis, elle prit tendrement sa grosse tête carrée entre ses mains, aux doigts merveilleusement longs et fins, et l'appuya contre sa poitrine avec une grande douceur.

Aussitôt, elle sentit le bras de Ducharme s'enrouler autour de ses hanches et sa main venir palper assez distraitement ses fesses cambrées, par-dessus la jupe de cuir.

De son côté, Aissatou caressait lentement les cheveux très courts de Gaétan, comme l'aurait fait une mère consolatrice avec son enfant.

En baissant légèrement la tête, elle constata avec satisfaction qu'une bosse de taille raisonnable déformait à présent le pantalon de laine de son « patron ».

« Rien ne vaut une bonne séance d'amour pour dissiper les soucis d'un homme... », songea-t-elle, en le serrant davantage contre sa poitrine menue, dont elle sentait les pointes se dresser rapidement.

Aissatou Thiam et Gaétan Ducharme n'étaient pas amoureux l'un de l'autre. Il aurait même été exagéré de dire qu'ils étaient attirés physiquement l'un par l'autre.

D'ailleurs, lorsqu'il avait été question que la jeune femme devienne son assistante, Ducharme l'avait mise à l'aise, dans son langage sans fioriture

habituel :

— Vous pouvez venir chez moi sans crainte : les négresses ne m'ont jamais fait bander...

— C'est aimable ! avait-elle cru bon de soupirer, avec un petit sourire goguenard.

En fait, cette « déclaration » l'arrangeait bien car, de son côté, elle ne se sentait aucune attirance particulière pour ce gros quadragénaire à la peau ravinée et aux yeux cernés de lourdes poches d'alcool.

Il n'empêche...

Ni l'un ni l'autre ne se souvenait très bien dans quelles circonstances exactes, ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre. C'était du moins un sujet de chamailleries supplémentaire entre eux : Ducharme prétendait qu'il s'était « dévoué » un soir où Aissatou avait le moral dans les chaussettes, alors que la jeune femme affirmait avoir juste voulu le consoler un soir où il s'était pris une « méga-veste » avec une « grosse taspé blonde », selon ses propres termes.

Cette première étreinte n'avait strictement rien changé à leurs rapports quotidiens. Sauf qu'ils la renouvelaient de temps à autre, lorsque leurs humeurs respectives s'y prêtaient.

Dès qu'Aissatou tombait amoureuse, elle se refusait alors catégoriquement à Ducharme. C'était ce qu'il appelait « faire ramadan ». Mais comme les amours de la jeune Africaine ne duraient jamais plus de trois ou quatre semaines, il finissait toujours par « rompre le jeûne » assez vite...

Cessant de caresser la tête de Ducharme, Aissatou se pencha sur lui et entreprit de déboucler sa ceinture et de déziper son pantalon. Gaétan profita de sa position pour glisser sa main sous sa jupe.

Il put ainsi vérifier qu'elle avait « oublié » de mettre une culotte. Il glissa ses doigts entre les cuisses soyeuses pour aller jouer avec les poils frisés et drus qui proliféraient en toute liberté au bas de son ventre plat et dur. S'immisçant entre les tendres replis féminins, il constata également, et non sans une certaine satisfaction d'amour-propre, que l'intimité de la jeune femme était très honorablement inondée de désir.

Abandonnant un instant ce puits tiède et onctueux, il laissa ses doigts remonter lentement le long du profond sillon qui séparait, et unissait tout à la fois, les fesses rondes, soyeuses et fermes de sa partenaire.

Celle-ci eut un petit sursaut de protestation, en sentant l'index de Ducharme faire mine de pénétrer le petit orifice qui se trouvait niché là.

— Ducharme, non ! murmura-t-elle, avec une fermeté non dénuée de tendresse. Je t'ai déjà dit que jamais je ne te laisserai me casser le cabinet !

— Préjugé de primitif ! grommela celui-ci, en retournant illico s'occuper de la seule voie qui lui était autorisée.

Puis, il se tut, simplement parce qu'Aissatou venait d'extraire sa verge dure de son slip et la caressait avec beaucoup de science, par un mouvement à la fois souple et vif du poignet. Elle se pencha un peu plus et déposa un petit baiser à l'extrémité de la hampe qu'elle maniait.

— Bonjour, Monsieur ! dit-elle, d'une petite voix mutine, avant d'ajouter, en regardant Ducharme avec une certaine malice dans ses yeux dorés : tu bandes toujours drôlement bien, pour un vieux !

— Et vous, vous ne branlez pas trop mal, pour une sauvage... répondit Gaétan, le souffle un peu court.

Puis, elle se tut à son tour, car Ducharme venait de débusquer son clitoris dardé et le faisait doucement rouler entre le pouce et l'index, traitement auquel elle n'avait jamais été capable de résister bien longtemps.

— J'ai envie de jouir, souffla-t-elle. J'ai envie de jouir vite... là, maintenant...

— Eh bien, qu'attendez-vous ? Installez-vous, très chère... fit Gaétan Ducharme à peu près sur le même ton. Venez donc m'extraire les humeurs...

Tout en enjambant le corps affalé de Ducharme, Aissatou se dit, avec une pointe d'amusement, qu'il avait toujours eu un sens très sûr de la formule poétique et sentimentale...

Elle émit un long soupir rauque, la tête renversée en arrière, lorsqu'elle s'empala sur son membre dressé.

Une fois de plus, Ducharme eut quasiment le souffle coupé en constatant à quel point elle était chaude et étroite. D'un seul coup, le sexe enserré dans cette gaine soyeuse, il eut l'impression que sa tête se vidait de tous les méchants papillons noirs qui y voletaient rageusement depuis le matin. Et le poids sur sa poitrine disparut.

Les yeux mi-clos, il voyait les petits seins aigus d'Aissatou danser devant son visage, leurs adorables pointés couleur chocolat braquées sur lui, au rythme des mouvements lascifs qu'elle imprimait à son corps de liane.

L'enserrant de ses deux bras, il la pressa très fort contre lui, avec une sorte de gratitude qui lui fit monter quelques larmes aux yeux – et il eut un peu de mal à les refouler.

Il n'y parvint que parce qu'il fut opportunément distrait, et emporté, par les halètements joyeux qui s'exhalaient de la gorge déployée d'Aissatou, qui montait et descendait de plus en plus vite le long du membre fiché en elle.

Ils jouirent pratiquement en même temps, elle deux secondes après lui, comme si l'explosion de semence mâle en elle avait suffi à libérer les orages de l'orgasme.

Sur un dernier cri, qui mourut en soupir, elle se laissa tomber sur la bedaine de son amant épisodique, lequel caressait doucement ses cheveux nattés, en tentant péniblement de retrouver une respiration à peu près viable.

Enfin, la jeune Africaine s'écarta de lui, déposa un léger baiser sur ses lèvres entrouvertes et lui offrit son plus beau sourire, avant de le désenfourcher.

— T'es quand même un drôle de type, Ducharme ! dit-elle en rajustant sa robe sur ses cuisses fines. Des fois, je me demande ce que je te trouve...

— Vous ne me trouvez rien, répondit Ducharme, tout en se reboutonnant. C'est juste que vous n'êtes pas fichue de lever un vrai mâle...

— Quand je veux, les vrais mâles ! se rebiffa Aissatou. J'ai juste à claquer des doigts... comme ça !

Elle désigna la porte de communication avec l'appartement d'un mouvement du menton :

— J'ai faim ! T'as des trucs à bouffer dans ton frigo ?

— Des Strasbourg et un pot de moutarde, répondit Gaétan Ducharme, qui se nourrissait presque exclusivement de cela, trempant directement les saucisses froides dans le condiment, debout dans la cuisine.

— Merci du festin ! Bon, je fais un saut chez Khaled et je demande à Charlie de nous remonter quelque chose de comestible, ça te va ?

— Je n'ai pas l'impression d'avoir tellement le choix, si ? grommela Ducharme, en s'avisant qu'il lui restait un demi-verre de Ricard.

— Non, tu ne l'as pas, confirma Aissatou, en se dirigeant vers la porte avec un grand sourire.

Khaled était le prénom de l'épicier qui se trouvait une cinquantaine de mètres plus haut, dans la rue Doudeauville. Charlie était son fils de 12 ans.

En réalité, le gamin répondait au prénom saugrenu de Mohammed-Charles. Au moment de sa naissance, la bataille avait fait rage entre sa mère, une Normande admiratrice du général de Gaulle, et son père, Kabyle et musulman de stricte observance.

Finalement, aucun des époux ne l'emportant de façon décisive, ils s'étaient résolus à cette « motion de synthèse » digne du parti socialiste dans ses plus riches heures : Mohammed-Charles. Lequel avait muté en Charlie dès sa cinquième année.

Garçon très précoce, Charlie n'avait qu'une seule obsession depuis déjà un an : il voulait perdre son pucelage. Ce qui, à 12 ans, présentait, il s'en rendait compte, quelques difficultés purement conjoncturelles et néanmoins insurmontables. Mais il ne se décourageait pas.

— Tu as raison, Charlie, l'avait un jour consolé Gaétan : après tout, le temps travaille pour toi...

Aissatou Thiam claqua bruyamment la porte derrière elle, selon sa détestable habitude. Dès qu'il fut seul dans le bureau, Gaétan Ducharme redevint aussi sombre qu'avant l'arrivée de son assistante.

Car le visage qui le torturait depuis le début de la journée venait de se

réinstaller dans son esprit comme en un territoire conquis.

Le visage de Sandrine Kessler.

CHAPITRE VI



Deux coups brefs furent frappés à la porte.

— Entre, c'est ouvert ! cria Géraldine Hébert depuis la grande pièce rectangulaire qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de bureau.

La porte de l'appartement s'ouvrit pour laisser apparaître la silhouette ronde et charmante de Justine Sandillon. Elle aussi, après les excès de la veille au bar de *La Comète*, avait l'air un peu « en vrac », à l'instar de Géraldine.

Celle-ci était confortablement installée sur le canapé, la belle et blonde Liselotte pelotonnée contre elle, sa tête sur l'épaule de sa compagne.

C'est Géraldine Hébert qui, en fin de matinée, avait pris l'initiative de ce dîner « entre filles ».

— Tu es sûre que c'est bien raisonnable, avec la murgée qu'on s'est prise hier ? lui avait demandé Justine Sandillon, la voix un peu pâteuse.

En réalité, Géraldine se serait bien contentée d'une soirée courte et calme en compagnie de la seule Liselotte, avec dîner léger et dodo-de-bonne-heure.

Seulement, elle avait une mission à remplir, à elle confiée par Boris

Corentin en personne.

Il s'agissait d'essayer d'obtenir de son amie Justine des renseignements concernant Sandrine Kessler, puisque les deux jeunes femmes avaient travaillé, sinon ensemble, du moins dans le même bâtiment, celui où se trouvaient installés les locaux du groupe Méga-Presse.

— J'aurais besoin qu'on cause un peu, toutes les deux... avait répondu Géraldine.

— C'est pour ton boulot ? avait voulu savoir Justine, qui comprenait vite.

— On peut dire ça comme ça, oui...

— Bon, si je te dis huit heures chez toi, ça te va ?

— J'ai toujours adoré qu'on me dise « huit heures chez toi », avait plaisanté Géraldine.

Voilà pourquoi, à huit heures dix, Justine Sandillon traversait le salon pour venir embrasser les deux filles, Liselotte d'abord, Géraldine ensuite.

Une fois de plus, Liselotte Faarup demeura frappée par l'étonnante ressemblance qui existait entre les deux jeunes femmes. Mêmes cheveux roux et bouclés, mêmes yeux d'émeraude profonde, même bouche sensuelle, même visage rond, même silhouette toute en pleins et en déliés. On les prenait régulièrement pour des sœurs, lorsque ce n'était pas carrément pour des jumelles.

Géraldine Hébert était simplement plus grande de deux centimètres que Justine Sandillon, laquelle accusait trois kilos de plus sur la balance. Naturellement, elle se serait fait découper en huit à la petite cuiller mal affûtée plutôt que d'admettre ce dernier point...

— T'as pas l'air beaucoup plus fraîche que moi... fit observer la journaliste à son amie.

— Trop aimable !

— Et en plus, tu carbures au Coca *light* ? Tu nous ferais pas plutôt péter un flacon de Pouilly, ou une amusette du même tonneau, si je puis dire ?

Géraldine Hébert fit la moue :

— Tu crois que c'est raisonnable, après le traquenard d'hier chez tes vigilants dipsomanes ?

— Justement, répondit doctement Justine Sandillon, il faut se refaire les niveaux... atterrir en douceur... D'ailleurs, avant le vin, je prendrais bien une petite mousse, moi. Juste histoire de rincer le fût...

— Je m'en occupe... dit Liselotte avec sa charmante pointe d'accent Scandinave (que Géraldine appelait son « élocution d'*Oxfjord* »...).

Elle se leva avec grâce et se dirigea vers la cuisine, suivie par le regard rêveur de Géraldine qui, après des mois de vie commune, n'en revenait toujours pas d'avoir pu séduire un « canon » pareil.

— Ton cuistot personnel n'est pas là ? s'enquit Justine, en se laissant tomber dans le fauteuil qui faisait face au canapé où était installée Géraldine.

La jeune journaliste faisait allusion à Jonathan Kepler, un jeune motard de 19 ans, rencontré par Géraldine Hébert au hasard d'une enquête particulièrement périlleuse. Le jeune homme s'était immédiatement entiché d'elle, au point de déclarer tranquillement qu'elle était la femme de sa vie et qu'il comptait fermement l'épouser, dès qu'il serait « en âge » et pourvu d'un vrai travail.

Jonathan Kepler exerçait mollement la profession de vendeur dans une agence de photos, mais sa vraie passion était la cuisine et il ambitionnait les « trois Étoiles » du Michelin, comme d'autres rêvent d'un Oscar à Hollywood.

Dans les semaines qui avaient suivi leur première rencontre, Jonathan Kepler avait quitté le toit familial pour se louer une « piaule pourrie », selon sa propre appréciation, à deux rues de chez Géraldine Hébert.

Le fait que celle-ci lui rappelle à la fois leur différence d'âge et ses mœurs particulières en matière de sexualité n'avait en rien refroidi les ardeurs maritales de Jonathan.

Et Géraldine s'était accommodée de ce soupirant qui, de plus, lui rendait beaucoup de menus services. Et même de menus tout court, puisque c'était lui qui se mettait aux fourneaux lorsque la jeune femme recevait des amis à dîner.

Elle s'en arrangeait d'autant mieux que les ardeurs de Jonathan à son endroit s'étaient considérablement atténuées depuis qu'il partageait sa « piaule pourrie » avec la jeune Jamila Lakhdar.

Jamila était une adolescente de seize ans, mi-tunisienne, mi-guadeloupéenne, que Géraldine Hébert et Aimé Brichot avaient connue lors d'une autre enquête, menée par eux en l'absence de Boris Corentin.

À cette époque, Jamila se prostituait dans un squat du 17^e arrondissement, sous le sobriquet très parlant de « Pipette ». Adolescente livrée plus ou moins à elle-même – malgré l'existence d'un oncle censé être son tuteur – Jamila Lakhdar était tombée raide amoureuse de Jonathan Kepler et avait illico emménagé chez lui.

— Je voulais qu'on soit tranquille, finit par répondre Géraldine à la question de son amie. Jonathan est passé cet après-midi avec Jamila et ils nous ont préparé un « buffet dînatoire », selon l'expression de Jonathan. Je n'ai d'ailleurs même pas eu la curiosité d'aller voir ce qu'il nous avait mitonné...

— Ça a l'air très bon, et il y en a pour douze ! répondit alors Liselotte Faarup, retour de la cuisine avec une bouteille de Sancerre, une canette de 1664 et trois verres.

— Et mon beau flic d'amour ? demanda Justine, en « déclipant » sa bière. Comment il va, le beau Boris Corentin, depuis le temps ? En tout cas, il n'a pas l'air trop pressé de m'appeler, celui-là...

Dans la voix de Justine Sandillon, le regret était nettement perceptible, et son amie fronça les sourcils, cependant que Liselotte était aux prises avec le tire-bouchon.

— J'espère bien qu'il ne t'a pas appelée ! s'exclama Géraldine. Il ne manquerait plus que ça, que vous vous mettiez à copuler comme des lapins en rut !

Justine observa son amie avec un petit sourire amusé au coin de ses lèvres pleines.

— C'est curieux que tu aies toujours ce type de réaction, dès qu'il s'agit de Boris Corentin, nota-t-elle sur un ton un peu doucereux, insinuant. Après tout, qu'il couche avec moi ou non, la logique voudrait que tu t'en fiches, il me semble...

— Oui, eh bien, je ne m'en fiche pas, figure-toi ! Que ça te semble logique ou pas !

Le sourire de Justine s'accentua et se teinta d'une ironie que seule la tendresse nuançait :

— Tu ne serais pas un peu beaucoup amoureuse de lui ? Ne me dis pas que tu vas virer hétéro, quand même ?

— J'espère bien que non ! s'exclama Liselotte, qui était enfin venue à bout du bouchon de Sancerre.

La jeune Scandinave avait l'air sincèrement effrayée par cette éventuelle perspective d'un « changement de cap » chez son amoureuse...

— N'aie pas peur, ma chérie : même si je tombais dans l'hétérosexualité, je continuerais à vivre avec toi... la rassura Géraldine, avec un superbe dédain de la logique la plus élémentaire.

Liselotte Faarup se servit un quart de verre de vin, le goûta. Satisfaite, elle emplit celui de sa compagne, puis le sien, avant d'annoncer :

— Je vous abandonne un moment : il y a une émission sur le Danemark que je voudrais voir...

Elle se dirigea vers la chambre, où se trouvait le poste de télévision, suivi par le regard attendri de Géraldine. Laquelle savait très bien que cette émission n'était qu'un prétexte trouvé par la discrétion de sa compagne qui désirait la laisser un moment seule avec Justine Sandillon.

— Ça me fait vraiment plaisir de te voir aussi heureuse, tu sais... dit doucement cette dernière, le visage très sérieux, presque grave.

Son sourire revint :

— Et puis, ne te frappe pas, pour Boris Corentin : je peux très bien me passer de baiser avec lui...

— T'as intérêt !

— Bon, si j'ai bien compris, on a à causer sérieusement, attaqua Justine,

en reposant sa canette vide avant de se servir un verre de vin, d'un même mouvement.

Géraldine Hébert se recueillit un instant avant de se lancer. Pour le moment, le meurtre de Sandrine Kessler n'avait pas été divulgué, pas même au sein de la rédaction pour laquelle elle travaillait. Ce qui avait été rendu possible par le fait, coup de chance pour les policiers, que Sandrine Kessler avait justement demandé, et obtenu, deux jours de congés le matin même de sa mort.

Il s'agissait plus, maintenant, que d'annoncer la nouvelle à Justine Sandillon...

— Est-ce que tu connais une certaine Sandrine Kessler ? Elle travaille à *Pipôle*...

Justine prit le temps d'avaler une gorgée de Sancerre, les sourcils légèrement froncés, avant de répondre :

— C'est pas une petite blonde assez mignonne qui est depuis quelques mois à la maquette ?

— Donc, tu la connais, en conclut Géraldine Hébert, avec une certaine satisfaction.

— Non, là, ce serait trop dire, tempéra Justine. Il se trouve que Ducharme lui colle au cul depuis le début et que, un jour, il m'a présentée à la cafèt', c'est tout.

— Ducharme ? releva Géraldine.

— C'est un rewriter de *Pipôle*. Un type d'une quarantaine d'années, assez drôle et tout le contraire d'un con. Je l'aime bien et il nous arrive de prendre un café ensemble.

— Et tu crois que ton Ducharme et Sandrine Kessler auraient pu avoir un lien plus... plus étroit que de simples rapports entre collègues de travail ?

De nouveau Justine eut un petit sourire. Elle se leva à demi pour emplir leurs deux verres.

— Et si tu commençais par me dire pourquoi tu t'intéresses tant à une petite maquettiste stagiaire d'un canard à la con ? Elle fait partie d'un réseau de trafiquants de dope ?

Géraldine Hébert se tut durant quelques secondes.

Justine n'avait pas tort : si elle voulait en savoir davantage, il fallait qu'elle lâche un peu de lest...

— Dans la soirée d'hier, on ne sait pas encore quand avec précision car l'autopsie a pris un peu de retard, Sandrine Kessler a été violée puis assassinée, probablement étranglée. Ensuite, son assassin lui a découpé les tétons et s'en est servi pour lui farcir les narines...

— Merde ! souffla Justine. Il lui a vraiment découpé les pointes des seins ?

— Vraiment, oui. Pourquoi ? Ç’a l’air de te choquer plus que le meurtre lui-même...

Justine Sandillon eut un geste vague de la main droite, comme pour chasser un insecte importun :

— Non, rien, c’est des conneries...

— Dis toujours, l’encouragea Géraldine.

— Eh bien, je me rappelle que, le jour où j’ai pris le café avec cette fille, Ducharme n’a pas arrêté de s’extasier sur ses pointes de seins qui, d’après lui, étaient perpétuellement érigées. Ça semblait l’exciter très fort, mais avec lui on ne peut jamais savoir, vu qu’il manie très bien l’ironie.

Géraldine Hébert trempa ses lèvres dans le Sancerre avant de reposer son verre :

— Parle-moi un peu de ce Ducharme. Il est comment ? Je veux dire : il ressemble à quoi ?

— Pas à grand-chose, répondit Justine. Pas à grand-chose, érotiquement parlant, je veux dire. Il est grand, un peu voûté, il a au bas mot vingt-cinq kilos de trop, assez pataud dans sa démarche, la tête quasiment rasée et une peau ravagée par une ancienne acné qui a dû être sévère.

Géraldine Hébert en resta muette de saisissement.

Dans le même temps, elle sentit une intense excitation s’emparer d’elle.

En raison du portrait rapide que Justine Sandillon venait de tracer du *rewriter* de *Pipôle*.

Un portrait qui ressemblait étrangement à celui dressé quelques heures plus tôt à Corentin et Brichot par Amélie Tonnegrande, la voisine de Sandrine Kessler.

Le portrait de l’homme qui s’était présenté à huit heures moins cinq – la vieille dame avait été très précise –, un bouquet de fleurs à la main gauche, chez Sandrine Kessler.

Et qui était très certainement son assassin.

CHAPITRE VII



Giovanna Oriacci ouvrit la porte de sa chambre et, aussitôt, découvrant le long couloir désert, son cœur se mit à battre un peu plus vite.

Elle avait passé une grande partie de la journée à transporter ses affaires personnelles dans l'appartement d'Antoine Belmayer, celui-ci étant, ainsi qu'il le lui avait annoncé, absent jusqu'au lendemain.

En réalité, il était rentré assez tard dans la nuit, Giovanna l'avait distinctement entendu. Le matin suivant, lorsqu'elle était partie travailler, il n'était pas encore levé.

C'était donc la première soirée qu'ils s'apprêtaient à passer ensemble, selon l'accord qu'ils avaient conclu, deux jours plus tôt, lors de leur première prise de contact.

La jeune femme brune commença à remonter le couloir. Du salon lui parvenaient les échos affaiblis d'une musique à la fois douce et plaintive. Mélomane avertie, elle identifia presque aussitôt l'adagio de la sonate opus 120 de Brahms.

Giovanna se demandait avec une curiosité mêlée d'excitation si le propriétaire des lieux allait faire la moindre remarque sur la manière dont elle était habillée.

Elle avait revêtu une jupe assez courte, fendue pratiquement jusqu'à la taille, sur le côté droit. Elle ne portait rien dessous. En haut, elle avait enfilé un soutien-gorge de fine dentelle noire plus qu'à moitié transparente, et rien d'autre. Pour compléter le tout, elle avait chaussé des escarpins noirs, dont les talons s'enfonçaient silencieusement dans le long et épais tapis du couloir un peu sombre.

Lorsque Giovanna déboucha dans le grand salon, Antoine Belmayer commença par ne même pas lever les yeux de la revue d'économie américaine qu'il était occupé à lire. Il était vêtu d'un superbe costume bleu très foncé, à

fines rayures vertes, impeccablement coupé, mais le col de sa chemise bleu ciel était ouvert. Il portait aux pieds une paire de Weston noires à bout effilé.

— Puis-je utiliser la cuisine, Monsieur ? demanda doucement Giovanna, lorsqu'elle fut à moins de deux mètres du fauteuil où il était assis.

Antoine Belmayer leva très lentement la tête vers sa locataire. Ses traits maigres ni ses petits yeux n'exprimèrent la moindre surprise en découvrant Giovanna aussi peu vêtue. Mais, après tout, songea-t-elle, c'est bien lui qui, dès le départ, avait voulu qu'il en aille ainsi.

Ses lèvres minces s'étirèrent en un petit sourire courtois, qui n'exprimait rien d'autre que cette courtoisie même.

— Mais bien entendu, Mademoiselle : vous êtes ici chez vous, je vous le rappelle !

En même temps qu'il parlait, Giovanna sentait ses petits yeux un peu trop rapprochés caresser les différentes parties dénudées de son corps, et cela lui procurait une sensation de douce chaleur, au creux des reins.

— Je comptais me préparer du thé au jasmin, dit-elle d'une voix déjà plus assurée : en prendrez-vous avec moi ?

La réponse fusa, nette, presque tranchante :

— Je ne bois jamais de thé !

Puis, se radoucissant :

— En revanche, si vous acceptiez de me servir un peu du whisky que vous trouverez dans le guéridon qui se trouve à votre droite, vous me combleriez...

Giovanna commença par accéder au souhait de son propriétaire, qui la remercia d'un léger signe de tête, avant de filer vers la cuisine. Elle en revint une dizaine de minutes plus tard, un plateau dans les mains, à hauteur du buste.

— C'est très joli, le bec de cette thêière juste entre vos seins, murmura Antoine Belmayer. Très évocateur aussi...

Giovanna sourit sans répondre. Lorsqu'elle se pencha pour déposer le plateau sur la table basse, ses seins lourds ballottèrent l'un contre l'autre. Sachant que les petits yeux vifs de Belmayer devaient être posés sur eux, elle en sentit aussitôt les grosses pointes brunes s'ériger rapidement – ce qui ne fit qu'augmenter son propre trouble.

Elle resta courbée en deux, le temps de remplir lentement sa tasse de porcelaine du liquide brûlant. En même temps, elle avait pris soin d'écarter les genoux un peu plus qu'il ne lui était nécessaire. Ce qui avait eu pour effet d'ouvrir sa jupe fendue quasiment jusqu'à l'aîne.

Giovanna se demanda si, d'où il était assis, Belmayer pouvait ou non apercevoir les premières frondaisons de sa toison noire et drue. Ce qui eut pour effet de faire naître une agréable chaleur au creux de son ventre.

Elle se rendait compte que s'exhiber ainsi, dans un décor bourgeois, pour

un homme qui se comportait comme s'il ne se passait rien, était encore plus excitant, plus troublant, que de se livrer aux mêmes pratiques dans un contexte purement et explicitement sexuel.

Cela contribuait à créer une atmosphère étrange, dans ce salon cossu et silencieux, une sorte d'érotisme invisible, diffus, impalpable, tel un gaz qui n'attendait qu'une étincelle pour exploser d'un coup.

Giovanna reposa la théière et se redressa, faisant de nouveau frissonner sa lourde poitrine légèrement tombante. Levant les yeux, elle constata qu'Antoine Belmayer s'était de nouveau plongé dans la lecture de sa revue économique.

Bizarrement, au lieu de la décevoir, cette apparente indifférence du maître de maison ne fit qu'augmenter encore sa propre excitation. Elle avait l'impression de se trouver, pour la première fois, au cœur même de l'exhibitionnisme, d'en avoir touché l'essentiel.

Soudain, elle avait la sensation de se retrouver dans l'un de ces songes nocturnes où celui qui rêve est nu dans un lieu public, mais semble être le seul à en avoir conscience, à en éprouver de la gêne, alors que tout le monde autour de lui se comporte *presque* normalement.

Et c'est dans ce « presque » que réside toute l'étrangeté et, finalement, le plaisir de ces rêves.

Giovanna avait l'impression, de vivre exactement cela, mais éveillée.

Sans vraiment avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle saisit la revue d'art qui se trouvait sur la table basse et prit place dans le petit canapé. Elle eut soin de ne pas serrer les genoux, bien au contraire, de les laisser s'ouvrir suivant leur inclination naturelle.

Dans le mouvement qu'elle avait fait pour s'asseoir, sa jupe s'était franchement ouverte. À présent, elle était tout à fait certaine que, levant les yeux, Antoine Belmayer ne pourrait qu'avoir une vue imprenable sur l'efflorescence sombre et bouclée de son intimité.

Durant une dizaine de minutes, il ne se passa rien.

La sonate de Brahms s'était achevée, le triple vitrage isolait totalement le grand salon un peu solennel des bruits du boulevard Malesherbes ; et on n'entendait plus que le frottement soyeux des pages de magazines qui se tournaient régulièrement. Peut-être, d'ailleurs, se tournaient-elles un peu trop lentement pour ne pas trahir une lecture un peu distraite.

Les deux protagonistes avaient la tête ailleurs... Notamment Giovanna qui en oubliait de boire le thé qu'elle s'était préparé et qui refroidissait lentement.

Enfin, Antoine Belmayer replia sa revue, la jeta négligemment sur la table basse et empoigna la « zapette » noire qui s'y trouvait posée.

— Je comptais regarder un film, dit-il d'une voix parfaitement calme. J'espère que cela ne vous perturbera pas dans votre lecture, Mademoiselle ?

Elle leva les yeux de son propre magazine. Belmayer la regardait dans les yeux, sans paraître se soucier du fait que sa locataire avait les seins quasiment à l'air et exhibait impudiquement la toison sombre de son ventre.

Une fois de plus, cette apparente indifférence augmenta l'excitation de Giovanna de plusieurs crans.

— Pas du tout, je... je vous en prie... parvint-elle à articuler, avec quelque difficulté.

De toute façon, Belmayer avait déjà mis la télévision à écran plat sous tension, comme s'il n'avait pas douté de la réponse – ou comme si elle n'avait aucune importance à ses yeux, n'étant qu'une courtoisie de pure forme.

Puis, le maître des lieux enfonça la touche commandant le lecteur de DVD et l'image apparut sur l'écran.

Durant une seconde ou deux, Giovanna s'était demandé quel genre de films son propriétaire pouvait bien avoir de voir, surtout dans l'atmosphère pour le moins étrange où ils étaient plongés tous les deux.

Elle fut tout de suite fixée.

Plutôt que de commencer le film à son début, Antoine Belmayer avait dû choisir une « plage » plus avancée, car, d'emblée, on fut dans le vif du sujet. Ce qui était le cas de le dire, puisque la première image qui apparut aux yeux de Giovanna, qui regardait l'écran du coin de l'œil, fut celle d'un énorme sexe noir pistonnant une croupe offerte et béante, aux fesses blanches et un peu molles.

Presque aussitôt, le plan s'élargit et on put voir que la scène se situait dans une petite chambre d'hôtel, dont le vaste lit occupait presque tout l'espace.

Sur la couche en question se trouvaient trois personnes, deux hommes et une femme.

L'un des hommes, un blond au crâne presque rasé et à l'air passablement abruti, se tenait à demi assis, le dos appuyé contre la tête de lit. Il avait largement écarté ses cuisses musculeuses et la femme, une blonde un peu trop grasse et trop maquillée, s'occupait d'engloutir son membre de belle taille et raide comme la justice entre ses lèvres écarlates, tout en lui malaxant mécaniquement les testicules de la main gauche.

Pendant ce temps, son hémisphère sud ne restait pas en jachère : son sexe glabre – comme le veut la règle dans les films X actuels – était labouré énergiquement par la verge véritablement surdimensionnée du Noir qui se tenait agenouillé derrière elle, agrippé à ses hanches larges.

Giovanna Oriacci tenta de se replonger dans sa lecture – qui de toute façon l'intéressait médiocrement – mais sans pouvoir s'empêcher de jeter de rapides et fréquents coups d'œil sur le large écran plat.

Pour réduire l'angle existant entre le téléviseur et elle, Giovanna s'était installée de guingois dans le canapé, le dos appuyé au haut accoudoir, les

deux talons presque contre ses fesses, genoux légèrement écartés. De sorte qu'à présent, la vision qu'elle offrait à son propriétaire sur son intimité foisonnante était presque obscène.

Ou l'aurait été si jamais Antoine Belmayer avait eu l'idée de tourner la tête dans sa direction. Mais il avait les yeux rivés à l'écran et paraissait en avoir même oublié la présence de sa jeune locataire.

Giovanna en ressentit un petit pincement de jalousie au creux de la poitrine. Bien sûr, elle savait que, d'après leurs « conventions », le maître des lieux devait rester aussi celui du jeu. Mais tout de même : être ignorée à ce point la choquait dans ce qu'elle avait de plus féminin.

On était à la limite de l'affront...

Elle commença par se débarrasser discrètement de son soutien-gorge, puis profita d'un changement de scène, sur l'écran, pour tenter de reprendre l'avantage.

Dans le film, le partenaire noir de la fille blonde venait de coulisser hors de son sexe lisse, le laissant béant de ses assauts répétés. Puis, écartant les fesses un peu molles, il se courba jusqu'à ce que sa langue puisse venir titiller et lécher le petit orifice plissé qui se dissimulait entre ces deux imposants globes de chair pâle.

Pendant ce temps, la blonde continuait d'avalier la verge qui emplissait sa bouche, avec une régularité qui finissait par devenir un peu monotone.

Le Noir ne s'attarda pas à ses petits jeux de langue. Il se redressa et, prenant appui sur sa jambe droite repliée, il saisit son membre à pleine main et le dirigea vers le petit orifice qu'il venait de « préparer ».

Lentement, il commença à s'y engloutir, avec des efforts que la caméra rendait parfaitement visibles.

La blonde avait interrompu sa fellation et se contentait d'entretenir l'érection de son autre partenaire d'un mouvement nonchalant du poignet. Elle avait la bouche grande ouverte, son visage était grimaçant, et ses talents d'actrices n'étaient pas suffisants pour convaincre le spectateur que ce qu'elle exprimait était du plaisir et non de la douleur.

C'est le moment que choisit Giovanna pour se rappeler au bon souvenir de son propriétaire.

— Je me demande comment une fille peut prendre un engin pareil à cet endroit-là... murmura-t-elle, sur le ton de la conversation mondaine.

Antoine Belmayer tourna lentement la tête vers elle. Ses petits yeux rapprochés effleurèrent rapidement ses seins lourds, s'attardèrent avec un peu plus d'insistance sur le buisson touffu de son ventre, avant de remonter se fixer sur son visage, encadré par ses épais cheveux noirs.

— Question d'habitude, Mademoiselle, répondit-il avec un geste vague de sa main décharnée. D'entraînement... Ces filles sont de vraies

professionnelles, et donc, capables d'accomplir des choses hors de portée de la plupart des femmes. Un peu comme les cascadeurs par rapport aux hommes ordinaires, si vous voulez...

Antoine Belmayer avait parlé d'un ton parfaitement calme, presque cérémonieux. Mais, en même temps, il avait posément dégrafé son pantalon d'alpaga, afin d'en extraire sa verge en pleine érection.

À présent, les yeux de nouveau rivés sur l'écran, où la sodomie faisait rage, il se masturbait lentement, tranquillement, tout comme s'il avait été seul chez lui.

Giovanna se fit la réflexion que la virilité de son nouveau propriétaire pouvait paraître modeste si on la comparait aux deux qui œuvraient sur l'écran, mais que, en réalité, considérée dans l'absolue, elle était de taille et d'allure tout à fait satisfaisantes...

Tirillée qu'elle était entre des désirs et des pulsions contraires, la jeune femme ne savait plus trop ce qu'elle devait faire, pour entrer pleinement dans le jeu de son hôte. Continuer à feuilleter son magazine, en affectant la même indifférence que lui ? Regarder le film avec lui et se livrer éventuellement à quelques petits commentaires salaces ? Se caresser à son tour, comme elle n'était pas loin d'en avoir envie ? Se lever du canapé et aller s'occuper de cette virilité réelle qui commençait à la tenter vraiment ?

Soudain, la solution s'imposa à l'esprit de Giovanna. Beaucoup moins à son esprit, d'ailleurs, qu'à son corps, dans ce qu'il avait de plus organique.

Elle se leva du canapé, ce qui attira l'attention d'Antoine Belmayer sur elle. Ce n'est d'ailleurs pas pour cela qu'il interrompit sa lente masturbation.

— Pardonnez-moi, Monsieur, mais je dois m'absenter un instant... murmura très civilement Giovanna.

Puis, rougissant légèrement des pommettes et du front, elle crut bon d'ajouter :

— Pour aller aux toilettes...

Instantanément, les petits yeux de son propriétaire se mirent à briller d'une lueur nouvelle.

— Je vous en prie, Mademoiselle, vous êtes ici chez vous, est-il besoin de le rappeler ?

Cette fois, la voix du maître des lieux était un peu plus rauque qu'à l'ordinaire...

Giovanna se dirigea vers la grande porte du salon. Elle ne l'avait pas encore franchie qu'elle entendit, dans son dos, Belmayer se lever de son fauteuil, puis ses chaussures de cuir faire craquer les lames du vieux parquet.

Elle sentit une brusque bouffée de chaleur envahir son cerveau et lui brûler le visage : cette fois, elle allait vraiment connaître de l'inédit.

Car elle savait très bien ce qu'Antoine Belmayer avait en tête, en

marchant sur ses traces.

À 23 ans, Giovanna Oriacci n'avait encore jamais uriné sous le regard d'un homme. Non que cette pratique la choque ou la gêne particulièrement. C'est simplement qu'aucun de ses partenaires, assez nombreux pourtant, n'avait eu l'idée de lui demander de le faire.

Elle obliqua dans le petit couloir perpendiculaire à celui conduisant à sa chambre. Elle ouvrit la porte des toilettes en grand et, comme il le lui avait explicitement demandé, lors de son premier entretien avec son futur propriétaire, elle eut soin de la laisser grand ouverte.

Puis, le cœur battant de ce qu'elle s'apprêtait à faire, elle retroussa sa jupe, la roula sur ses hanches et s'assit sur la cuvette blanche, les genoux largement écartés. Pour le moment, Antoine Belmayer demeurait invisible.

Durant quelques secondes, Giovanna crut qu'elle n'allait pas réussir à se soulager, en raison de l'étrange excitation, de nature encore inconnue, qui s'était emparée d'elle et lui comprimait le bas du ventre.

Enfin, d'un coup elle se détendit, le jet d'or liquide jaillit du cœur de sa toison noire et vint frapper avec force la faïence immaculée.

Belmayer s'encadra dans la porte au même instant, et Giovanna se dit qu'il ne devait attendre que ce bruit mouillé pour apparaître.

Il avait toujours son sexe gonflé et dur à la main, mais la jeune femme eut l'impression que le mouvement de son poignet s'était notablement accéléré.

Ses petits yeux étaient rivés sur la fontaine jaillissante et claire qui éclaboussait le réceptacle. Ses joues maigres, et d'ordinaire d'un gris blême assez peu agréable, étaient devenues écarlates, une veine palpitait à sa tempe.

Il jouit au moment où Giovanna achevait de se soulager. Il ne poussa pas un cri, pas même un soupir. Mais son corps décharné s'arqua lorsque les jets d'écume blanchâtre jaillirent de sa virilité congestionnée, pour retomber en longs filaments crémeux juste devant les pieds de Giovanna.

Quelques gouttes de semence vinrent même maculer le vernis de ses escarpins.

Giovanna pensait que, son plaisir pris, Antoine Belmayer allait tourner casaque et disparaître.

Elle fut donc très surprise de le voir s'agenouiller devant elle, le visage toujours aussi rouge. Et tout autant de le voir prélever au rouleau deux feuilles de papier hygiénique, afin de nettoyer très soigneusement les chaussures à talons que son plaisir venait de souiller.

Lorsqu'il eut jeté les feuilles chiffonnées dans la cuvette, entre ses cuisses toujours ouvertes, la jeune femme fut bien certaine que, cette fois, la séance était levée.

Là encore, elle se trompait.

Antoine Belmayer arracha deux nouvelles feuilles au rouleau fixé au mur.

Puis, avec des gestes précautionneux, délicats, presque tendres, il entreprit de nettoyer l'intimité de Giovanna, dont la toison noire et bouclée était tout emperlée de fines gouttelettes d'or.

Sous le contact de ces doigts étrangers, la jeune femme sentit une sorte de décharge électrique lui zébrer le corps. Comme si la tension érotique diffuse et étrange qui l'habitait depuis le début de la soirée venait enfin trouver un moyen de se réaliser, en se concentrant sur son sexe.

Elle se laissa aller contre le couvercle relevé des toilettes et ouvrit les cuisses aussi largement qu'elle le put, les yeux mi-clos, les lèvres pincées.

Antoine Belmayer continuait d'essayer consciencieusement la petite forêt noire qui s'étalait juste devant ses yeux, s'aventurant en son centre du bout des doigts, jusqu'au plus intimes des replis nacrés qu'elle était censée dissimuler aux regards indiscrets.

Lorsqu'il remonta un peu plus haut encore, jusqu'au clitoris, que Giovanna avait assez développé et ultra-sensible, la jeune femme fut secouée par une telle décharge qu'elle faillit tomber de la cuvette où elle se tenait. Elle dut se maintenir aux murs latéraux pour demeurer en place.

L'orgasme la faucha quelques secondes plus tard, fondant sur elle avec une soudaineté qu'elle ne se souvenait pas avoir jamais connue encore.

Elle se mit à haleter, à gémir, pour finir par un long cri rauque de délivrance heureuse. Sans que, pour autant, Antoine Belmayer modifiât en rien le rythme méticuleux et patient de sa « toilette ».

Lorsque les halètements de sa locataire moururent enfin et que sa respiration s'apaisa, il jeta le papier souillé dans les toilettes, se releva et disparut sans un mot.

Violemment secouée par le plaisir qui venait de la posséder, Giovanna mit encore près d'une minute avant de reprendre ses esprits. Puis, elle se remit debout avec un peu d'hésitation, se rajusta et quitta à son tour l'étroit théâtre de sa jouissance, aussi intense qu'inattendue.

En se dirigeant à pas lents vers le salon, elle se demandait ce qui allait bien se passer maintenant. Quelle allait être l'attitude du maître des lieux envers elle ?

Allait-il faire comme si rien ne s'était passé ou, au contraire, allait-il vouloir mener le jeu plus loin ?

Giovanna Oriacci avait beau s'interroger, elle ne parvenait pas à déterminer avec certitude laquelle des deux options aurait sa préférence...

Elle n'eut pas à se poser la question davantage. Lorsqu'elle pénétra dans le grand salon, la télévision était éteinte, et Antoine Belmayer avait disparu.

Du coup, mise ainsi devant le fait accompli, Giovanna se prit à regretter vaguement cette désertion du propriétaire. Presque comme une femme délaissée par un amant trop hâtif.

« Tous les mêmes ! songea-t-elle avec un petit sourire teinté d'une ironie amusée. J'éjacule un bon coup et après, *ciao bye bye* : plus personne ! »

Elle se laissa tomber dans le canapé, se pencha pour prendre sa tasse de thé et, la portant à ses lèvres, constata que le breuvage était froid.

Les yeux dans le vague, un sourire un peu flou sur ses lèvres pleines, Giovanna Oriacci se dit que sa cohabitation avec Antoine Belmayer commençait bien.

Vraiment très bien.

CHAPITRE VIII



— Attends, tu te fiches de moi, là ? Tu crois sérieusement que je vais t'acheter des photos pareilles ?

Sybille Moutonnet, la petite blonde énergique qui dirigeait le service photo du magazine *Pipôle*, avait l'air sincèrement outré. Elle jeta la dizaine de clichés sur son bureau avec une mine dégoûtée et un soupir agacé.

En face d'elle, Mario Bettani, le représentant de l'une des plus grosses agences d'images spécialisées dans le *people*, gardait un calme nonchalant.

— Ça vaut de l'or, ça, ma grande, dit-il avec son accent pied-noir à couper au couteau. Je te les propose à toi en exclu parce que je t'aime beaucoup. Mais si t'en veux pas, *Voici* me les prendra sans hésiter...

Sybille Moutonnet eut un petit sourire hautain, et la profonde inspiration qu'elle prit faillit faire jaillir à l'air libre ses seins, déjà généreusement offerts aux regards.

— Me prends pas pour une conne, Mario : des photos de George Clooney en train de se faire pomper par une pute black dans sa voiture, personne ne te les prendra ! En tout cas pas en France : c'est la 17^e Chambre à coup sûr, pour le canard qui publie ça, et tu le sais très bien. D'ailleurs, je suis bien certaine que vous avez déjà dû les fourguer en Italie et que je vais les retrouver après-demain dans *Oggi* ou je ne sais quoi !

Mario Bettani reprit son paquet de photos et s'arracha un soupir à fendre l'âme :

— C'est vraiment pas drôle de bosser avec toi, ma chérie ! Tu as de la chance qu'on t'aime...

— C'est ça ! ponctua ironiquement Sybille, qui connaissait « ses » vendeurs comme sa poche. En attendant, j'aimerais bien que tu me montres ce que tu as sur Sophie Marceau et Christophe Lambert : ça, ça m'intéresse...

Aussitôt, sentant les affaires reprendre, Mario Bettani s'empressa de fouiller dans la volumineuse sacoche qu'il traînait toujours avec lui.

— J'ai le meilleur reportage de la place ! Très glamour et en même temps assez hot, si tu vois le genre. Tiens, jette-moi un coup d'œil à ça...

— Je les veux en demi-droits, déclara Sybille Moutonnet avant même de jeter un regard aux photos.

— En demi-droits, mais pourquoi ? feignit de s'indigner le vendeur, en sautant sur sa chaise.

La blonde eut un petit sourire en coin :

— Parce que tu as déjà dû les vendre à *France Dimanche* qui sort la veille de nous. Et que, eux, ils te les ont forcément payées en droits pleins !

Mario Bettani tenta un dernier coup :

— Ils ne sont pas sûrs de sortir le sujet, tu sais...

Puis, comprenant que ça ne servait à rien, il ajouta sans attendre la réponse :

— Bon, OK pour les demi-droits, mais tu es en train de me tuer, là...

— Il y a des morts dont on se remet très bien, tu verras ! répondit Sybille en s'emparant du jeu de photos que le vendeur lui tendait.

Elle allait s'y pencher lorsqu'une silhouette massive s'encadra dans sa porte, laquelle s'ouvrait juste en face du palier et des ascenseurs.

— Comment va mon poussin bleu aujourd'hui ? fit une voix grasseyante et légèrement pâteuse. Je ne vous ai pas vue, ce matin, je crois...

À son élocution empruntée, Sybille Moutonnet comprit que, une fois de plus, Gaétan Ducharme avait dû délaissier la cantine d'entreprise de Méga-Presse pour aller déjeuner à *L'Ambiance qu'on aime*, l'un des restaurants du quartier et son abreuvoir principal.

— Ça va, et toi ? répondit-elle avec un sourire. Comment ça se fait que tu es là un jeudi ?

— Jean-Dominique est soi-disant malade, répondit Ducharme et Patrice m'a appelé ce matin pour savoir si je voulais faire une journée supplémentaire au rewriting. Et comme cent cinquante euros sont toujours bons à prendre...

— Sauf si c'est pour en laisser la moitié à *L'Ambiance* ! le taquina Sybille, avant de se replonger dans ses photos « à la fois très glamour et un peu hot ».

Gaétan Ducharme faillit répliquer quelque chose, dans le genre « réplique bien sentie », mais il préféra s'abstenir. Les deux pichets de Sauvignon, mal compensés par l'assiette de fagottini au gorgonzola, le rendaient peu assuré de

lui-même, pas assez pour une joute verbale, en tout cas.

Il poursuivit le couloir qui se terminait à la double porte de la grande salle de la maquette. Juste avant d'y arriver se trouvait, à gauche l'entrée du bureau des rewriters.

Ducharme s'aperçut qu'il n'avait pas encore mis les pieds à la maquette depuis son arrivée au journal, vers onze heures du matin. Il y pénétra de son pas lourd et imperceptiblement flottant.

La première chose qui lui sauta aux yeux fut le bureau désert et le fauteuil vide, juste à droite de l'entrée.

— Salut à tous, bande d'inutiles surpayés ! clama-t-il selon son habitude, apostrophe qui parut n'émouvoir personne dans la grande pièce encombrée d'imprimantes et de photocopieuses de divers modèles.

Le regard de Gaétan Ducharme croisa celui d'André Deurault, le directeur artistique.

— La belle Sandrine n'est pas là ? lui demanda-t-il, d'une voix qui se voulait dégagée.

Deurault secoua sa tête presque complètement *chauve* :

— Non, elle m'a demandé si elle pouvait prendre deux jours pour se débarrasser de son déménagement une bonne fois pour toutes et j'ai dit oui. En principe, elle sera là demain pour le pré-bouclage...

Gaétan Ducharme ne répondit rien, mais son visage grumeleux s'assombrit nettement, comme si quelque chose d'anormal le tracassait soudain.

Il fit demi-tour brusquement et, avec un grommèlement indistinct, quitta la maquette pour s'engouffrer dans la petite salle du rewriting.

Un seul des quatre bureaux était occupé, celui de Brigitte Debard, une brune à cheveux courts, assez masculine d'aspect, aux prises avec un jeu vidéo qui avait l'air assez terrifiant. Dès qu'elle aperçut la panse de Ducharme se profiler dans l'embrasure, elle se dépêcha de couper le son, sachant par expérience à quels torrents de hargne hautaine elle s'exposait si elle ne le faisait pas.

Gaétan Ducharme alla s'installer à son bureau sans prononcer une parole. Il ne raffolait pas de Brigitte Debard, et il avait tout lieu de penser que ce déficit d'affection était réciproque. Et puis, tous deux étaient naturellement des *taiseux*, ce qui arrangeait bien les choses.

Ducharme eut à peine le temps de mettre son ordinateur sous tension et d'y entrer le code « secret » (connu de tous, évidemment) que la porte du bureau s'ouvrit avec fracas. Pour laisser entrer le chef du rewriting, Fabrice Lamoel (qu'il fallait impérativement appeler *Lameule* et non *Lamoëlle*, sous peine de voir ses poings se crispier et sa mine s'allonger).

Lamoel brandissait une double page dans une main et quelques feuillets

dactylographiés dans l'autre. Avec un grand sourire engageant de représentant de commerce, il déposa le tout sur le bureau de Ducharme :

— Tiens, Gaétan, avec ton talent, je suis sûr que tu vas me faire ça mieux que personne !

Ce que celui-ci retraduisit immédiatement en français « non hypocrite » : *Tiens, mon pauvre : une daube pareille, il n'y a vraiment que toi qui puisses en tirer un truc lisible.*

Il jeta un œil lourd à la page et sentit un certain accablement le gagner en découvrant le titre principal :

CLAUDE FRANÇOIS :

IL N'EST PAS MORT COMME ON L'A DIT !

Claude François, cela faisait maintenant quinze ans que Gaétan Ducharme le tuait, l'enterrait, le ressuscitait, le déterrait, etc., *ad nauseam*.

Et quand ce n'était pas le guignol bondissant et glapissant, c'était la shampouineuse de Galles, Lady Di, ce qui ne valait pas mieux, sauf que ça durait depuis moins longtemps.

— De qui est le papier ? interrogea-t-il sans prendre la peine d'y jeter un regard.

À la demi-seconde d'hésitation qu'eut Fabrice Lamoel avant de répondre, Ducharme comprit que l'affaire était *vraiment* mal emmanchée.

On reconnaît un vrai rewriter professionnel à cette question qui est toujours la première qu'il pose lorsqu'un nouveau travail atterrit sur son bureau : « De qui est le papier ? » Car suivant le reporter ayant commis la mouture initiale, en fonction de sa maîtrise du français, tout peut basculer d'un côté ou de l'autre, vers le délicat songe d'une nuit d'été comme dans le plus épais des cauchemars lovecraftiens.

— C'est Virginie, finit par répondre Lamoel, avec un petit sourire contraint.

Il se hâta d'ajouter :

— Mais elle s'en est plutôt bien tirée, pour une fois. Et puis, il y a 1800 signes de trop, donc tu ne devrais pas avoir trop de mal à retirer toutes les conneries et les hors sujet. Par contre, ça serait peut-être bien que tu rebâtisses le papier à l'envers de ce qu'elle a fait, vu que le titre principal arrive bêtement dans les cinq dernières lignes... Enfin, je ne vais pas t'apprendre ton métier, hein !

Gaétan Ducharme se vouïta encore un peu plus et fixa son fond d'écran d'un œil qu'un romancier approximatif aurait probablement qualifié de torve.

Bref, c'était comme d'habitude : la jeune Virginie Zorida avait exécuté son article à la tronçonneuse, il n'y avait plus qu'à recomposer le corps.

Avec la très mince espérance de parvenir à lui insuffler un soupçon de vie...

Gaétan Ducharme posa ses gros doigts sur le clavier.

Au même instant, il s'aperçut avec une certaine inquiétude que, tout le temps que Fabrice Lamoel avait péroré devant lui, il n'avait pas cessé une seconde de penser à Sandrine Kessler.

Boris Corentin engagea sa voiture de service sur le parking normalement réservé aux cars venant déverser leurs cohortes de touristes japonais à l'hôtel tout neuf qui jouxtait le bâtiment abritant les rédactions du groupe Méga-Presse.

Dans la poche droite de son blouson se trouvait la commission rogatoire que lui avait délivrée, une heure plus tôt, le juge d'instruction Comélieau. Le nom inscrit sur ce document officiel était celui de Gaétan Ducharme.

— On fait comme on a dit, alors ? demanda Géraldine Hébert, assise près de Corentin, cependant qu'Aimé Brichot avait pris place à l'arrière.

— Ce serait tout de même plus discret, appuya ce dernier. On est censé marcher sur des œufs et...

— Oui, oui, c'est bon, je sais tout ça ! l'interrompit Boris Corentin, un peu plus sèchement qu'il ne l'aurait souhaité. De toute façon, on en a déjà parlé avant de partir...

Dès la veille au soir, à la fin de son dîner avec Justine Sandillon, Géraldine Hébert avait passé un coup de fil à son « Grand chef », pour lui relater ce qu'elle venait d'apprendre de la bouche de la jeune journaliste, concernant Sandrine Kessler et ses rapports avec le dénommé Gaétan Ducharme, travaillant lui aussi au sein de la rédaction de *Pipôle*.

Elle lui avait surtout répété la description que Justine lui avait faite du Gaétan en question, qui, en effet, ainsi que Boris Corentin l'avait tout de suite compris, correspondait assez précisément avec celle du mystérieux « visiteur au bouquet » qu'Amélie Tonnegrande, la vieille voisine, avait vu entrer chez Sandrine Kessler le soir de sa mort.

De là à faire de lui le principal suspect – et même, à vrai dire, le seul... – il n'y avait qu'un pas, que le juge Comélieau, réticent au départ, avait fini par accepter de franchir.

Mais Corentin avait dû batailler dur pour lui arracher cette commission rogatoire, sans laquelle ils ne pouvaient rien faire, et c'est ce qui l'avait mis un peu à cran.

Ils étaient déjà dans la voiture lorsque Géraldine Hébert avait émis sa suggestion :

— Ce serait peut-être plus discret si je passais d'abord chercher Justine à

sa rédac' et que ce soit elle qui monte avec moi chercher Gaétan Ducharme à son bureau ? Dans la mesure où ils se connaissent...

Boris Corentin avait rapidement reconnu que la proposition de sa jeune collègue était judicieuse. Puisqu'il fallait éviter vagues et remous.

— Bon, ben qu'est-ce que tu attends pour y aller, Petit bonhomme ? grogna-t-il avec une ébauche de sourire.

— Ton feu vert, Grand chef, juste ton feu vert ! répondit Géraldine en descendant de la voiture.

Elle rabattit son col car une petite pluie fine s'était remise à tomber depuis une heure.

Sous l'auvent de l'immeuble se tenaient une dizaine de personnes : les fumeurs invétérés, chassés de leurs bureaux par la loi anti-tabac...

De l'intérieur de la voiture, Boris Corentin et Aimé Brichot virent leur jeune collègue franchir les deux portes coulissantes et s'engouffrer dans l'immeuble.

— Voilà une affaire qui ne nous aura coûté ni trop de temps ni beaucoup d'efforts... soupira Aimé Brichot avec une certaine satisfaction.

— À condition que Gaétan Ducharme avoue être effectivement l'assassin de Sandrine Kessler, répondit Boris, la mine un peu sombre.

— C'est curieux, j'ai l'impression que quelque chose te tracasse, dans tout ça, observa son coéquipier.

— Possible, oui... je ne sais pas... marmonna Boris Corentin, plus qu'évasif.

Et il se replongea dans ses réflexions.

Pendant ce temps, Géraldine Hébert faisait appeler Justine Sandillon par la charmante hôtesse blonde de l'accueil. Géraldine se dit qu'avec ses yeux d'un bleu éclatant et ses lèvres rouges comme des fruits mûrs, la petite blonde aurait fait une compagne de lit tout à fait acceptable. Mais son « radar féminophile », comme elle disait, l'avertissait que cette fille était très probablement une hétéro pur sucre. Donc, pas la peine de se mettre en frais...

L'hôtesse décrocha son téléphone et composa un numéro à quatre chiffres :

— Justine Sandillon ? Mademoiselle Hébert est à l'accueil, pour vous... Très bien, je lui dis de monter !

La petite blonde releva la tête vers Géraldine avec un adorable sourire :

— Vous êtes attendue au cinquième étage, Mademoiselle. Bureau 522, à droite en sortant des ascenseurs, qui se trouvent juste là, à gauche...

Parvenue au cinquième, Géraldine n'eut pas à chercher le bureau 522 dans le dédale des couloirs : Justine l'attendait sur le palier aux ascenseurs.

— Comment tu vas, ma Didine ? demanda-t-elle en l'embrassant sur les

deux joues. C'est rare de te voir pousser une pointe jusqu'ici.

— J'irais très bien si tu cessais enfin de m'appeler Didine ! répondit Géraldine, en prenant une voix sévère.

Mais, aussitôt, elle eut un grand sourire, ce qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite.

— Justine, j'ai besoin de ton aide. Plus exactement, *nous* avons besoin de ton aide...

La jeune journaliste écarquilla les yeux et se composa une mine proche de l'extase :

— Est-ce que tu es en train de me dire que le grand, le beau, le très-hautement consommable Boris Corentin aurait besoin de ma modeste personne ? Mais je fais don de mon corps, bien sûr ! Tout de suite, s'il veut !

— Arrête de déconner, Justine, c'est sérieux... soupira Géraldine Hébert, en baissant le ton, car un homme sortait des toilettes au même moment.

En quelques phrases, elle expliqua à son amie le mauvais cas dans lequel Gaétan Ducharme s'était mis.

— Et tu dis que vous avez obtenu la commission rogatoire ? dit Justine, qui ne riait plus du tout. En effet, tu as raison : la plaisanterie est finie... Et je peux savoir ce que tu attends de moi, au juste ?

— Que tu ailles jusqu'au bureau de Ducharme, puisque vous vous connaissez, et que tu l'amènes jusque devant l'immeuble, en bas. Tout ça en douceur et avec le maximum de discrétion. C'est-à-dire sans lui dire la vérité.

En Justine Sandillon, la journaliste reprit le dessus et elle dévisagea son amie d'un œil vaguement soupçonneux, comme si elle craignait l'entourloupe :

— Et on peut savoir pourquoi vous vous avancez masqués, comme ça, alors que vous avez en poche une com' tout ce qu'il y a d'officiel ?

— Personne n'est encore au courant de la mort de Sandrine Kessler... à part toi, répondit Géraldine. Et tu sais comment sont nos patrons dès qu'une affaire touche de près ou de loin à la presse : on les ferait marcher pieds nus sur des braises qu'ils ne se contorsionneraient pas davantage !

Justine eut un petit rire flatté :

— On vous fait donc peur à ce point-là ?

Puis, redevenant sérieuse, pour ne pas dire grave :

— OK, Didine, va m'attendre en bas, je te l'amène dans deux minutes max...

— Parfait, approuva Géraldine Hébert. Et, s'il te plaît, arrête de m'appeler Didine !

Géraldine reprit l'ascenseur, traversa le hall désert, sourit à la petite hôtesse blonde (on ne sait jamais...) et sortit à l'air libre. Une vingtaine de

mètres plus loin, comme il avait brusquement cessé de pleuvoir, Boris Corentin était sorti de leur voiture de service et fumait une cigarette légère, les fesses appuyées au capot moteur.

Géraldine lui fit un petit signe de tête pour lui signifier que tout se déroulait comme prévu.

Jusqu'à maintenant en tout cas...

Les deux minutes annoncées s'étaient à peine écoulées qu'effectivement, Justine Sandillon sortit de l'un des ascenseurs, escortée par un homme d'une quarantaine d'années, à la carrure massive, la démarche pataude. Il s'effaçait galamment, mais sans aucune ostentation, pour laisser Justine franchir la première le tourniquet. Il fit de même pour les portes coulissantes.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à deux ou trois mètres d'elle, Géraldine constata qu'en effet le collègue de Sandrine Kessler avait le visage fortement grêlé.

— Géraldine, voici Gaétan Ducharme... annonça très sobrement Justine Sandillon.

Puis, elle ajouta très vite, comprenant très bien que son rôle était terminé :

— Je vous laisse, on est complètement charrette sur le bouclage, là...

Et elle disparut rapidement dans les entrailles de l'immeuble, sans se retourner.

— Puis-je savoir ce qui me vaut le plaisir de vous... commença Ducharme, avec un sourire qui parut un peu contraint à Géraldine.

Celle-ci coupa court en lui montrant discrètement (à cause des fumeurs...) sa plaque de policier :

— Lieutenant Géraldine Hébert, Brigade mondaine, dit-elle à mi-voix. Je vais vous demander de me suivre jusqu'à la voiture où mes collègues nous attendent, juste-là...

Gaétan Ducharme n'eut pas du tout l'air surpris. Alors que Géraldine s'attendait plus ou moins à une vague protestation, ou au moins à des questions, le rewriteur se contenta de froncer légèrement les sourcils avant de laisser tomber :

— Bon, d'accord, allons-y.

Géraldine nota que son haleine dégageait des relents de vinasse assez peu appétissants.

Les voyant approcher, Boris Corentin écrasa sa cigarette à demi fumée, cependant qu'Aimé Brichot s'extrait de la Peugeot 307 grise. Corentin nota que Gaétan Ducharme s'avançait vers eux sans que son visage grumeleux exprimât la moindre appréhension, à peine un très léger étonnement, presque imperceptible.

Il les présenta, Brichot et lui-même, avant de sortir de sa poche la précieuse commission rogatoire et de la tendre à Gaétan Ducharme. Ce

dernier, y jetant un simple coup d'œil, parut savoir très bien à quel genre de document il avait affaire, ce qui étonna Corentin et Brichot.

— Monsieur Ducharme, annonça Boris, vous êtes soupçonné d'avoir assassiné mademoiselle Sandrine Kessler et le juge d'instruction a demandé votre placement en garde à vue. Veuillez nous suivre, s'il vous plaît...

Les trois policiers furent frappés par l'espèce d'hébétude qui envahit les traits épais du journaliste, à laquelle vint presque aussitôt se mêler une impression de douleur.

— Sandrine... Assassinée... marmonna-t-il comme pour lui-même, sans s'occuper le moins du monde des policiers qui l'entouraient. C'est impossible... Mais qui aurait ?... Non, ça ne se peut pas...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un rapide coup d'œil entendu.

L'homme qu'ils avaient en face d'eux était supérieurement doué pour jouer la comédie.

Ou alors, il était innocent.

— Veuillez nous suivre... répéta Boris Corentin plus doucement, cependant qu'Aimé Brichot ouvrait la porte arrière de la 307.

La procédure normale aurait voulu qu'ils passent les menottes au prévenu. Mais comme ils étaient censés se montrer le plus discret possible...

Gaétan Ducharme monta dans la voiture sans résistance, avec des mouvements d'automate. Aimé Brichot contourna le véhicule et s'installa à côté de lui, tandis que les deux autres reprenaient leurs places à l'avant.

Direction le 36 quai des Orfèvres.

— Entrez, Madame Tonnegrande, je vous en prie, dit aimablement Géraldine à la vieille dame.

Puis, voyant son mouvement de recul instinctif en découvrant la grande vitre en face de la porte, elle ajouta, en lui posant la main sur l'épaule :

— N'ayez aucune crainte, il s'agit d'une glace sans tain : nous sommes absolument invisibles pour les personnes qui se trouvent dans la pièce voisine. Et ils ne peuvent pas non plus nous entendre...

En l'occurrence, dans la pièce voisine, se trouvaient Gaétan Ducharme, assis d'un côté d'une table de bois, Aimé Brichot, installé en face de lui, et Boris Corentin, debout un peu à l'écart. On se serait cru dans un téléfilm policier.

La Brigade mondaine disposait pour elle seule de trois salles d'interrogatoires. Deux récemment modernisées, avec caméras invisibles, et une troisième, plus traditionnelle, équipée de la classique « glace sans tain ». Les deux premières étant prises à leur arrivée au quai des Orfèvres, Corentin

et Brichot s'étaient rabattus sur la troisième.

Gaétan Ducharme y avait passé près de deux heures tout seul. C'était le délai qui avait été nécessaire pour aller quérir les deux témoins dont les policiers avaient besoin dès maintenant.

Et puis, ce genre d'attente solitaire avait aussi l'avantage de mettre le suspect en condition d'infériorité, de plus grande fragilité face à ses interrogateurs...

Plusieurs fois, Corentin était venu l'observer à travers la glace sans tain. À chaque fois, il avait été surpris par le calme dont Ducharme faisait preuve. Comme s'il savait déjà parfaitement où il était, pourquoi il y était et tout ce qui allait se passer ensuite.

Où alors, il était tellement accaparé par les pensées qu'il semblait tourner et retourner dans sa tête qu'il en oubliait d'avoir peur...

— Vous êtes bien certaine qu'il ne peut pas me voir, Mademoiselle ? insista Amélie Tonnegrande, toujours sur le seuil de la pièce, serrant son petit sac à main brodé de fausses perles contre son manteau gris souris.

— Absolument certaine, Madame, l'apaisa Géraldine Hébert avec un sourire protecteur.

La vieille dame se décida enfin à entrer et alla se planter devant la vitre, derrière laquelle, on voyait remuer les lèvres de Gaétan Ducharme, sans rien entendre de ce qu'il disait, car les micros avaient été coupés par Géraldine.

— Prenez tout votre temps, Madame Tonnegrande, murmura cette dernière. Regardez-le bien, réfléchissez, nous ne sommes pas pressés...

Mais, presque tout de suite, Amélie Tonnegrande se tourna vers elle, les yeux brillants.

— C'est lui ! affirma-t-elle, en ne pouvant s'empêcher de chuchoter. C'est bel et bien l'homme qui est venu porter un bouquet de fleurs à cette pauvre mademoiselle Kessler, le soir où... où...

Elle eut un petit geste de sa main gantée pour ne pas avoir à terminer sa phrase.

— Vous en êtes certaine ? demanda Géraldine.

— Aussi certaine que de ce que nous sommes en ce moment l'une en face de l'autre dans cette pièce ! répondit fièrement la vieille dame. Je serais prête à le jurer devant Dieu !

— Ce ne sera pas nécessaire d'aller jusque-là, répondit doucement Géraldine Hébert, en s'efforçant de ne pas sourire. Nous allons vous faire raccompagner chez vous, Madame Tonnegrande...

— Oh, non, non ! protesta Amélie Tonnegrande, avec un petit sourire espiègle. Je ne sors presque jamais de mon appartement, vous savez. Alors, pour une fois que j'ai l'occasion de m'encanailler... je crois bien que je vais marcher un peu et ensuite prendre le bus !

Sodome et Gomorrhe, version troisième âge, songea Géraldine, à la fois amusée et attendrie.

Elle raccompagna Amélie Tonnegrande jusqu'à l'ascenseur, au bout du couloir, puis revint et fit signe à son second témoin qu'il pouvait entrer à son tour.

Il s'agissait de Sarah Boutbil, l'amie d'enfance de Sandrine Kessler, que Géraldine Hébert avait déjà rencontrée chez elle, et en qui elle avait reconnu une « sœur féminophile ».

Elle nota tout de suite que Sarah avait fait fort dans le choix de sa tenue. Sa jupe bleu électrique était tendue au maximum par sa croupe ronde et, sous son blouson ouvert, elle portait un chemisier transparent qui laissait voir qu'elle n'avait pas jugé bon de mettre un soutien-gorge...

Géraldine se plut à penser que cette tenue sexy avait été choisie en son honneur.

— N'ais pas peur, il s'agit d'une glace sans tain et il ne peut pas te voir, débita-t-elle mécaniquement, tout en refermant la porte derrière elles.

Sans même jeter un coup d'œil à ce qui se passait derrière la vitre, Sarah se retourna vers elle, un petit sourire allumé étirant ses lèvres rouges et brillantes :

— On ne peut *vraiment* pas nous voir ? demanda-t-elle, sur un ton innocent.

— Mais bien sûr que non ! affirma naïvement Géraldine. Pourquoi est-ce que tu...

Elle fut interrompue par la bouche de Sarah qui venait de se plaquer sur la sienne. En même temps, elle sentit ses seins lourds, libres de toute attache, s'écraser contre sa propre poitrine, et les mains de Sarah partir à la découverte de sa croupe, moulée par un jean noir.

Elle eut toutes les peines du monde à se dégager de cette étreinte, moins par manque de force physique que de volonté : les arguments féminophiles de Sarah Boutbil étaient on ne peut plus convaincants...

— Mademoiselle Boutbil, je vous rappelle que je suis actuellement en service ! dit-elle en s'efforçant de prendre un ton sévère et réprobateur.

— Service mon cul ! répliqua tranquillement la petite brune, en relâchant son étreinte comme à regret. Dis plutôt que tu n'as pas envie de moi ! Tu me trouves trop grosse ?

Géraldine retint un soupir. Elle n'avait pas du tout envie de se laisser entraîner sur un terrain aussi glissant. Elle trouva aussitôt la parade qui convenait :

— Sarah, est-ce que je peux te rappeler que, si nous sommes là, c'est pour tenter de savoir qui a sauvagement assassiné ton amie Sandrine ?

L'argument agit en effet comme une douche glacée sur l'excitation de la

jeune femme. Son sourire disparut, son regard brillant s'éteignit.

— Oui... excuse-moi... souffla-t-elle.

— N'en parlons plus, allez ! Maintenant, concentre-toi sur l'homme qui se trouve de l'autre côté de cette vitre... enchaîna Géraldine en la prenant par les épaules pour la faire se retourner vers la glace sans tain.

Sarah Boutbil eut exactement la même réaction qu'Amélie Tonnegrande juste avant elle. Elle ne jeta qu'un rapide coup d'œil dans la pièce voisine et se retourna :

— C'est lui, c'est le type au prénom bizarre que Sandrine m'a présenté au bistrot, il y a un mois ou deux, affirma-t-elle sur un ton catégorique.

— Il s'appelle Gaétan Ducharme... glissa Géraldine.

— Gaétan ! c'est ça ! s'exclama Sarah. Franchement, je crois que je ne l'aurais jamais retrouvé toute seule, celui-là ! Gaétan ! A-t-on idée, aussi...

— Tu es sûre que c'est bien lui ? insista Géraldine, plus par habitude qu'autre chose.

— Certaine ! Aussi sûre et certaine que de l'envie que j'ai de m'envoyer en l'air avec toi !

Pente dangereuse...

— Tu serais prête à le jurer devant un tribunal ? demanda très vite Géraldine, afin de faire diversion.

— Je veux que je suis prête ! Un salaud pareil ! s'indigna Sarah Boutbil, le visage rouge. Devant la terre entière je témoigne, si tu veux ! Et j'espère qu'on lui coupera les couilles et la bite avec, à cet empafé !

— Ce sont des châtiments qui n'ont plus cours depuis déjà quelque temps, répondit Géraldine, imperturbable.

— Et c'est bien dommage, affirma très sérieusement la petite brune. On vit vraiment dans une époque de ramollos, excuse-moi de te le dire...

— Tu es tout excusée, consentit Géraldine, en essayant de garder son sérieux. Mais, tu sais, parfois, un peu de formalisme judiciaire ne nuit pas...

Un grand éclair d'incompréhension passa dans les yeux noirs de Sarah Boutbil. Elle eut un geste vague de la main, comme pour chasser une mouche importune :

— Ouais... t'as peut-être raison... N'empêche que t'es quand même le flic le plus bandant que j'ai jamais rencontré !

Géraldine Hébert jugea que cette sentence constituait une excellente conclusion à leur entrevue, et elle ouvrit la porte afin de raccompagner Sarah Boutbil jusqu'au grand porche du 36 quai des Orfèvres.

Géraldine s'approcha pour embrasser la jeune femme sur sa joue ronde. Mais au dernier moment, Sarah tourna vivement la tête et leurs lèvres se joignirent durant un bref instant... sous l'œil mi-goguenard, mi-émoustillé des

deux policiers en uniformes, en faction devant le porche.

— Tu me téléphoneras... si jamais tu te sens un peu seule, un soir ? demanda Sarah Boutbil, d'une voix mal assurée, presque implorante.

— Je te le promets, répondit Géraldine, avec un petit sourire contraint, en rougissant intérieurement, si jamais une telle chose était possible.

Elle savait très bien que ce genre de promesse ne l'engageait absolument à rien...

Elle resta sur le trottoir tant que Sarah n'eut pas disparu au coin du boulevard du Palais. Court trajet durant laquelle la petite brune se retourna trois fois...

Lorsqu'elle fut remontée au deuxième étage, où se trouvaient les différents bureaux de la Brigade mondaine, Géraldine Hébert se retrouva nez à nez avec Boris Corentin, qui sortait au même moment de la salle d'interrogatoires.

— Alors, Grand chef ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

— À peu près rien, répondit sombrement Corentin. Il a reconnu tout de suite, et sans la moindre difficulté, s'être présenté vers huit heures chez Sandrine Kessler avec un bouquet de fleurs. D'après lui pour voir si elle était correctement installée et si elle avait besoin de quelque chose.

— Et ?

— Il affirme être resté une dizaine de minutes maximum, parce qu'il a senti que sa présence contrariait sa jeune collègue plus qu'autre chose.

— Tu crois qu'il venait dans l'idée de se la faire ? demanda Géraldine, dans son habituel langage sans détour.

— Il l'a plus ou moins dit, oui, et de façon spontanée, sans même qu'on ait à lui poser la question. C'est justement ce qui me chagrine...

— Pourquoi donc ?

— Réfléchis, Petit bonhomme : reconnaître qu'il avait des vues sur Sandrine Kessler et qu'elle l'a plus ou moins gentiment envoyé paître, c'est nous fournir des raisons supplémentaires pour l'accuser de son assassinat.

— Ah... ouais, t'as pas tort, là... À moins qu'il soit idiot. Ou complètement inconscient.

— Il est évident que Gaétan Ducharme est tout sauf idiot, répondit nettement Boris Corentin. Et je n'ai pas l'impression qu'il soit davantage inconscient. Au contraire, à plusieurs moments de l'interrogatoire, j'ai eu l'impression qu'il savait parfaitement où il allait.

— Je suppose qu'on lui a pris ses empreintes ? demanda Géraldine Hébert.

— Évidemment ! Les types du labo sont en train de vérifier si elles correspondent bien avec celles qu'ils ont relevées au studio de Sandrine Kessler.

— Mais s'il est parti de chez elle vers huit heures et quart, reprit Géraldine, il doit bien pouvoir fournir un semblant d'alibi pour la suite de sa soirée.

— Justement, non, soupira Corentin. Et ça aussi c'est bizarre. Il dit qu'il s'est promené dans Paris pendant deux bonnes heures, qu'il n'a rencontré personne, qu'il n'est entré dans aucun bar ou restaurant, rien. Bref, on dirait qu'il fait exprès de *ne pas* avoir d'alibi ! Et puis...

— Oui ? fit Géraldine.

— Non, non, rien... marmonna Boris Corentin, en pénétrant dans le bureau des Affaires recommandées.

En réalité, il continuait de penser à ce point d'interrogation, à cette question sans doute importante qu'ils n'avaient pas encore réussi à résoudre : où avait vécu Sandrine Kessler durant les deux mois et demi qui s'étaient écoulés entre sa cohabitation avec Sarah Boutbil et son emménagement dans le studio où elle avait été tuée ?

CHAPITRE IX



La journée de travail avait été particulièrement éprouvante et, en retrouvant le grand appartement silencieux du boulevard Malesherbes, peut après huit heures du soir, Giovanna Oriacci avait été plutôt soulagée de

constater qu'Antoine Belmayer n'était pas rentré.

Aussitôt, elle s'était dit qu'elle allait prendre un bain rapide, se faire un sandwich qu'elle mangerait debout dans la grande cuisine, et qu'elle se retirerait dans sa chambre où, d'après leurs accords verbaux, son propriétaire n'avait pas accès. En tout cas pas sans son autorisation formelle.

Néanmoins, parce qu'elle était naturellement une fille scrupuleuse et honnête dans ses engagements, Giovanna, au sortir du bain, revêtit un déshabillé en mousseline vert pâle, rehaussé de dentelles au col et aux poignets, totalement transparent, et noué d'une fine ceinture au niveau du nombril. C'était ce qu'elle possédait de plus affriolant comme vêtement d'intérieur, dans sa garde-robe.

De cette manière, si jamais, par malchance, Antoine Belmayer rentrait avant qu'elle ait eu le temps de se réfugier dans son « sanctuaire », il verrait qu'elle respectait scrupuleusement le « cahier des charges »...

Et c'est effectivement ce qui se produisit.

Giovanna venait tout juste d'avaler la dernière bouchée de son sandwich thon-œuf-dur-tomate lorsqu'elle entendit le claquement sec de la clé, déverrouillant les « trois points » de la porte blindée.

Antoine Belmayer apparut bientôt sur le seuil de la cuisine, souriant, toujours tiré à quatre épingles, une mallette de cuir fauve à la main droite.

Il examina sans un mot sa locataire de la tête aux pieds, en prenant tout son temps. Giovanna avait l'impression de sentir ses regards la caresser partout, la fouiller même, aux endroits les plus intimes d'elle-même.

Presque immédiatement, sa fatigue passa au second plan, remplacée par une sensation plus trouble et surtout nettement plus agréable.

« Ma fille, se dit-elle, tu es en train de devenir une vraie exhibo, fais gaffe ! »

— Bonsoir, Mademoiselle, vous êtes fort en beauté ce soir, dit enfin Belmayer, sur un ton d'une parfaite courtoisie. Avez-vous passé une bonne journée ?

En l'entendant lui parler de ce ton mondain qui lui était apparemment naturel, Giovanna avait de la peine à se représenter que, pas plus tard que la veille, dans les toilettes de l'appartement, après avoir éjaculé à ses pieds, le même homme s'était agenouillé entre ses jambes écartées, afin de nettoyer méticuleusement son sexe, alors qu'elle venait de soulager sa vessie sous ses yeux.

Et que le simple contact du papier toilette manié par ses doigts délicats avait suffi, en quelques minutes, à lui déclencher un orgasme inouï.

Ce décalage, presque surréaliste, contribua à augmenter la douce chaleur qui avait pris naissance au creux de ses reins, un instant plus tôt, sous les regards à la fois caressants et inquisiteurs du maître des lieux.

— Est-ce que vous me ferez le plaisir de partager une bouteille de champagne avec moi, une fois que je me serai rafraîchi et changé ? proposa Belmayer.

Quelques minutes plus tôt, Giovanna aurait argué de sa fatigue pour se défilier. Mais, à présent, elle n'était plus très sûre d'avoir envie de se défilier.

« Avec grand plaisir... », s'entendit-elle répondre, d'une voix qu'elle reconnut à peine.

Antoine Belmayer disparut de sa vue. Giovanna resta un long moment immobile, les mains posées sur le plan de travail, les yeux fixant le mur crème sans le voir.

Malgré tout le travail dont elle avait été accablée du début à la fin de la journée, elle avait longuement repensé à cette soirée de la veille. Et elle avait du mal à saisir ce qui était en train de se jouer, entre cet homme un peu étrange et elle.

D'un côté, il avait fait en sorte qu'elle accepte de faire, devant lui et pour lui, ce qu'elle n'avait jamais fait pour aucun de ses nombreux amants, ce qui créait entre eux une intimité en quelque sorte inédite.

De l'autre, Giovanna Oriacci avait l'impression très nette que jamais Antoine Belmayer ne chercherait à en savoir davantage sur elle, sur sa vie, ses goûts et dégoûts, etc. Que, pour lui, l'intimité sexuelle, la connivence érotique étaient déconnectés de tout le reste.

En fait – cette pensée venait de s'imposer soudainement à son esprit –, c'était comme si, lorsqu'elle poussait la porte blindée, elle quittait le monde réel, le monde des vivants, pour pénétrer dans une sorte d'univers parallèle, n'obéissant qu'à ses propres lois et invisible du dehors.

Giovanna finit par sortir de ses pensées comme on s'extrait d'un rêve trop prenant. Avec un soupir, elle essuya rapidement le plan de travail, avant de se diriger vers le grand salon, où régnait toujours cet étrange silence. Giovanna avait beau savoir qu'il n'était dû qu'à la présence, aux trois hautes fenêtres, d'un triple vitrage, elle ne pouvait s'empêcher de lui trouver une qualité particulière, comme hors du temps.

Un silence de caveau, de mausolée.

Puisqu'elle était censée être chez elle, Giovanna décida de jouer le jeu. Le jour de son arrivée, Antoine Belmayer lui avait indiqué le grand placard où se trouvait son impressionnante collection de disques.

— Tiens ! avait fait remarquer Giovanna, ce jour-là, en l'inspectant rapidement des yeux, vous n'avez que de la musique classique ?

— De la musique, Mademoiselle ! avait rectifié Belmayer d'un ton un peu sec. De la musique *tout court* : le reste, ce que semblent apprécier mes contemporains, cela s'appelle de la variété ou encore des flons-flons !

Giovanna se l'était tenu pour dit. De toute façon, elle était plutôt

satisfaite : elle pensait sincèrement aimer la musique *classique*, même si elle avouait modestement n'y pas connaître grand-chose, ni même être sûre d'y rien comprendre.

Elle choisit *La Nuit transfigurée*, de Schönberg, dans la version initiale pour sextuor à cordes. Lorsque la musique s'éleva dans la pièce, elle se dirigea vers le meuble où, la veille, Belmayer lui avait indiqué que se trouvaient les bouteilles d'alcool. Elle en tira un verre en cristal de Bohême finement taillé, l'emplit au tiers de whisky Macallan – 25 ans d'âge, et vint s'installer sur le canapé.

En se disant que, décidément, cette existence commençait à bien lui plaire. Joindre un luxe certain à des expériences érotiques sortant un peu de l'ordinaire, voilà qui lui convenait parfaitement.

Le fait qu'en plus elle économise le prix d'un loyer entraînait également en ligne de compte, mais, finalement, de manière tout à fait secondaire.

Giovanna desserra légèrement le nœud de sa ceinture, écarta les pans de son décolleté, afin que ses seins soient à moitié à l'air libre. Puis, elle replia sa jambe gauche sur le canapé, son pied glissé sous son genou droit, et rabattit sur ses cuisses la mousseline transparente.

Ainsi, lorsqu'Antoine Belmayer apparaîtrait dans le salon, il pourrait constater qu'elle se montrait à la hauteur de ce qu'il attendait d'elle.

Ce qu'il fit moins de cinq minutes plus tard. Il avait troqué son costume strict contre une sorte de djellaba bleue brodée d'argent et fendue d'un côté. Ses pieds étaient chaussés de babouches noires, elles aussi rehaussées de fils d'argents entrelacés.

Bizarrement, Giovanna dut admettre qu'elle ne le trouvait pas du tout ridicule dans cette tenue exotique que, pourtant, d'ordinaire, elle trouvait beaucoup mieux portée par les femmes que par les hommes.

— Vous avez préféré un whisky, à ce que je vois, dit-il avec une légère inclinaison de son buste maigre. Ne me dites pas que vous n'aimez pas le champagne ! Ce serait trop triste, pour une femme aussi séduisante...

— J'aime beaucoup le champagne, murmura Giovanna, en se sentant bêtement rosir du compliment. Je ne buvais cela qu'en vous attendant : déboucher et servir le champagne est une affaire d'homme...

Antoine Belmayer parut apprécier sa réponse et, sans un mot, se dirigea vers la cuisine. Quant à Giovanna, elle se demandait ce qui lui avait pris de dire une chose pareille. Est-ce qu'elle était en train de se muer en courtisane soumise ? L'influence du vêtement oriental de son hôte ?

Belmayer revint rapidement, porteur d'un seau en métal argenté dans lequel reposait une bouteille de Dom Pérignon millésimé, qu'il déposa sur la table basse. Il alla prendre deux flûtes en cristal Lalique dans le meuble aux alcools. Il déboucha la bouteille avec beaucoup de dextérité et d'élégance, tout au moins d'après les critères de Giovanna Oriacci, qui ne perdait pas un

seul de ses gestes.

Tout en œuvrant, il jetait de rapides coups d'œil sur elle, s'attardant parfois sur la courbe de ses seins lourds, ou descendant jusqu'à l'efflorescence sombre de son ventre, complaisamment offert à ses regards, de par la pose que Giovanna avait adoptée et le vêtement qu'elle avait choisi de porter.

À un moment, elle leva le bras droit pour arranger sa lourde chevelure brillante et noire. Un mouvement qui n'échappa pas à l'œil toujours en éveil de Belmayer.

— Ma chère, dit-il d'un ton posé, si vous vouliez m'en croire, vous cesseriez de vous raser sous les bras : vous n'en seriez que plus séduisante...

Voyant la petite grimace que n'avait pas pu retenir Giovanna à la perspective de voir ses aisselles envahies par deux épaisses touffes de poils noirs, il ajouta, d'une voix nettement plus tranchante :

— C'est un souhait que je vous prierai instamment d'exaucer, Mademoiselle !

Giovanna fut sur le point de froncer les sourcils, devant ce qui ressemblait fort à un ordre pur et simple. Mais, la seconde suivante, Belmayer redevint charmant, courtois, ce qui la coupa dans son élan.

— Mais ne parlons plus de cela, murmura-t-il, et contentons-nous de boire à cette soirée, à la divine musique de Schönberg... et à votre beauté qui ne l'est pas moins !

Les deux précieuses flûtes furent délicatement choquées l'une contre l'autre et chacun trempa ses lèvres dans le breuvage délicieusement glacé.

Giovanna fut un peu surprise de voir le maître de maison délaisser son fauteuil pour s'asseoir juste en face d'elle, sur le coin de la table basse.

Elle constata aussi que ses petits yeux gris s'étaient mis à briller d'un éclat nouveau.

Elle sentait qu'il allait probablement se passer quelque chose, et cela l'excitait plutôt de ne pas savoir quoi. De n'être pas capable de le deviner.

— Comment trouvez-vous ce champagne ? s'enquit fort civilement Belmayer.

— Je le trouve délicieux, mais je crains de n'être pas une grande spécialiste, répondit Giovanna, en trempant de nouveau ses lèvres dans le liquide pétillant.

— Vous allez le devenir... murmura Belmayer, d'une voix un peu étrange.

La jeune femme sentait l'atmosphère se charger d'une sorte de tension érotique qu'elle ne parvenait pas à définir exactement et qui lui échauffait l'esprit.

À moins que ce ne fut le mélange whisky-champagne, songea-t-elle, plus prosaïquement.

— Je vais sans doute vous surprendre en disant cela, reprit son hôte, mais un certain nombre d'amateurs vraiment éclairés, dont je me flatte de faire partie, trouvent le champagne attiédi supérieur à celui que l'on boit glacé...

Devant l'air surpris, et même incrédule de Giovanna, Antoine Belmayer précisa :

— Encore faut-il qu'il soit porté à la bonne température par la seule méthode acceptable et digne d'un honnête homme. Sinon, ce n'est que sauvagerie !

— Et quelle est cette méthode ? demanda Giovanna, en prenant une nouvelle gorgée, malgré le feu qu'elle sentait lui monter aux joues et aux tempes.

En réalité, cela ne l'intéressait pas tellement, mais quelque chose lui soufflait qu'elle devait poser cette question ; que c'était ce que son hôte attendait d'elle.

Effectivement, il répondit avec une sorte de hâte fébrile, en posant sa main décharnée sur son genou rond :

— Est-ce que cela vous ferait plaisir que je vous la fasse découvrir maintenant ?

— Mais... pourquoi pas ?... Oui... bafouilla Giovanna, qui se sentait perdre pied.

De toute façon, Belmayer s'était déjà redressé, sans attendre sa réponse, et se dirigeait à grandes enjambées nerveuses vers la porte du salon.

Lorsqu'il revint, moins d'une minute plus tard, il tenait à la main un objet assez long, cylindrique, que tout d'abord Giovanna n'identifia pas.

— Savez-vous ce qu'est cela ? lui demanda Belmayer, d'une voix plus sourde, en lui brandissant triomphalement l'objet sous le nez. C'est un clystère, Mademoiselle ! Mais, attention, ce n'est pas *n'importe quel* clystère !

À mesure qu'il parlait, Antoine Belmayer semblait pris d'une excitation de plus en plus grande.

— La plupart de ces instruments, dont les médecins se servaient surtout aux XVII^e et XVIII^e siècles, étaient en étain. Alors que celui-ci est en argent massif. Et, regardez bien : la pompe qui sert à expulser le liquide hors de l'instrument est entièrement sertie de pierres précieuses. Savez-vous pourquoi, Mademoiselle ? Avez-vous une idée de l'extraordinaire histoire de cette pièce unique ?

Complètement dépassée, un peu ivre, Giovanna se contenta de faire non de la tête. Petit à petit, au gré de ses mouvements, les pans de son déshabillé s'étaient davantage écartés. Son sein gauche était entièrement sorti du vêtement, sans même qu'elle s'en soit aperçue.

— C'est que ce clystère n'a pas été fabriqué pour de basses utilisations médicales : c'est un instrument de plaisir ! annonça triomphalement

Belmayer.

— De... de plaisir ? répéta Giovanna, en fixant l'instrument d'un regard quelque peu hébété.

— Bien sûr ! Il a été commandé dans le plus grand secret à un illustre orfèvre toulousain, Jean Lacère, dit « Jean le Père », par Philippe d'Orléans, qui assura la Régence entre les règnes de Louis XIV et de Louis XV et qui, comme vous le savez sans doute, était un véritable libertin. Vous le saviez, n'est-ce pas, merveilleuse amie ?

— Oui, oui... bien... bien sûr, bafouilla Giovanna, qui sentait la tête lui tourner. Mais, je...

— Attendez ! l'interrompt Belmayer, dont l'excitation prenait des proportions étonnantes, chez un homme d'ordinaire aussi maître de ses nerfs. Il se trouve que le Régent adorait, entre autres plaisirs plus conventionnels, se faire administrer des lavements par ses maîtresses du moment. Et c'est pour ces petits jeux privés qu'il s'était fait fabriquer cette pièce d'orfèvrerie, que mon arrière-grand-père – fameux libertin lui aussi, entre parenthèses – a pu acheter aux alentours des années 1905 – 1908, lors d'un séjour qu'il fit en Angleterre où l'objet faisait partie d'une collection privée.

Antoine Belmayer éleva le clystère au-dessus de Giovanna, à deux mains, comme s'il s'agissait du Sacré Calice.

— Et voilà les seuls instruments dignes de réchauffer cette sublime boisson des dieux qu'est le champagne : une pièce d'orfèvrerie n'ayant jamais fréquenté qu'un cul de sang royal... et le réceptacle naturel d'une femme aussi séduisante que vous l'êtes, merveilleuse amie !

Malgré les brumes alcooliques qui envapient son esprit, Giovanna commença soudain à comprendre ce que son hôte avait dans l'idée.

Plus exactement, elle crut le comprendre...

Se détournant d'elle, Antoine Belmayer avait versé du champagne dans sa flûte, la remplissant aux trois quarts. Puis, il transvasa avec précaution le précieux breuvage dans le corps cylindrique du clystère, dont il remit ensuite la pompe refoulante en place.

Lorsqu'il se tourna de nouveau vers Giovanna, ses yeux brillaient d'un éclat presque insoutenable, et Giovanna se sentit partiellement dégrisée. Partiellement seulement.

— Chère amie, auriez-vous la bonté de vous placer à genoux sur ce canapé, en prenant soin de bien cambrer vos reins ? s'enquit Belmayer fort courtoisement.

Giovanna eut envie de dire non. Non parce que cette nouvelle expérience la choquait sur un plan moral, mais parce qu'elle n'en voyait pas l'intérêt, qu'elle la trouvait à la limite du saugrenu, de l'absurde.

Mais, en même temps qu'elle pensait « non », elle était déjà en train de

prendre la pose exigée. Comme si son corps avait pris la décision à sa place.

Lorsqu'elle fut à genoux sur le canapé, la tête entre les mains et les reins creusés au maximum, la jeune femme sentit l'excitation revenir et l'envahir, comme une vague nouvelle après celle qui vient de refluer.

Elle avait conscience de la vision affolante qu'elle devait donner à Belmayer dans cette position, croupe tendue vers lui, cuisses ouvertes, sexe offert. Et de savoir que ses yeux, en ce moment même, étaient occupés à fouiller le sillon de sa croupe et le buisson noir de son ventre, suffisait à mettre de nouveau ses sens en ébullition.

Du coup, elle en arrivait à trouver excitante l'idée de ce gros cylindre qui allait s'introduire dans son intimité, afin de remplir son vagin de champagne. Car Giovanna ne doutait pas que c'était ce qui l'attendait.

Elle avait tort.

Elle eut un sursaut en sentant le métal froid entrer en contact avec l'ouverture étroite de ses reins. Durant une seconde, elle douta de ce que son corps ressentait : Belmayer ne prétendait tout de même pas lui injecter le champagne dans le...

Lorsque le clystère commença de dilater son anus, elle n'eut plus aucun doute à ce sujet. Elle voulut échapper à l'objet qui pénétrait lentement le petit orifice, mais, d'une seule main, avec une force insoupçonnée, Antoine Belmayer la maintint dans la position qu'il avait exigée.

— Ne bougez pas ! gronda-t-il, d'une voix qui n'était plus du tout aimable, presque menaçante.

Giovanna ne souffrait pas de l'intromission, mais elle trouvait ce qu'elle subissait complètement dingue. Elle avait déjà, plusieurs fois, accepté d'être sodomisée, par certains de ses amants qui avaient insisté pour cela. Elle n'en avait jamais ressenti de plaisir particulier, mais pas de vive douleur non plus. Elle en avait déduit qu'elle devait être naturellement assez « souple », de ce côté-là...

Elle poussa un petit cri de surprise lorsque le liquide glacé gicla en elle. La seconde d'après, elle dut s'avouer que la sensation n'était pas désagréable. Et que, en plus, le côté un peu humiliant de sa situation n'était pas dénué d'un certain charme érotique...

C'était fou : elle avait la sensation d'avoir au moins deux à trois litres de liquide dans les intestins, alors qu'elle savait très bien que son partenaire avait versé à peine le contenu d'une flûte dans le clystère.

Très vite, elle sentit le cylindre d'argent se retirer d'elle. Avant qu'il ne sorte tout à fait, la voix de Belmayer retentit, près de son oreille :

— Ma chère, il faut à présent vous contracter le plus possible, afin de ne rien laisser échapper du précieux breuvage, le temps qu'il parvienne à la température idéale. Ce ne sera pas très long, rassurez-vous : deux minutes,

tout au plus...

Tout en parlant, Belmayer avait laissé ses doigts maigres glisser entre les cuisses pleines de Giovanna et jouait négligemment avec les poils touffus de son intimité. Parfois, il effleurait comme par mégarde son clitoris dardé, et un violent frisson parcourait le corps de la jeune femme, qui avait alors bien du mal à ne pas « se lâcher »...

Enfin, après un temps qui lui parut effectivement très court, Giovanna se sentit saisie aux épaules, et Belmayer l'aïda à se remettre debout.

— Penchez-vous en avant et prenez appui sur le canapé, souffla-t-il, d'une voix à peine reconnaissable. Et écartez bien vos jambes...

D'un coup d'œil, en se relevant, Giovanna vit que Belmayer avait écarté un pan de sa djellaba et arborait un sexe tendu et gonflé à l'extrême. Elle se demanda si, après avoir « pris » son champagne, il tenterait de la prendre, elle.

Une idée qui n'était pas forcément pour lui déplaire, vu son état d'excitation...

Dès qu'elle eut la position exigée, elle sentit Belmayer s'agenouiller derrière elle et, lui écartant énergiquement les fesses à deux mains, plaquer sa bouche mince contre le petit anneau plissé de ses reins.

Elle comprit qu'elle n'avait plus besoin de se crisper et elle « lâcha la bonde », ce qui lui procura un très agréable et très étrange soulagement.

Ensuite, tout se déroula très vite. Belmayer but avidement tout le champagne qui coulait dans sa bouche, tout en se masturbant frénétiquement.

Lorsque ce fut fait, il se releva brusquement et, avec un long râle à peine humain, il expédia de longs jets de semence brillante en direction de la source à laquelle il venait de se désaltérer.

À la grande déception de Giovanna, qui aurait bien aimé quelque chose de plus « substantiel »...

Dès qu'il eut pris son plaisir, Antoine Belmayer rabattit le pan de sa djellaba, reprit aussitôt une attitude digne, et même un peu distante.

— Je vous souhaite une excellente nuit, Mademoiselle, dit-il de son ton courtois habituel, comme s'il ne s'était strictement rien passé entre eux.

Et il quitta tranquillement le salon en direction de sa chambre, laissant derrière lui une Giovanna stupéfaite, encore à demi courbée vers le canapé, la croupe maculée de longues traînées crémeuses et blanchâtres.

La jeune femme se redressa, saisie par une sorte de rage soudaine. Jamais aucun homme n'avait osé la traiter d'une manière aussi goujate.

À son tour, elle quitta le salon à grandes enjambées, afin de rejoindre sa propre chambre. Elle fila directement à la salle de bain, afin de prendre une douche réparatrice.

Quand elle en sortit, elle avait retrouvé une bonne partie de son calme. Entièrement nue, elle se laissa tomber sur son lit, les yeux fixés sur le plafond

à moulures.

Il y avait quelque chose qui n'allait pas, chez Antoine Belmayer, et elle n'arrivait pas à se formuler quoi. Il s'était conduit avec elle comme un client vulgaire avec une prostituée de bas étage.

D'un autre point de vue, parce qu'elle était foncièrement honnête, Giovanna devait reconnaître que ce qui était convenu au départ entre eux était un « échange de services », et qu'elle ne pouvait pas tellement se plaindre, puisque, de son côté, son hôte respectait ses propres engagements.

Il n'empêche que, de plus en plus, Antoine Belmayer lui faisait une étrange impression.

Juste avant que ses yeux ne se ferment, Giovanna Oriacci se promit d'y réfléchir plus longuement et sérieusement.

Demain...

CHAPITRE X



Aimé Brichot et Géraldine Hébert levèrent la tête en même temps, lorsque s'ouvrit la porte du bureau des Affaires recommandées.

— Alors ? dirent-ils exactement en même temps, voyant apparaître Boris Corentin.

— Alors... rien ! soupira celui-ci, en se laissant tomber sur son fauteuil à roulettes.

Depuis vingt-quatre heures maintenant, Gaétan Ducharme continuait de nier les faits qui lui étaient reprochés, à savoir l'assassinat de Sandrine Kessler, trois jours plus tôt. Sa garde à vue de 48 heures allait sans doute, si nécessaire, être prolongée d'une journée supplémentaire par le juge Comélieau, mais, si Ducharme restait sur la même ligne de défense, ça ne changerait rigoureusement rien.

Ligne de défense était du reste une bien grande expression, en l'occurrence. Car le journaliste continuait d'affirmer qu'il était venu apporter son bouquet à Sandrine Kessler (de fait, l'une des séries d'empreintes sur le papier de cellophane étaient bien les siennes), d'avoir tenté vaguement de la séduire, de s'être fait plus ou moins mettre dehors et d'avoir ensuite déambulé dans Paris plus de deux heures sans parler à personne, avant de rentrer chez lui.

C'est-à-dire qu'il reconnaissait n'avoir aucun alibi sérieux à présenter aux policiers.

D'autant moins que le rapport du médecin légiste, enfin arrivé, établissait que la mort était survenue entre huit et onze heures du soir.

— Le pire, c'est qu'il est d'un calme parfait, reprit Boris Corentin, en passant la main sur son visage aux traits tirés. On a l'impression qu'il se sait hors d'atteinte. Vous savez ce qu'il répond lorsqu'on lui dit que, sans le moindre alibi, il risque les Assises ?

— Qu'il le comprend parfaitement, répondit Aimé Brichot. Je sais : je lui ai posé la même question hier... Il est tout de même bizarre, ce type. Rappelle-toi, Boris, ce qu'il a fait, hier, lorsqu'on lui a annoncé qu'il avait droit à un coup de téléphone et qu'il devrait appeler un avocat...

— Il a décliné l'offre et a téléphoné à une amie à lui pour lui dire qu'elle ne s'inquiète pas, qu'il était « en affaire » avec la Brigade mondaine, je sais. « En affaire », il faut oser tout de même ! Je vais finir par croire qu'il est totalement inconscient, ce type. Quoique, pourtant...

— À propos dit soudain Géraldine Hébert, assez hors de propos, je viens d'avoir Justine au téléphone : ça y est, cette fois, la mort de Sandrine Kessler est connue, au sein du groupe Méga-Presse. Et les circonstances de cette mort également. Terminé, le travail dans l'ombre...

— Je sais, soupira Boris Corentin. Baba vient de me dire que, depuis ce matin, il passait son temps à envoyer poliment balader les journalistes qui l'appelaient les uns derrière les autres. Mais il faudra bien qu'on finisse par leur lâcher quelque chose, ne serait-ce que des miettes...

— M'étonnerait qu'ils se contentent de miettes... fit remarquer Aimé Brichot.

Boris Corentin allait répliquer quelque chose, lorsque son téléphone de

bureau se mit à sonner. En même temps l'un des cinq voyants s'alluma, qui correspondait au poste de surveillance et d'accueil, situé à l'entrée du 36 quai des Orfèvres. Il prit aussitôt la communication et enfonça la touche « haut-parleur » :

— Commandant Corentin, j'écoute...

— Commandant, fit une voix féminine désagréablement nasillarde, j'ai devant moi une jeune femme qui insiste pour vous parler tout de suite.

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Elle refuse de nous le dire, justement. Elle dit qu'elle ne parlera qu'à vous. Elle a l'air assez butée...

— Bon, bon. Comment s'appelle-t-elle ?

— Attendez une seconde, commandant...

Les trois policiers perçurent les murmures d'un court conciliabule incompréhensible. Puis, la voix de la jeune femme redevint audible :

— Commandant, vous êtes toujours là ?

— Évidemment !

— Son nom est Aissatou Thiam, si j'ai bien saisi, ce n'est pas si facile à...

Les trois policiers n'écoutaient plus. Ce nom, c'était celui de l'amie à qui, la veille, Gaétan Ducharme avait passé son seul coup de téléphone autorisé.

— Faites-la monter immédiatement dans mon bureau, dit rapidement Corentin avant de raccrocher.

— On dirait que ça bouge ! fit Géraldine, en quittant son fauteuil sous le coup de l'excitation.

— Faut voir... murmura Aimé Brichot, toujours le plus prudent des trois.

Une minute plus tard, la porte s'ouvrit sur une jeune fliquette blonde en uniforme, qui aurait été plutôt séduisante si elle n'avait pas été malheureusement affligée de cette insupportable voix de canard.

Elle était suivie par une jeune femme noire, grande, élancée, les traits agréables, et nantie d'extraordinaires yeux dorés. Celle-ci, contournant la policière, entra résolument dans la pièce avant même d'y avoir été invitée.

Comme si elle le connaissait depuis longtemps, elle se dirigea droit vers le bureau de Boris Corentin, sans un regard pour les deux autres.

Aimé Brichot fît discrètement signe à leur collègue en uniforme qu'elle pouvait disposer. Ce qu'elle fit, non sans prendre un petit air pincé.

— Vous êtes le commandant Corentin, c'est ça ? demanda la jeune Noire, d'un ton ferme.

— Oui, c'est moi, répondit Boris avec un léger sourire, amusé qu'il était par la détermination dont faisait preuve cette jeune femme, plutôt agréable à contempler. Puis-je vous demander, Mademoiselle, ce que...

— Je suis Aissatou Thiam, l'assistante de Gaétan Ducharme, l'interrompt-elle sans la moindre gêne. Et j'ai des révélations à faire à son sujet.

Un court mais intense silence retomba dans le bureau des Affaires recommandées.

— Son assistante ? répéta finalement Boris Corentin. Vous voulez dire que vous travaillez aussi au magazine *Pipôle* ? Mais asseyez-vous, je vous en prie...

Aissatou Thiam resta debout :

— Je suis son assistante dans son autre métier, le vrai, répondit-elle : Gaétan Ducharme ne fait du rewriting dans ce torchon que pour pouvoir joindre les deux bouts. Sinon, il est détective privé.

Les trois policiers échangèrent un regard abasourdi.

— Détective privé ? fit Géraldine Hébert, en sourdine. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ce n'est pas une histoire, répondit sèchement la jeune Noire, sans même lui accorder un regard. Vous pouvez vérifier au Registre du Commerce.

Aimé Brichot avait déjà la main sur le téléphone pour faire la vérification en question.

— Est-ce que vous êtes venue pour nous dire que Gaétan Ducharme avait été chargé d'une enquête privée concernant Mademoiselle Kessler ?

Pour la première fois depuis son entrée, Aissatou Thiam eut un petit sourire :

— Ça fait plaisir de rencontrer un flic intelligent ! Oui, c'est exactement ça que je suis venu vous apprendre. Quand j'ai appris son assassinat, ce matin, j'ai tout de suite fait le lien avec le coup fil de Ducharme, hier. Et, le connaissant, je me suis dit qu'il ne vous dirait rien afin de ne pas « mouiller » son client. Il est comme ça : têtu au point d'en devenir con, parfois...

— Et ce client, c'est ? demanda Boris Corentin.

— C'est le père de Sandrine Kessler ! annonça calmement la jeune femme. Ça aussi, vous pouvez le vérifier...

Cette fois, ce fut au tour de Géraldine Hébert de saisir son téléphone.

Une demi-heure plus tard, la situation était totalement clarifiée. Gaétan Ducharme avait été sorti de sa cellule et conduit au bureau des Affaires recommandées. En y découvrant son assistante, il comprit instantanément ce qui se passait et ne fit aucune difficulté pour confirmer ce qu'elle avait révélé un peu plus tôt aux policiers.

Il était bien détective privé, ce dont Aimé Brichot avait obtenu

confirmation. Une semaine plus tôt, il avait été chargé de surveiller discrètement Sandrine Kessler par son père, inquiet de la voir quitter Sarah Boutbil pour s'installer seule.

— Comment Jérôme Kessler connaissait-il votre autre métier ? avait aussitôt demandé Corentin.

Gaétan Ducharme avait paru un peu gêné. Puis, après un rapide coup d'œil en direction de son assistante, il avait marmonné, le front baissé :

— Je l'avais dit à Sandrine en lui faisant jurer le secret. J'espérais l'impressionner...

On entendit nettement Aissatou Thiam pouffer derrière sa main...

— Et vous vous êtes vraiment promené pendant plus de deux heures dans Paris, après être parti de chez elle ?

— Pas du tout, avait soupiré Ducharme : je suis allé à Mantes pour rendre compte des débuts de ma mission à M. Kessler : il pourra vous le confirmer.

À présent, les trois policiers se taisaient. Cette fois, Gaétan Ducharme en avait un, d'alibi, et il semblait en béton armé. Cela signifiait qu'ils devaient repartir à zéro dans leur enquête, juste au moment où ils allaient avoir la presse sur le dos.

Pas gai...

— Il faut repartir du point obscur de cette affaire, dit soudain Boris Corentin tout haut.

Il ne se sentait pas trop gêné de parler devant Ducharme, dans la mesure où celui-ci était presque « du métier »...

— Quel point obscur ? demanda Géraldine.

— Eh bien, la vie qu'a menée Sandrine Kessler durant les deux mois et demi où elle a fait croire à ses parents qu'elle était hébergée par Sarah Boutbil !

— C'est vrai qu'elle a tout de même bien dû se loger quelque part... fit Aimé Brichot.

— Ou alors chez quelqu'un, compléta Géraldine Hébert, en remontant machinalement de l'index ses petites lunettes rondes sur son nez retroussé.

Boris Corentin allait ajouter un commentaire, mais il fut devancé par Gaétan Ducharme, qui murmura :

— Pour ça, je peux sans doute vous être utile...

CHAPITRE XI



Giovanna Oriacci dut s'y reprendre à trois fois pour fermer son sac de voyage, tant ses gestes étaient rendus maladroits par la fébrilité qui l'habitait depuis son réveil.

Après une nuit épouvantable, au cours de laquelle elle n'avait pratiquement pas fermé l'œil, ne s'endormant que juste avant l'aube, une fois prise sa résolution, ferme et définitive.

Celle de quitter sur-le-champ et sans retour l'appartement d'Antoine Belmayer.

La lèvre supérieure de Giovanna se mit à trembler. Le simple fait de repenser à ce qui s'était passé entre le propriétaire et elle, la veille au soir, à ce qu'il l'avait contrainte d'accepter, suffisait à l'écœurer au point de songer à se jeter par la fenêtre.

La jeune femme empoigna son sac et quitta ce qui avait été sa chambre durant quatre jours seulement.

Elle le posa dans l'entrée, près de la porte, et pénétra dans le grand salon, silencieux et désert.

Elle sortit de la poche droite de sa veste le petit carnet de notes qui ne la quittait jamais, ainsi qu'un feutre à pointe fine. Le tout avec une précipitation qui, finalement, ne faisait que la ralentir.

Elle voulait absolument être partie avant le retour d'Antoine Belmayer, qui lui avait dit qu'il rentrait tôt dans l'après-midi, « pour avoir plus de temps à te consacrer ».

Car, la veille au soir, juste avant que ne débute le cauchemar, il était brusquement passé au tutoiement.

S'il y avait une chose que Giovanna Oriacci ne voulait pas, c'était bien que ce pervers immonde s'occupe d'elle.

Il lui semblait encore sentir sa langue s'introduire dans l'orifice le plus étroit de son corps, après qu'il l'eut contrainte à... à vider ses intestins devant lui.

Comme dans un cauchemar, il lui semblait revoir encore cette langue immonde, souillée, presque noire, parcourir ensuite tout son corps, maculer sa poitrine et son sexe...

Et, surtout, obsédant, ne cessait de trembler devant ses yeux le visage d'Antoine Belmayer, ses petits yeux exorbités et sa bouche répugnante fendue par un sourire de dément en pleine crise de possession.

Elle avait tenté de s'opposer à cette ultime dégradation qui lui soulevait le cœur. Mais il s'était montré d'une telle brutalité, qu'elle avait pris peur et avait fini par tout accepter, y compris le plus innommable.

Giovanna arracha la page de son petit carnet et la posa bien en évidence sur la table basse. Elle y avait griffonné quelques mots, à peine lisibles tant sa main tremblait :

Je passerais en début de soirée

Prendre le reste de mes affaires.

Rien d'autre. Pas de signature. Elle qui se flattait d'écrire correctement le français ne s'était même pas aperçue de la grosse faute de temps et de personne qu'elle avait fait au verbe de sa courte phrase.

Après l'avoir souillée de sa langue immonde, Antoine Belmayer l'avait sodomisée brutalement, non sans lui avoir formellement interdit d'aller se laver.

Puis, c'est son sexe souillé qu'il avait de nouveau promené sur tout son corps, avant de l'enfoncer violemment dans son intimité, où il avait explosé en râlant comme un porc, immonde et effrayant.

Lorsqu'enfin il l'avait laissée et qu'elle avait pu se réfugier dans sa chambre – et surtout dans la salle de bain –, Giovanna avait d'abord eu le réflexe de s'enfuir immédiatement et d'aller tout raconter à la police.

Elle avait vite compris que ce n'était pas une bonne idée : les flics auraient vite fait de découvrir sous quelles conditions « spéciales » elle avait accepté de partager l'appartement d'Antoine Belmayer, ce qui ôterait aussitôt toute crédibilité à sa plainte.

Et puis, plainte pour quoi, d'ailleurs ? Ils étaient majeurs tous les deux et elle ne parviendrait jamais à prouver qu'il y avait eu viol. Ce serait sa parole contre celle du propriétaire et il était facile de prévoir à laquelle des deux la police accorderait le plus de poids...

Non, ce qu'il fallait, c'était filer d'ici et tenter d'effacer ce cauchemar de sa mémoire. Ça, Giovanna Oriacci s'en sentait parfaitement capable.

Elle quitta le salon, attrapa son sac, sortit de l'appartement, dévala l'escalier. Ce n'est que lorsqu'elle prit pied sur le trottoir du boulevard Malesherbes qu'elle parvint de nouveau à respirer tout à fait librement.

En glissant sa clé dans la serrure, Antoine Belmayer eut un petit sourire cruel et gourmand à la fois. Dans le taxi qui le ramenait de Montparnasse, il avait eu le temps de mettre au point le scénario de la soirée qu'il s'appropriait à passer avec sa colocataire.

Depuis trois jours, il vivait comme dans un rêve. Dès le début, il avait senti que cette Giovanna était d'une autre trempe que la précédente. Que c'était une vraie sensuelle, avide d'expériences nouvelles, et qu'il n'aurait pas besoin de s'avancer pas à pas, comme avec l'autre, jusqu'au point où il voulait l'amener : celui d'une sujétion totale et acceptée, d'un esclavage pur et dur.

C'est pourquoi il avait parcouru en trois jours autant de chemin avec celle-ci qu'en deux mois avec l'autre. Il ne pouvait que s'en féliciter.

Bon, bien sûr, la veille, lorsqu'il était passé en « phase 3 », comme il disait, elle avait un peu renâclé et il avait dû se montrer un peu autoritaire, voire brutal, pour qu'elle se décide à se soumettre.

Mais Antoine Belmayer était persuadé qu'au fond, elle avait finalement apprécié le traitement qu'il lui avait fait subir, qu'elle avait pris un secret plaisir aux dégradations qu'il avait infligées à son corps.

Et il était bien certain que, ce soir, elle ne ferait pas la moindre difficulté pour recommencer avec lui exactement le même scénario.

Car Antoine Belmayer, avec la sûreté de jugement qu'il s'accordait, avait bien compris qu'il convenait de marquer, sinon une pause, du moins un palier. Et de rester quelques jours, une semaine peut-être, en « phase 3 », afin que le traitement devienne une habitude pour sa locataire.

Ensuite, on passerait à la suite. Tout en douceur. Rien ne pressait Antoine Belmayer...

Il pénétra dans l'appartement, se préparant presque à trouver Giovanna Oriacci l'attendant derrière la porte, en tenue sexy, souriante et soumise.

Il trouva l'appartement parfaitement silencieux. Peut-être dormait-elle ?

Belmayer remonta le couloir et ouvrit la porte de la chambre, sans même prendre la peine de frapper : pour lui, les conventions du début, et surtout ses propres obligations, n'étaient déjà plus qu'un souvenir.

Il fronça les sourcils en découvrant la pièce déserte. Et encore davantage lorsque ses petits yeux se posèrent sur le placard dont la porte était restée ouverte.

Il sentit le sang lui monter brusquement à la tête et faire bourdonner ses

oreilles, en découvrant qu'il était totalement vide de vêtements.

Elle était partie !

Elle avait osé lui faire ça ! À lui, Antoine Belmayer ! Qui avait pour elle les plus hautes ambitions !

Quelle misérable petite putain !

L'écume aux lèvres et les yeux hors de la tête, Belmayer se rua hors de la chambre, remonta le couloir à grandes enjambées nerveuses et fit irruption dans le salon. La première chose qu'il vit fut le petit rectangle de papier blanc, posé bien en évidence sur le coin de la table basse.

Il se rua dessus avec une telle violence qu'il faillit le déchirer avant d'avoir pu prendre connaissance de ce que Giovanna Oriacci y avait écrit.

Lorsqu'il l'eut fait, il poussa un véritable rugissement de fauve, laissa tomber la feuille. Puis d'un grand geste de la main, il balaya les deux flûtes de cristal Lalique qui étaient restées sur la table depuis la veille. Elles allèrent se briser, l'une contre le coin du mur, l'autre sur le pied de l'écran de télévision.

Antoine Belmayer se mit à arpenter la grande pièce, presque vide de meubles, en donnant de violents coups de pied dans tout ce qui passait à sa portée, y compris les portes et les murs. Il était dans un tel état de fureur qu'il ne sentait même pas la douleur que ces ruades féroces auraient dû lui provoquer.

Soudain, ses yeux tombant sur la feuille qui avait volé sur le parquet, il s'apaisa.

Un petit sourire illuminé vint fendre sa bouche, la faisant ressembler à une sorte de fine plaie découpée au rasoir dans son visage maigre.

Elle avait écrit qu'elle repasserait dans la soirée pour chercher le reste de ses affaires...

Les yeux fous, ses cheveux huileux en bataille, Antoine Belmayer se rua à nouveau dans la chambre.

En effet, il découvrit que toutes ses affaires de toilettes étaient encore là, ainsi que la chaîne compacte qu'elle avait apportée et la douzaine de CD qui allaient avec, plus deux ou trois autres choses, dont trois paires de chaussures et quelques livres de poche.

Il s'assit au bord du lit et se mit à rire tout seul. Un petit rire saccadé, qui secouait tout son corps maigre mais ne produisait pas le moindre son.

Puisqu'elle allait revenir, tout allait bien. Il avait juste à s'armer de patience et à l'attendre.

En lui préparant une petite réception à sa façon.

CHAPITRE XII



— Et vous pensez nous le rendre quand ? demanda André Deurault, sur un ton assez nettement agressif. C'est qu'on en a besoin pour travailler, nous, de cet ordi !

Boris Corentin, qui tenait le iMac entre ses bras, lança un regard glacial au directeur artistique de *Pipôle*, qui essayait visiblement de jouer les caïds, devant sa petite troupe de subordonnés, maquettistes et secrétaires de rédaction, tous les yeux soigneusement baissés.

— Nous vous le rendrons dès que nous n'en aurons plus besoin, articula-t-il très calmement. Cela vous paraît suffisant, comme réponse ?

Le regard de Corentin était si pesant que l'autre perdit toute contenance, se voûta légèrement et bafouilla avec un petit sourire bien servile :

— Oui, non, y a pas de problème... On se débrouillera autrement, hein ! On y arrive toujours, de toute façon : on est habitué aux coups durs, nous autres...

Boris Corentin ne prit même pas la peine de lui répondre et, escorté par Aimé Brichot, il quitta la salle de la maquette pour se diriger vers les ascenseurs.

— Tu peux appeler Ducharme au numéro qu'il nous a donné, Mémé ? demanda-t-il lorsqu'ils eurent quitté le grand bâtiment de Méga-Presse.

— Oui. Qu'est-ce que je lui dis ? répondit Brichot en sortant son portable de sa poche.

— Tu lui demandes de nous rejoindre au 36 dès qu’il le peut, et si possible avant !

La veille, Gaétan Ducharme leur avait révélé que, fort de la mission que lui avait confiée Jérôme Kessler, il avait commencé à fouiller un peu dans la vie de Sandrine depuis qu’elle était arrivée à Paris. Et qu’il avait trouvé des choses « peut-être intéressantes » dans l’ordinateur mis à sa disposition à la maquette de *Pipôle*.

Malheureusement, à ce moment-là, il était un peu tard pour faire une descente au siège de Méga-Presse, car il fallait encore le temps d’en obtenir l’autorisation – une nouvelle commission rogatoire – du juge Comélieau. La saisie de l’ordinateur en question avait donc été remise au lendemain.

À cause des embouteillages démentiels qui rendaient désormais la circulation parisienne à peu près impossible, Corentin et Brichot mirent plus de trois quarts d’heure pour rejoindre le quai des Orfèvres.

Arrivant dans le bureau des Affaires recommandées, ils trouvèrent Géraldine Hébert et Gaétan Ducharme, le second paradant comme un paon à la saison des amours, la première riant aux éclats.

— Ça va, on ne vous a pas trop manqué ? s’enquit ironiquement Aimé Brichot.

— Pas du tout ! répliqua Géraldine du tac au tac. Monsieur Ducharme me racontait comment il avait...

— Plus tard, on a écolé ! la coupa Boris Corentin, un peu plus sèchement qu’il ne l’aurait souhaité.

— Oh ! bon, ça va, soupira la jeune femme. Si on ne peut même plus rire un bon coup, alors...

— C’est l’ordinateur de Sandrine, je suppose ? s’enquit Gaétan Ducharme, soudain intéressé.

— C’est... confirma sobrement Corentin.

Aimé Brichot était déjà occupé à brancher l’appareil à la place du sien. Puis, il céda la place à Géraldine Hébert, les deux hommes ayant une fois pour toutes admis que leur jeune collègue les « scotchait velu » en informatique, comme elle l’avait un jour déclaré elle-même, dans ce vocabulaire qui faisait partie de son charme.

— Monsieur Ducharme, il serait peut-être temps que nous reprenions notre conversation là où nous l’avons laissée hier, dit Boris Corentin, à l’adresse du rewriter-détective.

— Volontiers, acquiesça celui-ci. En revanche, si vous aviez une chaise...

Accommodant, Aimé Brichot fit rouler jusqu’à lui le fauteuil de Géraldine Hébert. Sur lequel Ducharme se laissa tomber lourdement. Il leva les yeux vers Corentin :

— Vous croyez qu’il serait possible de faire monter quelque chose à

boire ? Je n'aurais rien contre une bouteille de pastis, par exemple... C'est moi qui régale, bien entendu !

— Ducharme, n'en faites pas trop quand même, soupira Boris Corentin, qui hésitait entre l'amusement et l'agacement, devant l'aplomb de ce gros homme ventru et manifestement un peu trop porté sur la boisson. Je sais bien que l'on vous a sans doute soupçonné un peu vite, mais tout de même...

— Ah, mais, non, pas du tout ! répondit très sportivement Ducharme. Je pense que j'aurais réagi exactement comme vous, c'était la logique même...

— Trop aimable, sourit Corentin.

Puis, redevenant sérieux :

— Donc, si j'en crois ce que vous nous avez dit hier, vous avez commencé à fouiller un peu dans le passé récent de Sandrine Kessler, notamment en explorant les entrailles de son ordinateur de bureau. J'aimerais bien savoir pourquoi, tout de même : son père vous avait, en quelque sorte, demandé de veiller sur elle, pas de fouiner dans sa vie...

— Chacun sa façon de voir, commandant, répondit Gaétan Ducharme. Moi, depuis quinze ans que j'exerce ce métier, j'ai toujours pensé qu'on ne peut pas être efficace, quel que soit le type d'affaire dont on s'occupe, si on ne connaît pas le maximum de choses sur la personne que l'on tient dans sa ligne de mire. Y compris des choses n'ayant a priori rien à voir avec le sujet principal.

En lui-même, Boris Corentin dut admettre qu'il était plutôt d'accord avec ce que venait de dire le détective. Simplement, dans la police, ils avaient rarement le temps de procéder à ce genre d'« investigations annexes » : il fallait, comme disent les journaux, « faire du chiffre »...

— Ce qui fait... relança-t-il.

— Que j'ai commencé par essayer de savoir si elle avait bien vécu avec son amie Sarah Boutbil, et combien de temps, répondit Ducharme.

— Comment vous y êtes-vous pris, puisque Sarah et vous vous étiez déjà rencontrés ? demanda Boris Corentin.

— J'ai envoyé Mademoiselle Thiam, ici présente, sous un prétexte quelconque.

La jeune Noire confirma d'un signe de tête.

— En dehors du fait qu'elle a failli se faire violer par Sarah Boutbil, reprit le détective, elle a réussi à établir que Sandrine Kessler n'avait guère passé plus de deux semaines chez elle, au tout début. Il fallait creuser davantage.

— Et donc...

— Donc, un jour de la semaine dernière, j'ai profité qu'il n'y avait personne à la maquette, pour cause de pause déjeuner, et je suis allé fouiller dans l'ordinateur dont se servait Sandrine. Avant, je lui avais demandé si elle avait un appareil personnel et elle m'avait répondu que non. Donc...

— Donc, si jamais elle notait des choses personnelles ou faisait des recherches, ce ne pouvait être que depuis l'ordinateur du bureau, enchaîna Aimé Brichot. Pas bête.

— Merci... consentit Gaétan Ducharme. Et je suis en effet tombé sur quelque chose...

— Sur quoi ? demanda Aimé Brichot.

— Sur ça ! s'exclama soudain Géraldine Hébert, toujours occupée à « bidouiller » l'ordinateur professionnel de Sandrine Kessler.

Les deux policiers s'approchèrent aussitôt, tandis que Gaétan Ducharme restait tranquillement assis : il savait déjà, lui, ce que Géraldine venait de trouver.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Aimé Brichot. Des petites annonces immobilières, c'est tout ?

— Pas n'importe quelles annonces, Mémé ! Lisez mieux... répondit Géraldine, en s'écartant légèrement pour que son collègue puisse approcher ses yeux myopes de l'écran.

C'est Boris Corentin, lisant également, qui découvrit le truc en premier :

— J'y suis ! Il s'agit de propositions de colocations d'un genre un peu particulier. En gros, des hommes disposant d'un grand appartement proposent à des jeunes filles désargentées une chambre gratuite ou quasiment, en échange de quelques petits services, dont on devine la nature...

— Exact, punctua calmement Gaétan Ducharme, en sortant un paquet de Gitanes sans filtre de sa poche.

— Lieu public, espace non fumeur ! l'avertit Géraldine avec un petit sourire complice.

Le détective rengaina ses « clous de cercueil » avec un soupir profondément dégoûté. Le monde moderne devenait vraiment n'importe quoi...

— Mais c'est de la prostitution ! s'exclama Aimé Brichot, un peu scandalisé.

— Oui, et alors ? fit calmement Corentin. Depuis quand c'est interdit ?

— Mais ceux qui passent ce genre d'annonces pourraient tomber pour proxénétisme, le contra son coéquipier.

— L'agence est basée en Suisse... commenta sobrement Géraldine Hébert.

— Le problème, c'est qu'il y en a beaucoup, d'annonces, soupira Corentin. Et on n'est même pas sûrs que Sandrine Kessler y ait eu finalement recours.

— Je pense que si... dit alors Gaétan Ducharme, en se levant pesamment de sa chaise pour rejoindre les trois autres devant l'écran d'ordinateur.

— Expliquez-vous...

— Je suis remonté assez loin en arrière, dans la mémoire cachée, dit Ducharme. Sandrine est venue tous les jours sur ce site, mais, chaque jour, elle cliquait sur un nombre de moins en moins élevé d'annonces.

— Comme si elle se livrait à une sélection... murmura Géraldine Hébert.

— Exactement. La dernière fois où elle est venue visiter le site, c'était cinq jours avant son départ de chez Sarah Boutbil. Et, ce jour-là, elle n'a cliqué que sur trois annonces.

— Et vous avez appelé les trois numéros de téléphone pour savoir si elle était bien là ? s'étonna Aimé Brichot.

Le détective eut un petit sourire ironique :

— Non ! je suis quand même moins balourd que je n'en donne l'impression. Il se trouve que j'ai quelques bonnes relations ici ou là, et que j'ai pu savoir grâce à l'une d'elles à quels noms correspondaient ces numéros...

Gaétan Ducharme sortit un carnet fatigué de sa poche de veste et le feuilleta rapidement. Puis, il le tendit, ouvert, à Boris Corentin :

— Voici les trois noms en question...

— Sylvain Jaubry, Antoine Belmayer, Christian Evremont... lut ce dernier à mi-voix. Voilà qui va en effet réduire les recherches, merci...

— On doit pouvoir les réduire encore, dit alors Géraldine Hébert, en pianotant furieusement sur le clavier.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Petit bonhomme ?

— C'est tout simple, Grand chef : nous savons que Sandrine Kessler a emménagé dans son studio il y a maintenant six jours. On peut donc supposer que le type qui la logeait a dû passer une annonce pour lui trouver une remplaçante !

— Rien n'est moins sûr... soupira Brichot. Il a pu renoncer, décider de faire une pause, que sais-je ?

— Ça ne coûte rien d'essayer, décréta la jeune femme en replongeant sur son clavier.

Elle navigua dans les différentes pages du site, avant de tomber sur celle qu'elle recherchait : celle où apparaissaient les annonces passées aux alentours de la date à laquelle Sandrine Kessler avait, ou plutôt *aurait* – car rien n'était encore sûr, comme l'avait fait remarquer Brichot – quitté son propriétaire pour emménager dans son studio.

— Bingo ! s'écria-t-elle, en pointant l'index sur l'écran. Regardez ça, les garçons !

Boris Corentin et Aimé Brichot lurent en même temps l'annonce que désignait Géraldine, celle d'un grand appartement situé boulevard

Malesherbes.

Et dont le numéro de téléphone correspondait à celui du deuxième de la courte liste fournie par Gaétan Ducharme un instant plus tôt.

Antoine Belmayer.

— Ça ne constitue en rien une preuve de quoi que ce soit, grommela Aimé Brichot, en triturant machinalement la pointe de sa moustache.

— Non, mais ça constitue une piste, répliqua Boris Corentin. Et je suis preneur, figure-toi.

— Surtout depuis que Monsieur Ducharme s'est laissé bêtement innocenter... ajouta Géraldine Hébert, avec un petit sourire espiègle.

— Bon très bien, dans ce cas, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Brichot, un brin sarcastique. On téléphone à ce Belmayer et on lui demande si c'est bien lui qui a tué Sandrine Kessler ?

Gaétan Ducharme leva le doigt comme à l'école :

— Je peux faire une suggestion ?

— Allez-y... l'encouragea Boris Corentin, avec un petit hochement de tête.

— On pourrait demander à mon assistante d'appeler comme si elle était intéressée par l'annonce. Elle est très bonne pour tirer les vers du nez des gens. Surtout des hommes, d'ailleurs...

Si elle n'avait été noire, Aissatou Thiam aurait probablement rougi sous le compliment.

— Et pourquoi pas moi ? demanda Géraldine Hébert, prête à sortir les griffes.

— Ce sera moins compromettant si c'est moi, plutôt qu'un fonctionnaire d'Etat, répondit doucement Aissatou en souriant à Géraldine, qui se calma aussitôt.

Le sourire de l'assistante s'élargit et elle ajouta :

— Ap'ès tout, j'suis qu'une pauvre nég'esse, n'est-ce pas !

— Pas la peine de le faire remarquer, tout le monde l'avait vu, grommela Ducharme.

— Je trouve l'idée assez bonne, approuva Corentin. Tenez, Mademoiselle Thiam, venez vous installer à mon bureau. Vous faites le zéro pour obtenir l'extérieur...

La jeune Noire composa le numéro et attendit. Elle sentit son cœur se mettre à battre un peu plus vite lorsque quelqu'un décrocha et qu'une voix masculine se fit entendre.

— Bonjour Monsieur, excusez-moi de vous déranger, dit-elle en prenant une voix douce et mélodieuse – ce qu'elle appelait : sa voix « érectogène »... –, je vous appelle au sujet de l'annonce que vous avez fait passer, concernant

la chambre. Est-ce qu'elle est toujours libre ?

S'ensuivit une conversation d'une bonne dizaine de minutes, au cours de laquelle, à en juger par ses réponses, Antoine Belmayer fit subir un véritable interrogatoire à Aissatou, de nombreuses questions portant sur son physique, son âge, ses mœurs, etc.

Les trois policiers en étaient réduits à deviner le reste, car Boris Corentin n'avait pas voulu enclencher le haut-parleur du téléphone, afin de ne pas risquer d'éveiller les soupçons d'Antoine Belmayer.

Puis, il y eut un moment de silence assez long, durant lequel son correspondant devait parler seul, sans doute pour lui exposer les conditions.

— Demain, sur les Champs-Élysées, au bar qui est juste après le Fouquet's, c'est noté, j'y serai, finit par dire Aissatou, avant d'ajouter pour faire bonne mesure, de sa voix « érectogène » : j'espère vraiment que nous pourrons nous entendre...

Puis elle raccrocha, une lueur d'excitation dans ses magnifiques yeux dorés :

— Il m'a dit que mon appel tombait très bien, car la chambre était libre depuis exactement une semaine...

Les trois policiers se regardèrent brièvement, soudain très excités eux aussi.

Une semaine, cela correspondait exactement à la date où Sandrine Kessler avait emménagé dans son studio de l'avenue Ledru-Rollin.

Évidemment, ce pouvait être une coïncidence de plus, ce qu'Aimé Brichot ne se priva pas de faire remarquer.

— Vous croyez à ce genre de coïncidences en chaîne, vous, dans la police ? s'étonna Gaétan Ducharme, avec un soupçon d'ironie. Moi pas...

— Et moi non plus, l'appuya Boris Corentin, ce qui fit se renfrogner son coéquipier.

— Bon, alors, on fait quoi, concrètement ? voulut savoir Géraldine Hébert.

Il y eut un moment de silence, durant lequel Boris Corentin pesa le pour et le contre.

— On n'a pas de commission rogatoire... glissa Aimé Brichot, qui connaissait son Boris par cœur.

Celui-ci eut un sourire carnassier :

— Ça ne nous empêche pas d'aller faire une petite visite de courtoisie à ce monsieur Belmayer, que je sache ? D'autant qu'on est encore dans l'heure légale. On verra bien ce qu'il a à nous dire, cet homme si prompt à secourir les jeunes filles désargentées...

CHAPITRE XIII



Antoine Belmayer avait déjà vidé une bonne moitié de la bouteille de Cristal Røederer qui se trouvait sur la table basse, ce qui ne l'empêcha pas de remplir de nouveau sa flûte. Et de la vider en deux gorgées.

Qu'est-ce qu'elle fichait, bon sang ?

Antoine Belmayer relut pour la dixième fois le papier qu'il chiffonnait nerveusement sans même s'en apercevoir entre ses longs doigts maigres.

Je passerais dans la soirée

Prendre le reste de mes affaires.

Rien d'autre, même pas une signature ! Et cette faute d'accord grotesque ! Finalement, il n'était pas mécontent de se débarrasser de cette stupide dinde de Giovanna !

Ou plutôt, il en aurait été content, si c'était lui qui avait pris l'initiative de la rupture. Mais, là, qu'elle l'abandonne tel un vieux chiffon souillé, c'était une chose qu'il ne pouvait admettre.

On ne faisait pas subir à Antoine Belmayer ce genre d'humiliation. Jamais ! En aucun cas ! Et surtout pas une femme ! Une seule s'y était risquée jusqu'à présent, et elle l'avait payé fort cher.

Le prix maximum, même.

Antoine Belmayer se leva brusquement, se souvenant qu'il avait oublié de faire une chose importante. S'il commençait à ne pas suivre son propre plan à la lettre, les choses risquaient de mal tourner. Il devait se ressaisir.

Et arrêter le champagne tout de suite.

Au passage il saisit la bouteille par le col et, sans hésiter, alla vider le reste du liquide pétillant dans l'évier. Puis, il pénétra dans l'arrière-cuisine où se trouvaient les instruments et les produits d'entretien de la femme de ménage.

Tiens ! la femme de ménage : il l'avait oubliée, celle-là ! Il faudrait lui téléphoner dès demain matin pour lui signifier son congé. Ou, au moins, une assez longue période de vacances, il avait le temps d'y réfléchir.

Outre cela, l'arrière-cuisine contenait également un énorme congélateur « bahut », qu'Antoine Belmayer avait acheté un an plus tôt, sur un coup de tête absurde. Absurde dans la mesure où il n'avait jamais rien mis dedans.

Il se baissa, tâtonna derrière le gros meuble rectangulaire afin d'attraper le fil électrique. Puis, il brancha l'appareil dans la prise qui se trouvait au ras du sol.

Dans une demi-heure, trois quarts d'heure au maximum, l'appareil afficherait moins vingt degrés centigrades : température idéale...

Au moment où il quittait la cuisine, la sonnerie de la porte d'entrée fit violemment sursauter Belmayer. Par l'œilleton de la porte blindée, il vit qu'il s'agissait de Giovanna Oriacci, vêtue d'un jean, d'un pull montant et d'un blouson fermé presque jusqu'en haut. À la main droite, elle tenait un grand sac de cuir marron, à l'apparence flasque.

Un petit sourire cruel illumina le visage osseux et blafard de Belmayer, tandis qu'il se demandait pourquoi elle n'ouvrait pas avec sa propre clé. Il se dit que ce devait être pour marquer, ne serait-ce que symboliquement, qu'elle ne se considérait déjà plus ici comme chez elle.

Ce qui ne fit qu'augmenter la rage froide de Belmayer à l'encontre de Giovanna Oriacci.

Il y eut un deuxième coup de sonnette. Avant d'ouvrir, Belmayer vérifia qu'il avait bien placé certain objet sur la table basse. Puis, il ouvrit la porte.

Le visage de Giovanna était un mur. Ses yeux le fixaient avec un air glacial et ses lèvres pleines avaient une moue de mépris qui fit bouillir les sangs du maître des lieux. Mais il réussit à se contenir, et même à lui faire bonne figure.

Surtout, pas d'improvisation : s'en tenir au plan, rien que le plan et tout le plan.

Dans le salon résonnaient les premiers accords, lents, très doux, joués par les cordes, de la neuvième symphonie de Mahler. Des accords qui ne tardèrent pas à se colorer des sombres menaces des cuivres, au moment où Belmayer y pénétrait.

Il se retourna et sourit à Giovanna restée sur le seuil :

— Voyons, entrez donc, Mademoiselle ! dit-il d'une voix presque douce. Je sais bien que je me suis mal comporté, hier, avec vous. Que je me suis laissé entraîner à... Enfin, inutile d'y revenir, je suppose.

— Inutile, en effet ! fit sèchement Giovanna, dont la voix claqua comme un coup de fouet.

— Je comprends parfaitement que vous ayez décidé de partir d'ici, reprit Belmayer sur un ton bienveillant. Je le comprends tellement bien que je n'essaierai même pas de vous persuader de revenir sur votre décision.

— Vous faites bien, ce serait du temps perdu ! siffla Giovanna, en pénétrant néanmoins dans le vaste salon.

— Il n'empêche que cela m'a rendu fort triste, murmura Belmayer, la tête inclinée sur le côté et le front bas. Tenez, jetez un coup d'œil à ce que j'ai spontanément écrit, sous le petit mot que vous m'avez laissé...

Sans réfléchir, Giovanna s'approcha de la table basse et se pencha pour saisir la feuille qu'elle avait, quelques heures plus tôt, arrachée de son carnet.

C'est au moment où ses doigts se refermaient sur la feuille de papier chiffonnée qu'une petite lumière rouge s'alluma dans son esprit, lorsqu'elle devina plus qu'elle ne vit le mouvement d'Antoine Belmayer.

Elle eut le temps de se redresser à demi, avant que le gros chat de granit bleu brandi par Belmayer ne s'abatte violemment sur sa nuque.

Giovanna Oriacci n'eut même pas le temps d'avoir mal : elle avait sombré dans l'inconscience avant même de s'écrouler sur le parquet.

Son agresseur poussa un petit soupir de satisfaction. La partie la plus hasardeuse de son plan était achevée. Le reste n'était qu'affaire de méthode et de sang-froid.

Il entreprit de déshabiller la jeune femme inerte, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement nue. Ses petits yeux gris s'attardèrent un moment sur les courbes de son corps avec une fugitive nostalgie.

Ils auraient pu faire de si belles choses ensemble, si elle s'était montrée un peu moins « coincée »...

Avec une force stupéfiante, au vu de son extrême maigreur, Antoine Belmayer chargea Giovanna sur ses épaules et parcourut le grand salon, escorté par les cuivres de plus en plus grondants de Mahler. Il traversa la cuisine et pénétra dans l'office attendant.

Là, d'une seule main, il souleva le couvercle de l'immense congélateur vide, branché par ses soins quelques minutes plus tôt, et y laissa tomber le corps de sa victime. Puis, il rabattit le couvercle.

On disait que la mort par le froid était l'une des plus douces qui soient. Antoine Belmayer s'en réjouit pour Giovanna qui allait mourir sans même s'en apercevoir. Il n'avait aucune raison de la faire souffrir, il fallait juste

qu'elle paie l'affront qu'elle lui avait fait en désertant l'appartement.

Exactement comme Sandrine Kessler avait payé, quoique beaucoup plus douloureusement, elle.

C'était une affaire de principes. Non : d'honneur...

Belmayer revint dans le salon et ramassa les vêtements, qu'il alla entasser dans un sac poubelle. Il les brûlerait le lendemain, dans un endroit discret.

Quant au corps de Giovanna, il s'en débarrasserait petit à petit, morceau par morceau, comme on vend un immeuble par appartements.

Et puis, il avait tout son temps : ça se conserve très bien, une femme congelée.

Avisant le sac poubelle où il avait entassé les vêtements de Giovanna Oriacci, Balmer s'aperçut qu'il était en train d'oublier un détail capital.

La clé. La clé de l'appartement qu'il lui avait confiée le premier jour.

Il ressortit tout le linge et explora méthodiquement toutes les poches, aussi bien du blouson que du jean.

Rien.

Par acquit de conscience, bien que n'y croyant guère, il fouilla aussi le grand sac de cuir dans lequel Giovanna avait vraisemblablement prévu d'emporter son reste d'affaires personnelles.

Rien non plus.

Elle était venue sans avoir la clé sur elle. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

Brusquement, Antoine Belmayer sentit quelque chose de désagréable se nouer au creux de son estomac.

Il avait l'impression qu'un minuscule grain de sable venait de se loger dans la mécanique qu'il avait soigneusement, méticuleusement élaborée.

Charlotte Forcheville regarda sa montre pour la dixième fois en moins d'un quart d'heure et poussa un soupir où, à l'exaspération, commençait à se mêler une certaine pointe d'inquiétude.

La jeune femme brune, aux cheveux très courts, se remit à pianoter nerveusement sur le volant de sa Clio rouge vif, garée sur le trottoir du boulevard Malesherbes.

Qu'est-ce qu'elle pouvait bien foutre, Giovanna ? Ça faisait plus de vingt minutes qu'elle était entrée dans l'immeuble se trouvant juste en face du capot de la Clio.

« J'embarque mes affaires dans ce grand sac et je me taille, l'avait-elle avertie. J'en ai pour cinq minutes max ! »

Or, cela en faisait déjà plus de vingt que la porte de l'immeuble s'était

refermée sur elle...

Pour tenter de se calmer les nerfs, Charlotte Forcheville alluma une Marlboro *light* et fit descendre sa vitre, afin de ne pas enfumer l'habitacle : elle savait que son amie avait horreur de ça...

Puis, abaissant à demi le dossier de son siège, elle se laissa aller en arrière.

En se disant que si Giovanna n'était pas redescendue dans dix minutes au maximum, elle monterait voir au troisième étage ce qu'elle pouvait bien fabriquer.

En ayant soin d'emporter la petite bombe lacrymogène qui ne quittait jamais sa boîte à gants.

Elle allait fermer les yeux, lorsqu'elle perçut des bruits de pas et des voix étouffées. Redressant légèrement la tête, Charlotte Forcheville vit venir trois personnes à sa rencontre.

Deux hommes, l'un plutôt maigrichon, l'autre taillé en athlète, et une fille, rousse et frisée.

— Y en a vraiment qui s'emmerdent pas dans la vie ! grogna à mi-voix Géraldine Hébert, en désignant d'un mouvement du menton la Clio rouge vif garée en travers du trottoir, et sur un bateau d'immeuble.

— On s'en fout, on n'est pas à la circulation... répondit Boris Corentin sur le même ton.

— Et s'il refuse de nous parler, ton Belmayer, on fait quoi ? s'enquit Aimé Brichot, alors qu'ils n'étaient plus qu'à deux mètres de la voiture mal garée.

— On le convoque officiellement pour demain au quai des Orfèvres, répondit Boris Corentin : en général, ça suffit à les rendre plus souples...

Ils allaient obliquer en direction de la porte cochère, lorsqu'une voix féminine les héla :

— Pardon, messieurs... enfin, je veux dire : messieurs-dames, vous êtes de la police, c'est ça ?

Un peu surpris, ils virent une tête brune émerger de l'ombre de la Clio, puis une silhouette gracile se déplier et sortir avec souplesse du véhicule.

— Euh... oui, répondit Boris Corentin, un peu décontenancé. Mais nous sommes un peu occupés, là, voyez-vous...

— Je vous ai entendu prononcer le nom de Belmayer, poursuivit Charlotte Forcheville, sans tenir compte de l'interruption de Corentin.

Pour le coup, les trois policiers lui accordèrent tout de suite plus d'attention.

— Vous connaissez Antoine Belmayer, Mademoiselle ? demanda Aimé

Brichot.

— Moi, non. Mais ma copine Giovanna, oui. Malheureusement pour elle...

Et Charlotte leur expliqua rapidement ce qu'elle faisait là, au pied de cet immeuble.

— Vous dites qu'elle est montée pour cinq minutes avec un grand sac de cuir marron et qu'elle n'est toujours pas redescendue ? insista Géraldine Hébert.

— C'est ça...

— Ils se sont peut-être réconciliés... suggéra mollement Aimé Brichot.

— M'étonnerait, après ce que ce salaud lui a fait subir ! s'indigna aussitôt Charlotte Forcheville.

— Qu'est-ce qu'il lui a fait ? demanda très vite Boris Corentin.

La petite brune rougit jusqu'aux oreilles :

— Ça, je ne peux pas vous le dire. Je ne sais même pas si j'arriverais à le répéter, tellement c'est répugnant...

— Je crois qu'il faut qu'on y aille, fit alors Boris Corentin, les mâchoires serrées et le regard fixe. Je ne sais pas pourquoi, mais je pressens du vilain.

— Et s'il refuse de nous ouvrir ? demanda Géraldine Hébert, que l'inquiétude de son « Grand chef » commençait à gagner.

— Vous pourriez peut-être le faire avec ça... dit alors ' la voix veloutée de Charlotte Forcheville.

Au bout de ses doigts, entre le pouce et l'index, elle balançait une clé métallique épaisse, du genre de celles qui ouvrent les portes blindées.

— C'est le doublé de l'appartement. Giovanna me l'a confiée. Elle avait prévu de la glisser dans la boîte aux lettres une fois qu'elle aurait été sûre d'avoir récupéré toutes ses affaires. Une sorte de garantie, si vous voulez...

— Boris, intervint aussitôt Aimé Brichot, tu sais bien que, même avec cette clé, on ne peut pas entrer chez un particulier sans commission rog...

— Mais moi, je peux le faire ! s'exclama alors Charlotte Forcheville, en se mettant à courir.

Avant que les trois policiers aient eu le temps de revenir de leur surprise, elle s'engouffrait déjà dans le hall de l'immeuble, après avoir rapidement pianoté le code d'accès.

Partant aussi vite qu'il le put, Boris Corentin parvint à engager son pied dans l'entrebâillement, avant que la porte ne se referme. Ce fut pour voir une autre porte, celle de l'ascenseur, se refermer et la cabine s'élever rapidement. Avec Charlotte Forcheville à l'intérieur.

Rejoint par les deux autres, il perdit encore quelques précieuses secondes à repérer où se trouvait l'escalier. Il s'y rua, suivi par Géraldine et Aimé.

Arrivé au deuxième, il entendit un cliquetis de serrure au-dessus de sa tête : la jeune femme était en train de déverrouiller la porte de l'appartement d'Antoine Belmayer. Lorsqu'il atteignit le palier intermédiaire, un hurlement strident retentit, qui se termina en une sorte de gargouillis pitoyable.

Il accéléra encore l'allure et se précipita à l'intérieur de l'appartement, tout en extrayant son arme de service de son étui de poitrine.

Ce fut pour découvrir un homme d'une cinquantaine d'années incroyablement maigre, qui tentait d'étrangler Charlotte Forcheville.

Lorsqu'Antoine Belmayer vit cet homme armé surgir, il poussa un rugissement de dépit et projeta violemment la jeune femme dans sa direction.

Boris Corentin la reçut en pleine poitrine et la rattrapa machinalement. Belmayer profita de ce qu'il n'était plus sous la menace du revolver pour se précipiter dans le salon, dont il referma la porte derrière lui.

— Le sac, là... c'est celui de Giovanna, haleta Charlotte, en retrouvant un semblant d'équilibre.

— Mémé, Géraldine, trouvez-la ! ordonna Corentin aux deux autres qui arrivaient enfin.

Quant à lui, il donna un violent coup de pied dans la porte du salon, avant de se rabattre vivement contre le mur, au cas où. Comme rien ne se passait, il bondit dans la pièce, les genoux fléchis, son arme braquée devant lui.

Il découvrit Antoine Belmayer, debout près de l'une des deux fenêtres, pianotant fiévreusement un numéro sur son portable.

— Lâchez ce téléphone immédiatement ! cria Corentin.

— J'appelle la police, vous ne vous en tirerez pas comme ça ! lui répondit Belmayer, étrangement calme.

— Nous sommes la police, M. Belmayer : pour la dernière fois, lâchez ce téléphone !

Cette fois, il obtempéra.

— Est-ce que vous pouvez m'expliquer... commença-t-il, avec une certaine hauteur.

Il fut interrompu par le cri strident de Charlotte Forcheville, en provenance de la cuisine. Presque aussitôt Aimé Brichot fit irruption dans le salon :

— Boris, on a trouvé Giovanna : ce salopard l'a assommée et enfermée nue dans le congélateur. Je crois qu'elle est déjà en hypothermie.

— Appelle une ambulance en urgence !

— Géraldine s'en occupe déjà...

Boris Corentin reporta son attention sur Antoine Belmayer et il sentit tout son sang se glacer.

Profitant de ces quelques secondes d'inattention des policiers, le

propriétaire de l'appartement avait ouvert la fenêtre près de laquelle il se trouvait et s'était juché assis sur son rebord.

À la lueur égarée, démente qu'il lut dans ses petits yeux gris, Boris Corentin comprit tout de suite ce que le probable meurtrier de Sandrine Kessler avait en tête.

— Monsieur Belmayer, soyez raisonnable, éloignez-vous de cette fenêtre, je vous prie... dit-il d'une voix dont le calme apaisant contrastait de manière saisissante avec les éclats qui venaient d'avoir lieu.

Au loin, mais se rapprochant rapidement, on entendit le hululement caractéristique d'une sirène d'ambulance. Corentin vit une lueur d'affolement passer dans le regard dément de Belmayer.

Il comprit qu'il venait de prendre cette sirène pour celle d'une voiture de police.

— Ce n'est que l'ambulance pour Mademoiselle Oriacci, se hâta-t-il de préciser.

L'autre haussa légèrement ses épaules maigres et étroites :

— Ambulance... Police... Qu'est-ce que vous voulez bien que cela me fasse, maintenant ?

Belmayer eut un petit sourire dédaigneux :

— Afin que vous puissiez boucler plus rapidement votre rapport, je vous avoue officiellement que c'est bien moi qui ai tué et mutilé cette petite pute mijaurée de Sandrine Kessler ! Encore une qui ne me méritait pas...

— Monsieur Belmayer, descendez de cette fenêtre, répéta doucement Boris Corentin.

— Bien sûr que je vais en descendre, répondit-il, d'une voix étrangement absente. Mais pas de la manière que vous auriez souhaitée, mon cher !

Et, avant que Corentin ait pu esquisser un mouvement, il vit Antoine Belmayer donner un brusque coup de rein vers l'arrière et disparaître à l'extérieur.

Corentin se rua vers la fenêtre. Au moment où il l'atteignait, un hurlement strident monta de la rue.

Il se pencha en avant. Sa tension nerveuse était telle qu'il faillit éclater de rire, bien que le tableau qu'il découvrit n'eût rien de drôle.

Antoine Belmayer était tombé sur le trottoir, juste devant une grosse dame au chignon décoloré.

Et il avait écrasé de tout son poids le petit chien qu'elle promenait en laisse, tuant net la pauvre bête.

CHAPITRE XIV



— Et on boit quoi, dans la police, dans un cas comme celui-ci ? demanda Fabrice Lamoel, le chef du rewriting, de son habituelle voix de stentor.

— Ce qu'on a la gentillesse de bien vouloir nous offrir, répondit Géraldine Hébert, avec son plus charmant sourire. Ce qui eut pour effet de désarçonner Lamoel. Lequel essaya tout de même de reprendre l'avantage :

— Ah bon ? Moi qui croyais que vous ne marchiez qu'à la bière en canettes...

— Et si tu arrêtais ton cirque cinq minutes, grand ? intervint Justine Sandillon, qui revenait de la salle de la maquette, avec trois flûtes de champagne dans les mains. Tu sais que, si elle veut, ma copine Didine, elle te glisse discretos vingt grammes de shit dans la poche de ta veste, et après elle t'embarque pour trafic de dope, hein !

— N'exagère pas, Justine ! protesta Géraldine. Et, s'il te plaît, arrête de m'appeler Didine ! Surtout devant le monde.

Justine Sandillon lui tendit une des trois flûtes, présenta l'autre à Aimé Brichot, légèrement en retrait. Puis, ses yeux émeraude parurent chercher quelqu'un...

— Non, le beau, le séduisant, l'irrésistible Boris Corentin n'est pas encore arrivé ! soupira Géraldine Hébert, qui savait d'avance ce que son amie allait demander.

— Comment se fait-ce ?

— Il est passé à l'hôpital voir comment se remettait Giovanna Oriacci de son petit séjour au congélateur, répondit Géraldine, en trempant ses lèvres dans le champagne pas tout à fait assez frais à son goût.

— Pour la chaudasse que ç'a l'air d'être, ça n'a pas pu lui faire de mal, fit Justine avec un cynisme appuyé qui amena une mine choquée sur le visage d'Aimé Brichot.

Cela faisait maintenant trois jours que l'affaire Belmayer était bouclée. Dans la mesure où l'assassin de Sandrine Kessler avait avoué avant de se suicider, le rapport n'avait pas été très compliqué à rédiger, pour une fois.

Les trois policiers avaient tout de même été assez surpris, la veille, lorsque Gaétan Ducharme leur avait téléphoné au quai des Orfèvres pour leur annoncer qu'il offrait un pot à la rédaction de *Pipôle* pour, selon ses propres termes un peu ampoulés, « fêter sa virginité pénale retrouvée ». Et encore plus surpris de se voir invités à venir y prendre part.

Des journalistes fraternisant avec des policiers, cela ne se voyait pas tous les jours...

Bien entendu, le détective avait fait promettre à Corentin, Brichot et Géraldine Hébert de ne rien révéler à *Pipôle* de son métier « secret »...

Pour l'heure, déjà bien éméché, Gaétan Ducharme pérorait dans la salle de la maquette, sous l'œil mi-ironique, mi-attendri d'Aissatou Thiam, que son patron avait présentée à tous les journalistes rassemblés comme « son plus magnifique ratage sexuel ». Ce qui n'avait fait ni chaud ni froid à la jeune Noire, habituée aux manières de « son » Ducharme.

À présent, il ne s'occupait plus du tout d'elle, mais ce n'était pas très gênant, dans la mesure où les immenses yeux dorés de la Franco-Sénégalaise avaient suffi à lui constituer rapidement une petite cour d'admirateurs.

Trouvant la grande salle un peu trop bruyante, Aimé Brichot, Géraldine Hébert et Justine Sandillon s'étaient réfugiés dans le bureau du rewriting. Bientôt rejoints par Fabrice Lamoel, qui paraissait fasciné par l'extraordinaire ressemblance entre les deux jeunes femmes.

— Tiens ! mais le voilà, le beau Boris ! s'exclama soudain Justine, qui venait de l'apercevoir à travers la vitre donnant sur le couloir.

Elle se rembrunit aussitôt en le voyant escorté par une fille pulpeuse, à la peau très claire et au visage encadré par d'immenses et épais cheveux noirs.

À la manière dont elle regardait son accompagnateur à la dérobee, il était facile de deviner que celui-ci était loin de lui être indifférent...

— C'est quoi, encore, cette pétasse ? ronchonna-t-elle, en surjouant sa colère.

— Giovanna Oriacci, la renseigna Aimé Brichot, avec un petit sourire en coin.

— Apparemment décongelée, ajouta Géraldine Hébert, pas mécontente de

charrier un peu son amie.

Boris Corentin allait pénétrer tout droit dans la salle de la maquette, très enfumée, l'interdiction de fumer dans les locaux ayant été provisoirement et exceptionnellement levée en raison du « pot ». Cette tolérance avait été facilitée par l'absence bienvenue du directeur de la rédaction, un anti-fumeur hystérique, du genre que Charlie Badolini se serait sûrement arrangé pour expédier en taule sous les prétextes les plus futiles.

Au dernier moment, Boris Corentin vit le petit geste que lui adressait Géraldine Hébert, et il pénétra dans le bureau du rewriting, toujours escorté par Giovanna Oriacci, qui le serrait de près, comme le remarqua le regard sombre et peu amène de Justine Sandillon.

— J'ai eu de la chance : je suis arrivé à l'hôpital juste au moment où Giovanna obtenait sa « levée d'écrou » du médecin, annonça-t-il avec un grand sourire.

— Et Boris m'a gentiment proposé de me joindre à votre petite fête... ajouta la jeune femme, avec un sourire radieux, elle aussi.

— Je vois qu'on en est déjà à « Giovanna » et « Boris », grogna Justine, en vidant sa flûte d'un trait.

— Je n'allais tout de même pas la laisser rentrer toute seule chez elle... plaida Boris Corentin, d'une voix plutôt amusée par la tournure que prenaient les événements.

— Ben non, hein ? Ç'aurait été trop dommage, vraiment... souligna ironiquement Justine Sandillon, avant de quitter brusquement le bureau.

— Mais qu'est-ce qu'elle a ? s'étonna Giovanna, un peu décontenancée par cet accueil.

— Ne te frappe pas, va, répondit Géraldine, en adoptant spontanément le tutoiement. Justine se comporte un peu comme une affolée de la touffe, parfois, et elle il se trouve qu'elle en pince pour Boris... sauf que je lui ai interdit d'y toucher, une bonne fois pour toutes.

Comme elle vit que Giovanna Oriacci prenait l'air inquiet, elle se pencha vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Mais l'interdiction ne vaut que pour elle...

Giovanna lui rendit son sourire complice et répondit sur le même ton :

— Ah, tant mieux, ça me soulage...

Puis, avec un petit rire que personne d'autre que Géraldine Hébert n'entendit :

— Parce que, moi, après mon petit séjour au congélateur, j'ai besoin qu'on me réchauffe !

— T'as frappé à la bonne porte, ma grande, sourit Géraldine : d'après ce qui se raconte, c'est un truc qu'il fait très bien, le réchauffement des filles surgelées. D'ici qu'on se mette à l'appeler « le flic microondes », il n'y a pas

des kilomètres.

— Mais qu'est-ce que vous racontez, les filles ? s'enquit Boris Corentin, en se rapprochant d'elles.

— Rien d'intéressant pour toi, Grand chef, répondit Géraldine Hébert : Giovanna et moi, on causait électromagnétique !

Devant la mine ahurie de Boris Corentin, les deux filles éclatèrent de rire en même temps.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

TABLE

[1] L'institut médico-légal, autrement dit : la morgue.